


VE RI
TAS


3 2044 102 852 548

CAUSERIES

AVEC MES ÉLÈVES.

PAR

LAMBERT SAUVEUR,

DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN DROIT.

Fit fabricando faber.

BOSTON:

LIBRAIRIES SCHŒNHOF ET MŒLLER, WILLIAMS & CO.

LEE ET SHEPARD.

NEW YORK: LIBRAIRIE F. W. CHRISTERN.

1874.

CAMBRIDGE:
IMPRIMERIE DE JEAN WILSON ET FIL.

A

MES ÉLÈVES

QUI M'ONT INSPIRÉ CE LIVRE.

PRÉFACE.

Le livre que je publie aujourd'hui m'a été demandé souvent par mes élèves. Il leur est dédié comme un souvenir de nos chers entretiens. Elles étaient devant mes yeux pendant que j'écrivais, et je les ai entendues me répondre et m'interroger. Aussi est-ce à peine un livre; là est son caractère et sa valeur. Ce n'est rien qu'une simple conversation vivement jetée sur le papier, et qui a presque gardé son geste. Mes élèves me verront en le lisant comme je les ai vues en le composant. J'y cause uniquement avec cette petite société, charmante et d'élite, curieuse de tout savoir dans le monde des idées, des choses, et de la littérature. Les personnes qui l'emploieront pour l'étude du français y apprendront une langue riche et variée, en même temps qu'elles cultiveront leur esprit et élèveront leur pensée.

Si je ne me fais pas illusion, mon travail répond à un besoin réel, et est appelé à devenir un jour le

manuel des écoles. Les étrangers qui etudient le français demandent à parler. Ce livre, et nul autre, conduit à ce résultat. Les professeurs de Harvard, après ceux de Yale, ont apprécié le système qu'il reproduit et l'ont reconnu supérieur à tout autre. C'était déjà le jugement de Montaigne, voilà trois siècles.

Le livre est neuf et original: comme mes leçons, il enseigne la langue sans grammaire ni dictionnaire; commes elles aussi, il parle français dès la première heure et ne prononce pas un mot d'anglais.

Il est destiné à mes élèves et à tous ceux qui enseignent et qui étudient ma langue ; il ne s'adresse pas moins aux personnes curieuses de savoir: elles y trouveront tout un monde de choses et d'idées. La table analytique qui le termine en présente un tableau frappant.

Malgré l'apparence, il y a dans le livre un ordre parfait et une chaîne jamais brisée. Aussi je prie mes lecteurs de commencer à la première page ; j'ai confiance qu'ils ne s'arrêteront pas avant la fin.

Comme le livre est nouveau, je le fais accompagner d'une brochure traduite en anglais sous mes yeux. Elle explique comment il faut l'employer dans les classes.

Si ce double travail contribue à relever l'enseignement des langues, à le faire sortir de sa

déplorable routine, je serai assez payé pour mes efforts, et heureux d'avoir accompli une œuvre utile.[1]

BOSTON, le 15 juillet 1874.

[1] La brochure qui accompagne cet ouvrage, "Introduction to the teaching without grammar or dictionary," se trouve chez les libraires qui ont la vente du livre.

TABLE DES MATIÈRES.[1]

[1] Une table analytique est présentée à la fin du volume. Elle donne un tableau résumé des sujets touchés dans ces entretiens.

CAUSERIES AVEC MES ÉLÈVES.

I.

LES DOIGTS.[1]

Voilà le doigt. Regardez. Voilà l'index, voilà le doigt du milieu, voilà le doigt annulaire, voilà le petit doigt, et voilà le pouce. Voyez-vous le doigt, madame? Oui; vous voyez le doigt, et je vois le doigt. Voyez-vous le doigt, monsieur? — Oui, je vois le doigt. — Voyez-vous l'index, madame? — Oui, je vois l'index. — Et vous, monsieur? Vous voyez l'index, et moi aussi. Et vous, petit garçon? — Et moi aussi. — Et vous, mademoiselle? — Et moi aussi. — Vous voyez tous l'index, et le pouce, et le doigt du milieu. Voyez-vous le petit doigt aussi, monsieur? — Oui.

Comptons les doigts: un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Nous avons dix doigts. J'ai dix doigts; vous avez dix doigts, mademoiselle. Combien de doigts avez-vous, madame? — J'ai dix doigts. — Et vous, monsieur? — Et moi aussi. — Et George? — Et George aussi. — Voyez-vous les dix doigts? — Oui. — Comptons les doigts ensemble. . . . C'est bien.

[1] *Observation.* — Supposez toujours que vous avez devant vous un professeur qui montre sans cesse.

Le pouce est le premier doigt, l'index est le deuxième, le doigt du milieu est le troisième, le doigt annulaire est le quatrième, et le petit doigt est le cinquième. — Quel est le troisième doigt ? — Quel est le cinquième ?

Le pouce est près de l'index; le petit doigt est près du doigt annulaire. Où est le pouce, madame ? — Le pouce est près de l'index. — Et le doigt du milieu ? — Le doigt du milieu est près de l'index, et près du doigt annulaire. — C'est très-bien.

Voilà une table et une chaise. Voyez-vous la table ? — Oui. — Combien de tables voyez-vous? — Une. — Où est la chaise ? — La chaise est près de la table. — Et la table ? — Près de la chaise. — Et moi ? — Près de la table et près de la chaise.

L'index est entre le pouce et le doigt du milieu ; le doigt annulaire est entre le doigt du milieu et le petit doigt.

Voilà un fauteuil. Où est le fauteuil ? — Le fauteuil est près de la chaise. — Et la chaise ? — La chaise est entre la table et le fauteuil. — C'est bien, vous comprenez. En français fauteuil est masculin, et chaise est féminin, table aussi. C'est étrange, n'est-ce pas ? Nous avons dix doigts en France ; vous aussi en Amérique. Mais vous avez trois genres, le masculin, le féminin, et le neutre. Nous avons le masculin et le féminin ; nous n'avons pas le neutre.

Tous les doigts, excepté le pouce, ont trois phalanges ; le pouce a deux phalanges seulement. Les voilà. Entre deux phalanges, il y a une articulation.

L'ongle est à l'extrémité des doigts. — Combien d'ongles avons-nous, madame ? . . . Répondez. C'est facile. Nous avons dix doigts ; par conséquent nous avons dix ongles.

Continuons. Le pouce est gros, fort, et court. Le doigt du milieu est gros, fort, et long. Le doigt annulaire n'est pas fort; il est faible. Faible est le contraire de fort, et long le contraire de court. Comprenez-vous, mesdames? — Oui, monsieur. — Le pouce est-il long? — Non. — Est-il fort ou faible? — Il est fort. — Et le doigt annulaire? — Il est faible. — Et monsieur, est-il fort ou faible? — Il est fort. — Et vous aussi, petit garçon? — Oui.

L'index est plus court que le doigt du milieu; le doigt du milieu est plus long que l'index et que le doigt annulaire. Le doigt du milieu est le plus long de tous les doigts, le pouce est le plus fort, et le doigt annulaire est le plus faible. C'est un pauvre doigt, n'est-ce pas? — Oui. — Le petit doigt est-il plus fort que le pouce? — Non. — Au contraire, mesdames, il est moins fort. Moins est le contraire de plus. Le pouce est-il plus ou moins long que l'index? — Il est moins long. — Petit garçon, mademoiselle est-elle plus forte, ou moins forte que monsieur? — Elle est moins forte. — Et vous? — Moi aussi. — Et moi? — Je ne sais. — Forte est le féminin de fort. Soyez attentifs à ma prononciation. Monsieur est très-fort; il est fort au superlatif. Madame est moins forte que monsieur. Moins exprime l'infériorité, plus marque la supériorité. Etes-vous fatiguées, mesdames? — Oui, très-fatiguées. — C'est bien, vous employez le superlatif, et vous comprenez. Reposons-nous cinq minutes. — Dix, monsieur. — Je le veux bien.

Je puis plier, étendre, mouvoir les doigts. Voyez: je plie l'index, j'étends l'index, je meus les cinq doigts. — Pliez les doigts, mon petit ami. Que faites-vous? — Je plie les doigts. — Etendez-les, mouvez-les. . . . C'est bien. Pouvez-

vous plier la chaise? — Non. — Pouvez-vous mouvoir la table ? — Oui. — Pouvez-vous compter les doigts ? — Oui, je puis les compter. — Comptez-les. Comptons ensemble. Imitez ma prononciation. Comptons une seconde fois. . . . C'est bien. La leçon est terminée. Adieu, mesdames!

II.

LES MAINS.

Il est neuf heures précises; commençons.

Les doigts appartiennent à la main. Voilà une main; voilà deux mains. Voyez-vous les deux mains? — Oui, je les vois. — J'ai deux mains, une main droite et une main gauche; vous avez deux mains; madame a deux mains; nous avons tous deux mains, grâce à Dieu. Où est la main droite? — La voilà. — Et la main gauche? — La voilà. — Combien de mains avez-vous, mon ami? — J'ai deux mains. — Et moi? — Vous aussi. — La table a-t-elle aussi deux mains? — Non. —C'est bien, la table n'a pas de mains, la chaise non plus. Et le fauteuil? — Non plus. — Etendez la main droite. . . . Vous ne comprenez pas? Pouvez-vous étendre les doigts? — Oui, monsieur. — Eh bien! vous pouvez étendre les mains aussi. N'est-ce pas? — Oui. — Etendez donc la main droite. C'est ça.

Je continue. Chaque main a cinq doigts; les deux mains ont dix doigts. Combien de doigts a la main droite? — Il a cinq doigts. —Non: elle a cinq doigts. Main est féminin; *elle* est le pronom féminin, *il* est le mas-

culin. Combien de doigts a la main gauche? — Elle a cinq doigts. — La main gauche a-t-elle plus de doigts que la main droite? — Non. — Non: elle n'a ni plus ni moins de doigts que la main droite; elle a autant de doigts que la main droite. Voilà le comparatif d'égalité. Avez-vous plus ou moins de mains que mademoiselle, mon ami? — Non: j'ai autant de mains que mademoiselle. — C'est bien. Vous comprenez.

Cinq et cinq font dix. L'opération est-elle juste? — Oui, sans doute. — Voilà une addition bien facile, n'est-ce pas? — Très-facile. — Nous savons compter les doigts en français, et additionner cinq et cinq; c'est quelque chose. Combien font quatre et quatre? — Huit. — Avons-nous huit doigts? — Non. — Avons-nous plus ou moins de huit doigts? — Nous avons plus de huit doigts.

La main droite est-elle plus faible que la main gauche? — Elle est plus forte. — Toujours? sans exception? — Non. — Il y a des exceptions. La main droite est moins forte que la main gauche quelquefois, rarement. Nous pouvons plier, étendre, agiter, ouvrir, et fermer les mains. Voyez. J'agite la main droite; je ferme la main: voilà le poing; j'ouvre la main: voilà la main ouverte. Regardez là. Voilà la porte. Monsieur, fermez la porte, s'il vous plaît. Ouvrez la fenêtre. Merci. La fenêtre est-elle près de la porte? — Non. — Est-elle loin de la porte? — Je ne comprends pas. — Loin est le contraire de près. — La fenêtre est loin de la porte. — Très-loin? — Non. — Voici une plume ici; voilà la fenêtre là. Voyez-vous la plume? — Oui. — Je puis prendre la plume. Je tiens la plume entre le pouce et le doigt du milieu; j'emploie l'index pour conduire la plume. J'écris avec la plume. Je ne puis pas écrire bien de la main gauche. — Pourquoi?

— Parce que la main gauche n'est pas exercée. C'est une affaire d'habitude. Monsieur a les mains fortes ; madame a les mains moins fortes que monsieur. Monsieur est un homme ; madame est une femme, mademoiselle aussi. Les hommes ont les mains plus fortes que les femmes. Voyez la petite fille. Quelle charmante petite main elle a ! La main de la petite fille est plus belle, mais moins forte que la main du petit garçon. N'est-ce pas, mon ami ? N'admirez-vous pas la main de mademoiselle ?

Au revoir ! mesdames ; à demain ; soyez ici à l'heure précise, je vous en prie.

III.

LES BRAS.

La main est attachée au bras. Le poignet attache la main au bras. Au milieu du bras est le coude. Il unit l'avant-bras à l'arrière-bras. Les bras sont formés de chair, de peau, et d'os. La peau est à la surface. Les os sont à l'intérieur. La chair est sur les os ; la chair est sous la peau ; elle est entre les os et la peau. La peau recouvre les bras, les mains, et les doigts. Les os des bras sont plus forts, plus longs, et plus gros que ceux des mains. Il y a deux os dans l'avant-bras, il y en a un seulement dans l'arrière-bras. Nous appelons l'os de l'arrière-bras humérus. L'homme a deux bras, comme il a deux mains. Il a autant de bras que de mains. Voilà le bras droit et voilà le bras gauche. Le bras gauche est-il aussi fort que le bras droit ? — Non, il est moins fort. — Pourquoi ? — Parce que nous employons moins le bras

gauche que le bras droit. — Regardez le fauteuil. Il a aussi deux bras. Les bras du fauteuil sont-ils aussi formés de chair, d'os, et de peau ? — Quelle question, monsieur ! — On peut avec les bras porter, frapper, pousser, embrasser. Madame embrasse la petite fille. Le petit garçon pousse son voisin du coude. Monsieur est le voisin de madame, ici dans la classe ; il est près de madame ; et madame est la voisine de monsieur ; elle est près de lui. Voyez, je frappe la table de la main. Petit garçon, ne frappez jamais la petite fille. L'élève porte un livre sous le bras. Vous êtes un élève, monsieur. Vous étudiez le français sous ma direction. Voici un livre. Le voyez-vous ? — Oui, je le vois. — Où est-il ? — Je ne sais pas. — Soyez attentif, et regardez bien. Je tiens le livre dans ma main droite. Est-il dans ma main ? — Oui. — Est-il dans votre main ? — Non. — Où est-il ? — Il est dans votre main. — Voilà le livre : je le place sur la table ; je le prends dans ma main ; je le mets sous mon bras ; je le mets dans ma poche ; je le jette sur le plancher ; je le ramasse ; je vous le donne. Où est le livre ? — Il est dans ma main. — Donnez-moi le livre. Que faites-vous ? — Je ne sais pas. — Vous me donnez le livre. Prenez-le. Donnez-le moi. Que faites-vous ? — Je vous donne le livre. — Où est-il maintenant ? — Il est dans votre main. — Est-il dans la main de madame ? — Non. — Le voilà, madame. Prenez-le. Vous voyez, mon ami, madame prend le livre. Rendez-le-moi. Que fait madame ? — Elle vous rend le livre. — Où est-il ? — Il est sur la table. — Est-il encore sur la table ? — Non, il est sur le plancher. — Le plancher est-il sur le tapis ? Vous voyez le tapis, n'est-ce-pas ? Je vous montre le tapis du doigt. Répondez. — Non, le plancher

n'est pas sur le tapis, au contraire, il est sous le tapis. — Etes-vous sous le tapis? — Non, heureusement. — La table et les chaises sont-elles sur le tapis? — Oui. — Et vous, où êtes-vous? — Je suis sur la chaise. — Près de moi? — Non. — Près de qui? — Près de mademoiselle.

Revenons au livre. Le voyez-vous? — Non. — Pourquoi? — Parce qu'il est dans votre poche. — Je tire le livre de ma poche. Le voyez-vous? Puis-je l'ouvrir et le fermer? — Oui. — Que fais-je? — Vous ouvrez le livre. — C'est un livre français, c'est Pascal. Ecoutez, je lis. . . . Comprenez-vous? — Non. — Pourquoi? — Parce que c'est un livre français. — Comprenez-vous les livres anglais? — Sans doute. — Nous avons oublié les bras.

Je puis croiser les bras. Je les croise. Faites comme moi, monsieur; imitez-moi. Croisez les bras. On peut lever et baisser les bras, et les mains aussi. Que fais-je? — Vous levez la main droite. — Oui: et maintenant je la baisse, et puis je la baise. Soyez attentifs à ma prononciation. On baise la main pour saluer avec affection. On baisse la main et le bras pour ramasser quelque chose sur le tapis, une plume par exemple. Comprenez-vous la différence? Vous pouvez ouvrir et étendre les bras. On ouvre et on étend les bras pour exprimer l'admiration. Les messieurs présentent le bras aux dames quelquefois pour passer dans la chambre à dîner. Cette chambre-ci n'est pas une chambre à dîner. C'est une salle de classe; et celle-là est un vestiaire. Monsieur, présentez le bras à madame. Voyez: madame accepte le bras, elle le prend. Les voilà bras dessus bras dessous. Madame est au bras de monsieur. Elle s'appuie sur son bras. Je m'appuie sur la table du coude.

Les bras sont utiles aussi pour travailler. Mademoiselle

coud, elle travaille. Le travail est prescrit à l'homme. On doit travailler. Il est louable de travailler, et blâmable de ne pas le faire. Nous employons les bras, les mains, et les doigts pour travailler. L'homme qui travaille est diligent ; celui qui ne travaille pas est paresseux. . . . Pas toujours. Car il y a des personnes qui n'ont pas de bras, qui sont infirmes et ne peuvent pas travailler. Elles sont misérables. Sont-elles à blâmer ou à plaindre ? La paresse est un vice, la diligence est une vertu. L'infirmité est une misère humaine.

Voici des contraires : vice et vertu ; paresse et diligence ; utile et inutile ; attentif et distrait ; louable et blâmable ; heureusement et malheureusement ; ouvrir et fermer ; lever et baisser . . . baiser est-il synonyme de baisser ? — Pas du tout ; la signification des deux mots est entièrement différente. — Je continue la liste des contraires. Ecoutez : donner et rendre ; toujours et jamais ; sur et sous ; près et loin ; plus et moins.

IV.

LES EPAULES.

L'ÉPAULE est à l'extrémité supérieure du bras, comme la main est à l'extrémité inférieure. L'épaule unit le bras au tronc. Qu'est-ce qui unit le bras à la main ? L'avez-vous oublié, monsieur ? Dites-le-moi, madame. — C'est le poignet. — Prononcez *pognet ;* on écrit poignet, mais on prononce *pognet* généralement. M. Littré recommande cette prononciation ; il a raison, je pense. Connaissez-vous M. Littré ? — Non, monsieur. — C'est l'auteur d'un

gros dictionnaire, un grand travailleur, un savant. Voilà son dictionnaire dans la bibliothèque. Ne l'ouvrez pas, je vous en prie. Vous ne devez pas lire, mais écouter religieusement toutes mes paroles et parler. Notez bien ma prononciation et imitez-moi. *Fit fabricando faber.* Comprenez-vous le latin? Cela signifie: Ecoutez et parlez. Voilà une longue digression. Revenons à notre sujet.

Petit garçon, tu as deux épaules, une épaule droite et une épaule gauche. Mets ta main droite sur ton épaule gauche. Tu peux porter sur ton épaule, n'est-ce pas? Es-tu fort? Peux-tu porter cent kilogrammes? C'est beaucoup; c'est très-pesant, trop pesant pour toi, et pour madame, et pour moi aussi. La plume n'est point pesante. *Ne point* est une négation absolue. La plume est légère. On dit: cela est léger comme une plume. Portez-vous votre livre sur votre épaule? — Non certes, je le porte dans la main, ou dans ma poche, ou sous le bras. — On porte le fusil sur l'épaule. Le fusil pèse-t-il cent kilogrammes? — Oh! que non; il pèse beaucoup moins. — Savez-vous combien il pèse? Vous ne répondez pas. Pourquoi levez-vous et baissez-vous les épaules? Pour dire je ne sais pas, je suppose. Je vous comprends. Mais parlez.

Savant est l'opposé de ignorant, et pesant l'opposé de léger.

Un kilogramme fait mille grammes. Le gramme est la millième partie du kilogramme. Deux est la moitié de quatre; trois est le tiers de neuf. Comptons les personnes présentes à la leçon. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt-une, vingt-

deux. Nous sommes vingt-deux. Quatre est le quart de seize, trois est le cinquième de quinze. Voilà bien du calcul. Vous n'aimez pas le calcul, madame? J'ai fini. Il est onze heures. La prochaine fois, nous parlerons de la tête. Adieu, mesdames!

V.

LES CHEVEUX.

VOILÀ la tête. Les cheveux sont sur la tête de l'homme. Vous voyez sur ce tableau un cheval, un âne, un bœuf, une vache, un chameau. Le cheval est un animal. L'âne et le bœuf ne sont-ils pas des animaux? Eh bien! les animaux n'ont pas de cheveux, ils ont des poils. L'homme a des poils aussi; la barbe, la moustache, les cils, les sourcils sont formés de poils. Regardez la main du paysan; elle est toute couverte de poils. Avez-vous de la barbe, mon petit ami? — Non, monsieur. — Vous n'en avez pas encore: vous êtes trop jeune. On n'a pas de barbe à douze ans. Je mets mon crayon sur la crinière du cheval. Elle est formée de crins, et la queue aussi. Vous voyez que le cheval a des poils et des crins. De quel poil est votre cheval, monsieur? a-t-il cette couleur-ci, ou celle-là, ou celle-là? — Il a celle-là. — Il est donc brun; le mien est noir. La crinière de votre cheval est trop longue. Pourquoi ne lui coupez-vous pas les crins?... Le lion aussi a une crinière, une magnifique crinière, quand il est en liberté, dans la forêt. Cet animal superbe et terrible n'est pas très-beau dans les ménageries. Il est malheureux dans la servitude. N'avez-vous pas pitié de lui, mademoiselle?

L'homme a donc des cheveux sur la tête. Combien? — Oh! beaucoup, beaucoup; je ne peux pas les compter. — Ils ne sont pas innombrables absolument, mais il est presque impossible de les compter. Il y a des hommes qui n'ont que trois cheveux. Ne pouvez-vous pas les compter dans ce cas? Je suis bien sûr que oui, puisque vous avez compté avec moi jusqu'à vingt-deux. Vous pouvez même compter jusqu'à vingt-neuf, n'est-ce pas? Après vingt-neuf, nous disons trente; trente plus dix font quarante, plus dix cinquante, puis soixante, puis soixante-dix, puis quatre-vingts, puis quatre-vingt-dix, et enfin cent. — Que c'est étrange soixante-dix et quatre-vingts! —Vous avez raison, madame; c'est la faute de l'Académie et de l'usage. Les vieux livres disent septante, octante, et nonante; c'est plus raisonnable et plus harmonieux. Mais qu'en voulez-vous? il faut obéir à l'usage. Dans les langues, l'axiome latin est toujours vrai, *Vox populi, vox Dei*. Par conséquent, ne dites pas septante, mais soixante-dix. Faisons une petite multiplication pour avoir dans notre vocabulaire toute la langue des chiffres. Combien font dix fois cent? Cela fait mille. Ajoutez deux cents, vous avez douze cents. On ne dit pas mille deux cents. Doublez mille et vous avez deux mille. Deux mille plus cinq cents font deux mille cinq cents. Multipliez mille par mille et vous avez un million. C'est facile, n'est-ce pas, de compter en français? mais vous ne pouvez, ni en français ni en anglais, compter les cheveux de la petite fille. Ses cheveux sont très-nombreux et très-longs. Les cheveux de l'homme sont courts. La femme porte les cheveux longs. C'est un grand ornement, une grande beauté naturelle. Les dames le savent bien: elles se coiffent souvent en cheveux. Elles sont charmantes ainsi. Elles sont en cheveux pres-

que toujours, je veux dire à l'intérieur, car à l'extérieur elles portent quelque chose sur la tête, quelque chose de très-beau. Savez-vous quoi, mon ami? — Je ne sais pas le dire en français. — Patience! nous parlons des cheveux en ce moment. Prenez garde de ne pas dire: monsieur est en cheveux. Monsieur est à tête nue quelquefois, ou découvert, en cheveux jamais. Vous êtes à tête nue dans votre chambre, parce que c'est plus commode, plus agréable, et plus sain. Vous ne comprenez pas le mot *sain*. Si vous savez le latin, *sanus* vous explique le sens de sain. Les Romains estiment beaucoup le *mens sana in corpore sano*. Mais tâchons de comprendre sans latin. Nous avons du temps; nous pouvons faire toutes les promenades, tous les détours du monde sans perdre du temps, puisque nous parlons français tout le long de la route. Nous allons du connu à l'inconnu, comme Socrate. Nous cherchons sans cesse et nous avançons petit à petit dans le beau pays de France. Ne parlons jamais anglais, voilà l'essentiel. L'anglais n'existe pas pour nous. Il est inutile pour vous apprendre une langue étrangère, mesdames. C'est un ennemi pour nous; il faut mettre à la porte le génie de sa langue. Voilà encore une longue digression. C'est que j'ai du plaisir de voir par votre attention que vous comprenez la langue simple et claire que je parle. Vous savez que la simplicité et la clarté sont les principaux charmes du français. C'est comme le goût de cette nation.

Mais cherchons enfin ce que signifie *sain*. Il n'est pas bon d'avoir la tête chaude. Pardonnez-moi: je ne sais où j'ai la tête; je tombe de Charybde en Scylla. Vous ne comprenez pas le mot *chaud*. Oh! ne touchez pas au dictionnaire. Il fait trop obscur là pour vous. Regardez

au thermomètre que voilà. Il indique les degrés du froid et du chaud. Soixante-huit degrés, c'est bien. Quatre-vingt-dix degrés est très. . . . très-chaud ; c'est une température désagréable et malsaine. *Sain* est le contraire de *malsain*. Ainsi vous restez à tête nue chez vous, dans votre intérieur parce que c'est sain. Ici, messieurs, vous et moi, nous sommes découverts par respect pour les dames : voyez-vous la différence ?

Revenons aux cheveux, et à la chevelure. — Qu'est-ce que la chevelure, monsieur ? — Vous faites bien, madame, de m'interrompre. Si vous ne comprenez pas, c'est que je fais une faute. Eh bien ! la chevelure, ce sont les cheveux collectivement, non pas considérés distributivement, un à un, mais tous ensemble. Quelle belle chevelure vous avez, ma petite fille ! comme elle est longue et riche et souple ! Voilà un cheveu qui est bien fin, celui-là est gros et raide. Quelle chevelure préférez-vous, monsieur, une chevelure longue ou une chevelure courte ? — Pour les dames, je préfère une chevelure longue. — Vous avez raison, mais vous prononcez mal ; imitez-moi et dites *cheuvelure*. Les dames portent les cheveux en tresses comme mademoiselle, en boucles comme madame. Les tresses vont mieux à l'une, les boucles à l'autre. Il y a des cheveux noirs, il y en a de bruns, de châtains, de blonds, de roux, de gris, de blancs. Il n'y en a pas de rouges, ni de bleus, ni de verts, ni de jaunes. Le vieillard et la vieille dame ont les cheveux gris ou blancs. Mon petit garçon, vénérez toujours les têtes blanches. Dans l'Iliade d'Homère, vous voyez que l'impitoyable Achille lui-même respecte les cheveux blancs du vieux Priam. Mais vous ne connaissez pas encore Homère. N'importe ! vous le connaissez de réputation, et Priam aussi.

Avec le peigne, on démêle les cheveux, on les peigne; avec la brosse à cheveux, on brosse la chevelure. Le coiffeur coupe les cheveux avec une bonne paire de ciseaux; il les arrange avec le peigne. Le barbier rase. Il a pour cela des rasoirs. Il y a encore beaucoup de choses à dire sur les cheveux. Mais on ne peut rien terminer dans la vie. Le temps marche, marche, et marche. Il est onze heures. Il faut nous séparer.[1]

[1] *Une explication.* — Au moment où je vais envoyer ces pages à l'imprimeur, une dame qui enseigne me fait l'observation suivante: "J'aime beaucoup votre commencement, dit-elle: ce sera un trésor pour mes élèves et pour moi. Car vous m'avez convertie à votre système. Mais n'allez-vous pas trop vite? Dans ce chapitre des *Cheveux,* votre élève comprendra-t-il tout ce que vous dites au moyen de ce qui précède?" Cette observation m'a décidé à mettre cette note sous mes pages.

Il ne faut pas perdre de vue que je suppose toujours que l'élève est conduit par un maître attentif et intelligent. Aucun livre ne peut remplacer complètement l'enseignement oral. En outre, mon travail n'est qu'une portion de la leçon à donner: il peut diriger le maître, lui dicter dix questions où j'en fais une, et aussi inspirer l'élève, l'exciter à interroger, et éveiller sa curiosité. C'est tout le système de Socrate. Si le maître passe huit jours sur une de mes leçons, il aura bien employé le temps. — On me demande aussi si l'élève doit lire mon livre avec son professeur. — Mes chers confrères dans l'enseignement, je n'ai ni le droit ni la prétention de rien vous prescrire. Mettez votre expérience à côté de la mienne, et faites ce que vous jugez le plus utile à votre élève. Si cependant vous voulez suivre mon conseil sur ce point, faites comme ceci dans les commencements: donnez le livre à vos élèves pour le lire chez eux, comme préparation à votre enseignement, mais en classe défendez-leur de l'ouvrir: leur oreille seule doit être occupée. Quand ils seront devant vous, faites-leur cent questions sur la leçon du livre, et si vous voulez, lisez-leur vous-même une page du livre, et faites-leur tout comprendre sans jamais prononcer un mot d'anglais. Là est le secret et la condition du succès. C'est une

Questions. — Que signifie le mot *sain* ? — Savez-vous le latin ? — Etudiez-vous le latin ? — Est-ce une langue vivante ou une langue morte ? — Nommez les deux grandes langues de l'antiquité.

Pouvons-nous comprendre le mot *sain* sans le secours du latin ? — Avons-nous le temps de chercher la signification de ce mot ? — Pouvons-nous faire une promenade à la recherche du mot *sain*, sans perdre du temps ? — Pourquoi ?

Connaissez-vous Socrate ? — Est-il vivant ou mort ? — Est-ce un grec ou un latin ? — Son nom est-il immortel ? — Sa sagesse est-elle fameuse ?

Est-il bon de parler anglais en ce moment ? — L'anglais est-il utile pour apprendre le français ? — Les digressions sont-elles inutiles ? — La langue française est-elle simple ? — Est-elle claire ? — Comprenez-vous cette langue ? — Comprenez-vous l'anglais ? — Est-ce que je parle français ? — Et vous, madame, parlez-vous français ? — Quels sont les principaux charmes du français ? — La nation francaise a-t-elle le goût de la simplicité ? — Aimez-vous la simplicité, le naturel, et la clarté ? — Aimez-vous l'harmonie ? — Quel est l'opposé de la clarté ? — Est-il bon d'avoir la tête chaude ? — Comprenez-vous le mot *chaude* ? — Qu-est-ce que Charybde ? — Est-ce une montagne, une vallée, ou un rocher ? — Charybde est-il à Boston ? — Et Scylla ?

Fait-il clair ou obscur dans le dictionnaire ? — Montrez le thermomètre. — Qu'est-ce qu'il indique ? — Comprenez-

révolution dans l'enseignement, mais elle est nécessaire ; il y a trois siècles que Rabelais et Montaigne la demandaient déjà. Depuis trois siècles tout a marché, excepté l'enseignement. N'est-ce pas humiliant pour nous ?

vous maintenant les mots *chaud* et *sain?* — Quel est le contraire de sain? — Ne restez-vous pas à tête nue chez vous? — Pourquoi? — Ici, dans la chambre, êtes-vous couvert ou découvert? — Pourquoi êtes-vous découvert? — Qu'est-ce que la chevelure? — Est-elle sur la main ou sur la tête? — Avez-vous des cheveux blonds ou des cheveux bruns? — Aimez-vous une chevelure châtaine? — Préférez-vous les femmes blondes ou les brunes? — Y a-t-il des cheveux verts? — Connaissez-vous Homère, Achille, et Priam? — Sont-ils de Boston? — Avec quoi démêle-t-on les cheveux? — Avec quoi le coiffeur coupe-t-il les cheveux? — Avez-vous des ciseaux, mademoiselle? — Quelle heure est-il? — Est-il temps de finir la leçon

VI.

LA SALLE DE CLASSE.

Pour varier notre conversation et augmenter le chiffre de vos mots, parlons aujourd'hui des objets qui sont ici autour de nous. Un autre jour, nous reprendrons les parties du corps.

Où sommes-nous? sommes-nous à l'extérieur ou à l'intérieur? — A l'intérieur. — Oui: nous sommes dans une chambre. — Comment appelle-t-on cette chambre? — Une salle de classe. — Me voyez-vous? — Oui. — Je suis debout. Etes-vous debout ou assis, mon ami? — Je ne suis pas debout. — Non: vous êtes assis et madame est assise. Etes-vous assise sur la table, madame? — Non, certes: je suis assise dans le fauteuil. J'ai le fauteuil aujourd'hui. — Aimez-vous le fauteuil? — J'aime autant une chaise.

— Qui occupe le fauteuil à la chambre des représentants ? — C'est le *Speaker*. — Comment appelez-vous ce monsieur? — Je me trompe, monsieur ; je veux dire le parleur. — Le parleur ! parle-t-il plus que les autres représentants ? — Non : il parle moins. — Quelle idée de l'appeler parleur ! c'est le grand écouteur au contraire. On l'appelle en français président. — C'est très-bien, monsieur ; car il préside.

Que faites-vous, mon ami ? — Rien. — Vous avez tort ; car il faut écouter et parler ici. Voyez-vous la table ? — Oui. — Où est-elle ? — Dans la chambre. — N'y a-t-il rien sur la table ? — Si : il y a beaucoup de choses. — Oui : voilà un livre, voilà un chandelier, une plume, un crayon, un presse-papier, un coupe-papier, un canif. — Où est le livre ? — Il est sur la table. — Et la plume ? — La plume aussi. — Venez ici. Bien. Prenez la table. — Je ne peux pas. Elle est trop pesante. — Prenez le crayon. Retournez à votre place. Où est le crayon ? — Il est dans ma main. — Jetez-le à terre. Que faites-vous ? Ramassez le crayon. Passez-le à votre voisine de droite.

Qui est votre voisine de droite ? Madame, que fait-on avec un crayon ? — On écrit. — Oui : il y a plusieurs espèces de crayons. — Que signifie *plusieurs*, monsieur ? — C'est la pluralité. Un n'est pas plusieurs. — Quels crayons y a-t-il ? — Il y a le crayon ordinaire, le crayon d'ardoise, et le crayon de dessin. Je vous les montre. Regardez.

Quel est le plus dur des trois ? — C'est le crayon d'ardoise. — Ecrit-on avec ce crayon-ci sur une ardoise ? — Non : on écrit sur le papier. Que fait-on avec ce crayon-là ? — Je ne sais pas le dire en français. — On dessine. — Et avec le troisième ? — Vous êtes distrait, monsieur :

vous montrez la plume. — Pardon. Que fait-on avec la plume ? — On écrit. — Peut-on écrire avec la plume sans encre ? Voilà l'encre dans l'encrier. — Non ; l'encre est nécessaire pour écrire. — Voyez-vous ces objets ? — Oui ; qu'est-ce que c'est ? — Celui-ci est un grattoir, celui-là est un morceau de gomme. Pouvez-vous effacer l'écriture à la plume avec la gomme ? — Non ; il faut le grattoir. — Voilà un petit bâton de craie. Avec la craie on écrit sur la planche noire. On efface cette écriture avec l'éponge. Mon ami, n'effacez jamais avec vos doigts : ce n'est pas propre.

Regardez le chandelier, là sur la tablette de la cheminée. Est-il assis, couché, ou debout ? — Il est debout. — Oui ; il repose sur un pied unique. — Pourquoi a-t-il besoin d'un pied ? — Pour se tenir debout. Voilà une chandelle. Où est-elle ? — Elle est sur le chandelier. — Non, mademoiselle : elle est dans le chandelier. — Qu'est-ce qu'une bougie, monsieur ? — C'est une chandelle de cire. Elle est préférable à la chandelle. — Pourquoi ? — Pour plusieurs raisons : elle ne fume pas ; sa lumière est plus claire ; sa flamme ne vacille pas ; elle a une odeur agréable. Voyez-vous cette extrémité de la chandelle ? — Oui. — C'est une mèche. On mouche la chandelle avec les mouchettes. N'employez pas vos jolis doigts pour cet usage, petite fille. — Pourquoi ? — Parce qu'on se brûle à la chandelle, n'est-ce pas, madame ? — Oui, et on se salit les doigts.

VII.

LES REPAS.

ENCORE une leçon sans parler des parties du corps. Les repas, le déjeuner, le dîner, et le souper sont si importants pour la conversation ! — Il n'y a pas de conversation à table, monsieur. — Pardon, mon amie ; en France, on parle beaucoup à table. On y jouit de la conversation plus que des plats. — Parle-t-on français à table ? — Bien entendu ; on ne parle que français.

A quelle heure déjeunez-vous, madame ? — Je déjeune à sept heures et demie. — Et vous, mademoiselle ? — Je déjeune à sept heures. — Vous déjeunez plus tôt que madame. De combien ? — D'une demi-heure. — Et vous, mon ami ? — Je déjeune à neuf heures et demie. — C'est bien tard. Je suis sûr que vous vous levez tard aussi. — Je me lève à neuf heures. — Oh ! petit paresseux ; vous perdez les heures les plus belles et les plus précieuses du jour. — Non, monsieur. Je me lève plus tôt que mademoiselle. — Comment ? — Mademoiselle déjeune une demi-heure plus tard que moi. — Je crois que nous ne nous comprenons pas. Comptez, je vous en prie. Non : montrez-moi par vos doigts à quelle heure vous vous levez. Ah ! voilà. Vous me montrez six, et vous dites neuf. — Je me trompe facilement en français, monsieur. — Je vous fais compliment pour votre diligence. Vous vous couchez tôt, je suppose. — Oui : je me couche à huit heures et demie. — Vous faites bien : il est bon pour le corps et pour l'esprit de se lever et de se coucher de bonne heure.

Où déjeunez-vous, dans votre chambre à coucher, ou dans la salle à dîner ? — Dans la salle à dîner. — La salle à dîner ou la salle à manger, c'est la même chose. Dans les grandes maisons, où il y a beaucoup de monde, dans les pensionnats par exemple, on nomme la salle à manger réfectoire, la chambre à coucher dortoir. Aimez-vous la vie de pension, mademoiselle ? — Je ne la connais pas. Je compte aller à *Vassar College* l'année prochaine. — Je vous félicite de votre bonne résolution. C'est une maison de premier ordre. — Oui, monsieur; c'est un honneur pour l'Amérique, n'est-ce pas ? — Oui, et un grand honneur pour la femme américaine ? — Aimez-vous les Américaines ? — Beaucoup, beaucoup ; et je les admire tous les jours davantage. Elles sont comme la germandrée : plus on les voit, plus on les aime. — Est-ce une femme la germandrée ? — Non : c'est une petite fleur qui a pour emblème : "*Plus je vous vois, plus je vous aime.*" — Elle doit être bien belle. — Oui.

Mais regardez-la bien et longtemps, longtemps. Un beau jour, quand le soleil luit doucement dans le ciel, et la poésie dans votre cœur, allez au jardin et mettez-vous à genoux devant la petite fleur, la riante germandrée. Regardez bien dans son calice, regardez au fond. Vous voilà charmée ! vos yeux ne peuvent pas se détacher ; plus vous la regardez, plus fascinant apparaît son sourire et vous restez à genoux. Cependant le pinson chante avec passion sur le poirier du jardin près du nid où sont ses amours, et vous entendez le concert lointain des alouettes qui montent au ciel. — On monte au ciel aussi, n'est-ce pas, monsieur, quand on est à genoux devant la germandrée ? — Oui, madame, avec les alouettes, mais on reste à genoux. — Sommes-nous comme la germandrée ? — Demandez-le

à vos amis, madame. — Parlez de l'alouette, monsieur. — Un autre jour. Vous savez que nous parlons au présent; vous ne connaissez pas encore les temps futurs ni les temps passés en français. — Eh bien ? — Il est difficile de parler de l'alouette maintenant. — Est-elle dans le passé ? — Elle est en Europe, dans le vieux monde, comme vous savez. — Enseignez-nous les temps passés. — Oui, la prochaine fois, et les temps futurs aussi.

Parlons encore un peu des repas. Il est dix heures et demie; il nous reste une demi-heure. Ne prenez-vous jamais vos repas dans votre chambre ? — Oui: quand je suis . . . je ne sais pas le mot français. — Quand vous n'êtes pas capable de descendre à la salle à dîner, n'est-ce pas ? quand vous êtes faible, malade. — Quel est le contraire de malade, monsieur ? — C'est bien portant. Vous êtes bien portante, n'est-ce pas, madame, vous êtes en bonne santé. Jouissez-vous habituellement d'une bonne santé. — Non, malheureusement; je jouis souvent d'une mauvaise santé. — Voilà une triste jouissance! c'est le contraire d'une jouissance; c'est une souffrance. Dites: j'ai une mauvaise santé, une pauvre santé. Comment vous portez-vous, mon ami ? — La chaise me porte. — Oui, vraiment; mais nous nous portons nous-mêmes en français; et quand nous jouissons d'une bonne santé, nous nous portons bien; nous n'avons pas besoin de chaise. Quand nous sommes faibles, nous nous portons mal; nous ne sommes pas capables de rester debout; nous nous asseyons dans le fauteuil, ou nous nous couchons sur le canapé. — Et quand nous sommes malades, monsieur ? — Alors nous gardons le lit et nous appelons le médecin. — Il est chez le pharmacien, n'est-ce pas ? — Pardon! vous confondez le médecin avec la médecine. Ne dites jamais cela à votre docteur.

Que faites-vous à table, mon ami ? — Je mange et je bois. — Que mangez-vous ? — Je ne sais pas. — Vous mangez du pain noir ou du blanc ; aussi du pain de maïs : c'est le pain américain. Vous mangez de la viande de bœuf, de mouton, de veau, et de porc, et beaucoup d'autres choses saines et bonnes. Il est onze heures. A demain.

Questions. — A quelle heure descendez-vous de votre chambre pour déjeuner ? — Déjeunez-vous avant de vous lever ? — Déjeunez-vous au lit quelquefois ? — Quand ? — Etes-vous souvent malade ?

Comment vous portez-vous aujourd'hui ? — Comment se porte monsieur votre père ? — Et madame votre mère ?

Déjeunez-vous seul ou avec vos parents ? — Aimez-vous de manger seul ? — Faites-vous la conversation à la table de famille ? — La table fournit-elle la nourriture au corps ou à l'esprit ? — La conversation n'est-elle pas une nourriture ? — Est-ce une nourriture corporelle ou une nourriture intellectuelle ?

Les Anglais mangent-ils peu ou beaucoup ? — Un anglais mange-t-il plus ou moins que trois français ? — Un américain mange-t-il plus qu'un français ? — Ne savez-vous pas qu'on dit en France : « Ce monsieur mange comme quatre ; » et « Il mange comme un anglais ? — Pourquoi un anglais mange-t-il comme quatre ? — Un ogre mange-t-il comme quatre ? — Un anglais n'est pas un ogre, n'est-ce pas ?

Avez-vous faim, mon ami, quand vous vous levez ? — Avez-vous encore faim après le déjeuner. — Avez-vous soif avant le déjeuner. — Et après ?

Que buvez-vous le matin, du thé ou du café ? — Aimez-vous le thé fort ? — Mettez-vous du lait dans votre thé ?

—Prenez-vous votre café noir, madame? — Est-ce que le café est sain? — Connaissez-vous les deux poisons américains? — Est-il vrai que le thé est un poison? — Et l'eau glacée aussi? — Ne buvez-vous pas de vin? — Le vin de France est-il sain? — N'est-il pas une bénédiction de Dieu pour la France? — Est-il bon de boire du vin en France? — N'est-il pas dangereux de boire du vin en Amérique?

Appartenez-vous à une société de tempérance? — La tempérance est-elle un vice ou une vertu?

Aimez-vous les légumes, monsieur? — Que préférez-vous, les pommes de terre, les petits pois, les asperges ou les choux-fleurs? — Quel est le principal légume?

Préférez-vous la pomme de terre aqueuse ou la farineuse? — Aimez-vous les pommes de terre cuites à l'eau? — Les aimez-vous mieux cuites au four? — Comment trouvez-vous la purée de pommes de terre? — Mangez-vous la peau des pommes de terre? — Les pèle-t-on avant de les manger? — Qui mange la peau des pommes de terre?

Aimez-vous les fruits? — Dites-moi votre préférence entre ces fruits: la pomme, la poire, la prune, le brugnon, la pêche, l'abricot, le raisin, la cerise, la fraise, la mûre, la framboise, la groseille, l'orange, et le citron.

Pelez-vous les cerises? — Et les poires? — Mange-t-on les noyaux de pêche?

N'aimez-vous pas les noix? — La noisette est-elle un fruit sec ou un fruit juteux? — Et la poire? — Les fruits secs sont-ils aussi sains que les fruits juteux? — Les fruits mûrs sont-ils malsains? — Et les fruits verts?

Connaissez-vous la germandrée? — Quelle est sa signification dans le langage des fleurs? — Qu'est-ce que le calice d'une fleur? — Connaissez-vous le pinson et l'alouette? N'avez-vous pas lu la belle poésie de Shelley, *The Sky-*

lark? — Y a-t-il des alouettes dans le pays de Shelley? — Y en a-t-il en Amérique? — Vous avez importé les moineaux: pourquoi ne demandez-vous pas aussi des alouettes à l'Europe? — N'aimez-vous donc pas la poésie?

VIII.

AUJOURD'HUI, HIER, ET DEMAIN.

Aujourd'hui, hier, et demain ne sont pas des parties du corps, mais des parties du temps. Je ne puis pas toujours parler au présent, mesdames. Nous avons en français comme en anglais, pour votre tourment, j'en suis sûr, des temps passés, et des temps futurs. Vous voyez que j'ai besoin de faire une leçon avec vous sur aujourd'hui, hier, et demain. Car aujourd'hui, c'est le présent, hier c'est le passé, et demain c'est l'avenir. Nous avons aujourd'hui, nous avons eu hier, nous aurons demain, s'il plaît à Dieu. Dieu, le voilà! je lève ma main et mon bras directement au-dessus de ma tête et je vous montre Dieu avec l'index. Vous ne le voyez pas, je le sais bien, il est invisible; mais vous comprenez. Prenons garde de ne pas faire une digression en ce moment. C'est une grande tentation: il y a tant de choses à dire sur Dieu. Le sujet est riche et séduisant. Nous en parlerons un autre jour. Tenez, voilà que je m'exprime déjà au futur, sans y penser. Aujourd'hui nous appartient, madame; je parle de l'heure présente. Elle est en notre possession. Profitez-en, mon petit ami, et vous tous, et vous toutes, pour apprendre le français, pour augmenter vos connaissances, et développer

votre intelligence. Le temps passé ne revient pas. Hier est ce passé. L'avez-vous bien employé? Je n'en doute pas, et je vous en félicite. Hier vous a appartenu, il ne vous appartient plus. Le temps l'a emporté dans sa course rapide. Il ne peut plus revenir; il ne reviendra pas. Il est semblable à l'eau de la rivière qui coule toujours et sans cesse vers l'océan; là elle se perd et se confond dans une sorte d'immensité. Voilà une mélancolique image de notre vie, charmante petite fille. Elle est si fugitive! Pour vous, elle est toute dans l'avenir; pour votre mère, elle est à moitié dans le passé; et pour votre grand-père, qui a quatre-vingts ans, le temps a presque tout emporté. Ne soyez pas triste, petite, il reste à votre cher grand-papa la paix, la sérénité des jours de la fin, et puis l'espérance et l'éternité. L'homme est immortel, n'est-ce pas? — Que signifie le mot *fin*, monsieur? — Regardez cette page de papier qui est sur ma table. Voilà la fin de la page; c'est le contraire de commencement.

Maintenant, mesdames, il faut vous efforcer de deviner un peu. On devine quand on doute, quand on est dans l'incertitude. Mais devinez juste. Vous avez déjà un petit vocabulaire, n'est-ce pas vrai? et surtout votre oreille commence à s'habituer aux sons de la langue. Cela n'est pas peu de chose, car vous retrouvez ainsi mille mots qui sont à la fois dans l'anglais et dans le français. Courage donc! et laissez-moi vous parler et vous interroger un peu plus librement; permettez-moi d'employer les futurs et les passés. Je parlerai lentement, et je réglerai mon pas sur le vôtre. Voyez-vous bien que vous comprenez les formes nouvelles, et les mots nouveaux. Vous ne m'interrompez pas. Vous devinez *parlerai* au

futur, parce que vous connaissez *parle* au présent, et vous comprenez le mot *lentement* par le ton de ma voix, et par mon geste.

L'homme connaît-il le présent, mademoiselle? — Oui, il le connaît. — Connaît-il le passé? — Il le connaît en partie. — C'est bien; il connaît le passé qu'il a vu, qu'il a étudié dans l'histoire, le passé qu'on lui a raconté. L'histoire est-elle utile à connaître? Oui, c'est une leçon pour nous, un enseignement; c'est le tableau de l'expérience faite par nos pères. Connaissez-vous l'avenir, mademoiselle? — Non, certainement. — Est-ce un malheur ou un bonheur que cette ignorance de l'avenir? — Je pense que c'est un bonheur. — Vous avez raison; la connaissance de l'avenir n'est pas bonne pour l'homme. Qui connaît l'avenir? Dieu, et Dieu seul. C'est son domaine et son secret. Dieu est maître de l'avenir, il en dispose souverainement. Vous savez le proverbe: *L'homme propose, et Dieu dispose.* Que nous sommes peu de chose en regard de Dieu!

Le temps est-il agréable aujourd'hui? — Oui, trés-agréable. — A-t-il été agréable hier? — Non, monsieur, au contraire. — Sera-t-il beau demain? — Ah! voilà l'avenir; je ne sais pas, je l'espère. — Bien. Vraiment, pour demain nous ne pouvons avoir que des espérances, nous faisons des conjectures. Nous conjecturons plus ou moins bien, voilà le bout de notre science dans les questions d'avenir.

Mais parlons encore du temps. Quel temps fait-il aujourd'hui? — Il fait bon et beau. — Quel temps faisait-il hier soir? Vous comprenez; le *soir* est la fin de la journée, comme le *matin* en est le commencement. Voyons donc. Quel temps faisait-il quand vous avez été au concert? — Il ne faisait pas beau. — Il s'en faut bien! mademoiselle,

car il pleuvait, et il faisait très-froid. Il faisait mauvais. *Mauvais* est le contraire de bon et de beau, quand on parle du temps. Faisait-il mauvais avant-hier? — Au contraire. — Il faisait un temps superbe. Le ciel était tout bleu, le soleil était au ciel, il ne faisait ni trop chaud ni trop froid, et un doux zéphir rafraîchissait l'air. Quel temps fera-t-il demain ? — Dieu le sait. — Et l'homme de Washington, le prophète ne le sait-il pas? — Non, monsieur, il ne prédit pas toujours vrai; il est dans l'erreur quelquefois. — Oui, ses conjectures sont souvent justes, mais il se trompe au moins une fois sur quatre, n'est-ce pas? — Oui. — Adieu, mesdames!

Questions. — Aujourd'hui et hier sont-ils des parties du temps? — Y a-t-il des temps en français? — Nommez les trois temps. — Aujourd'hui représente-t-il le passé, le présent, ou l'avenir? — Et hier? — Et demain? — Sommes-nous en possession du moment présent? — Nous appartient-il? — Et le moment passé? — Le futur nous appartient-il? — A qui appartient-il? — Montrez Dieu. — Le voyez-vous? — Existe-t-il aujourd'hui? — Existait-il hier? — Existera-t-il demain et toujours? — Quand Dieu a-t-il commencé? — Avons-nous commencé? — Dieu est-il visible ou invisible? — Etes-vous invisible aussi, madame? — Voyez-vous la petite fille? — L'avez-vous vue hier? — La verrez-vous demain? — Etes-vous contente de voir la petite fille?

Désirez-vous parler de Dieu? — N'y a-t-il rien à dire sur Dieu? — Quand parlerons-nous de Dieu?

Avez-vous un vocabulaire français dans votre tête, petite fille? — Est-il gros ou petit? — Est-il plus gros que votre vocabulaire anglais? — Sera-t-il plus gros demain

qu'aujourd'hui ? — Connaissez-vous le présent, le passé et l'avenir ? — Désirez-vous connaître l'avenir, mademoiselle ? — Qui connaît l'avenir ? — L'homme sait-il tout ? — Et Dieu ? — Dieu ignore-t-il quelque chose ? — Et vous, mon ami ? — Que disait Socrate ? Disait-il qu'il savait tout, ou bien disait-il qu'il ne savait rien ? — Est-ce que Socrate savait plus que nous, ou moins que nous ? — Parlait-il français ? — Quelle langue parlait-il ?

IX.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Je vais vous lire une fable de La Fontaine : nous parlerons de lui un jour ; j'espère être assez heureux pour vous le faire admirer et aimer. C'est notre poëte le plus cher, le plus instructif, et le plus agréable. Soyez attentifs à ma lecture ; si vous ne comprenez pas tous les mots, je vous les expliquerai. Nous avons deux personnages devant nous, un corbeau et un renard. Les voilà.

Le corbeau est-il un quadrupède ou un oiseau ? — Et le renard ? — Ont-ils des ailes ? — Volent-ils ? — Il faut des ailes pour voler. Mais le renard vole sans ailes. *Voler* a deux significations en français ; le renard dérobe ce qui ne lui appartient pas, il vole : c'est un voleur. Avez-vous peur des voleurs, mon ami ? — Oui. — Avez-vous peur du renard ? — Les poules ont-elles peur de lui ? — Et le coq ? — Ecoutez.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :

Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte a votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, et laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Qu'est-ce qu'un *fromage*, monsieur ? — Voilà la vache elle donne du lait. Avec le lait, on fait du beurre et du fromage. — Nous comprenons. Que signifie *alléché* ? — C'est un synomyme de attiré. Le renard est attiré vers le corbeau et son fromage par l'odeur. Aimez-vous l'odeur du fromage, madame ? êtes-vous alléchée par cette odeur ? y a-t-il des odeurs que vous préférez ? — Le corbeau est-il noble, est-ce un gentilhomme ? — Il s'en faut de beaucoup, mais le renard flatte, il l'appelle monsieur du corbeau. — Que signifie *mentir* ? — C'est parler contre sa pensée, dire le contraire de la vérité avec intention de tromper. — Nous ne comprenons pas, *ne se sent pas de joie*. — Il est transporté de joie ; la joie le met hors de lui-même ; elle lui fait perdre la tête ; il ne sait plus ce qu'il fait tant il est joyeux.

Laissez-moi vous interroger à mon tour.

Où est le corbeau ? — A-t-il quelque chose dans son bec ? — Quoi ? — Où est le renard ? — Pourquoi vient-t-il sous l'arbre ? — Est-il facile pour lui de prendre le fro-

mage? — Et de prendre le corbeau? — Que préférerait-il, l'oiseau ou le fromage? — Pourquoi ne se saisit-il pas du corbeau? — Quel moyen imagine-t-il pour avoir le fromage? — Le corbeau est-il sensible à la flatterie? — Et les hommes? — Et les rois? — Et les femmes? — Le renard connaît-il le cœur des corbeaux? — Que dit-il? — Le corbeau est-il vraiment joli? — Le renard le pense-t-il? — Pourquoi dit-il ce qu'il ne pense pas? — Ment-il? — N'a-t-il pas dit *sans mentir!* — N'est-ce pas l'habitude du menteur de dire avant de parler: je ne ments pas? — Vous fiez-vous à celui qui dit *sans mentir*, ou *je jure que je dis la vérité?* — Pourquoi le menteur dit-il qu'il ne ment jamais, pourquoi jure-t-il? — Le renard ne connaît-il pas le ramage du corbeau? — Pourquoi veut-il le faire chanter, ou plutôt crier? — Le corbeau est-il sensible aux flatteries? — Est-il dupe? — Ne sommes-nous jamais dupes? — Aimez-vous les flatteurs? — Avez-vous pitié du corbeau? — Et des hommes ses frères? — N'en rit-on pas souvent? — Et quand on est dupe soi-même, rit-on? — Est-on honteux et confus? — Le renard a-t-il le fromage? — Dit-il merci au corbeau? — Le flatteur dit-il merci à ses dupes? — Quelle est la morale de cette fable? — Que préférez-vous, mon ami, un fromage ou la bonne leçon que nous donne La Fontaine? — Le corbeau profitera-t-il de la leçon du renard? — Les hommes profitent-ils de celle du poëte? — Arrivera-t-il un jour où il n'y aura plus ni flatteurs ni dupes? — Pourquoi non? — Est-il facile de corriger les corbeaux de leur vanité? — Et les hommes? — Le duc de La Rochefoucauld dit: "L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs." Est-ce vrai?

X.

LES OREILLES.—LES ÉCOUTEURS.

Revenons aux parties du corps.

Nous avons deux oreilles, une de chaque côté de la tête. L'oreille est l'organe de l'ouïe. Entendez-vous?—Oui, j'entends.—C'est un grand bonheur d'entendre. Le sourd n'entend pas, il est misérable. Est-il malheureux? —Je ne sais pas.—C'est bien. Les misérables ne sont pas nécessairement malheureux.—Le vieillard entend-il? —Oui, plus ou moins; il y a des vieillards qui sont presque sourds. Il y en a qui sont tout-à-fait sourds.

Voilà un chien sur ce tableau. Voyez-vous ses oreilles? Entend-il aussi bien que l'homme?—Il entend mieux que l'homme.—Il a l'ouïe extrêmement fine. Pouvez-vous agiter les oreilles?—Non.—Le chien les agite, et quand il écoute, il les dresse. Le cheval aussi. *Dresser* est synonyme de *lever*.... Ne vous appuyez pas comme cela, mon ami, la main sur l'oreille. Pourquoi bouchez-vous une de vos oreilles? Voyez, monsieur, il m'écoute des deux oreilles pour comprendre mieux ce que je dis. Prêtez-moi votre oreille, car je parle à votre oreille pour vous donner ma langue.

Les livres s'adressent-ils à votre oreille?—Non.—Eh bien! ne vous adressez pas à eux non plus. Quand votre oreille sera française, à la bonne heure! Vous ouvrirez les livres alors pour mettre beaucoup de mots dans votre vocabulaire, et de la variété, de la richesse dans votre conversation, et aussi pour mettre des connaissances, des

idées dans votre tête. — Ouvrirons-nous la grammaire, monsieur? — Pourquoi non? Quand le moment sera venu, nous l'étudierons profondément. — La grammaire est-elle bête? — Oh! que non. Elle nous inspire la plus grande admiration, quand nous la comprenons. —Faut-il commencer ou finir par la grammaire ? — Vous voyez bien que nous ne commençons pas par la grammaire, et cependant vous me comprenez. Commencez par former votre oreille en écoutant, et votre langue en parlant. — Et puis que ferons-nous? — Vous ouvrirez les livres des grands écrivains. — Les comprendrons-nous? — Sans doute; quand vous comprendrez mes paroles, quand vous parlerez un peu, nous prendrons un livre, et vous le comprendrez. — Et après, que ferons-nous? — Vous êtes bien curieuse aujourd'hui, madame.

Votre voisin n'est-il pas curieux? On dit que les femmes sont plus curieuses que les hommes. Est-ce vrai? — Je ne le crois pas du tout. Je connais des hommes très-curieux. — Je n'en doute pas, madame. Connaissez-vous le duc de Saint-Simon? — Oui, j'ai lu ses fameux *Mémoires* en anglais. J'espère les lire un jour en français. — Il est curieux, n'est-ce pas? — Oui, plus curieux qu'aucune femme. — La curiosité est-elle un défaut? — Pas toujours, c'est souvent une qualité. — Oui, cela dépend de l'objet. Il y a curiosité et curiosité, comme on dit. Mais pourquoi ne parlons-nous pas de l'oreille?

Entendons-nous aussi bien de l'oreille gauche que de l'oreille droite? — Généralement oui. — Il n'y a pas de différence entre les deux oreilles. L'une est aussi bonne que l'autre. Cependant la main droite n'est-elle pas plus forte que la main gauche? — C'est une tout autre affaire. Nous exerçons la main droite plus que l'autre, mais nous

exerçons les deux oreilles également. — Avez-vous lu Molière, monsieur? — Un peu, en traduction. — Il y a dans une comédie de Molière un personnage qui dit à son interlocuteur : " Passez de l'autre côté, car cette oreille-ci est destinée pour les langues étrangères ; l'autre est pour la langue maternelle." Je suppose, mon ami, que vous ne ressemblez pas à cet original. Ne bouchez donc plus votre oreille droite, ni la gauche non plus. Le français les réclame toutes deux.

Voilà la partie externe de l'oreille : c'est le pavillon ; voilà le trou, voilà le bout de l'oreille. Aimez-vous les petites oreilles, les trouvez-vous jolies ? — Je les préfère beaucoup aux oreilles d'âne. — Oh ! celles-là sont laides : personne ne les trouve belles. Je soupçonne l'âne de ne pas écouter, quand on lui parle. Il fait la sourde oreille, c'est-à-dire il ne veut pas écouter. Il est obstiné, têtu, indocile, et aussi stupide, dit-on. C'est sa réputation.

Suffit-il d'entendre pour comprendre ? — Non. — Que faut-il de plus ? — Il faut écouter. — Ah ! voilà. Ce n'est pas tout d'entendre, il faut écouter. C'est une grande qualité que de savoir écouter. Combien peu d'hommes savent écouter ! Pour un orateur, un bon écouteur est un trésor. Méré dit : " Les bons écouteurs font les bons parleurs." Comprenez-vous cela ? — Oui, je comprends les mots, mais je ne saisis pas bien la pensée. — Ce n'est pas difficile. Voyons. Quand vous parlez, si votre auditeur est distrait, s'il n'écoute pas, n'êtes-vous pas distrait vous-même par sa distraction et découragé ? — Oh ! oui, monsieur. — Pouvez-vous être éloquent alors, n'êtes-vous pas froid et sans inspiration ? — Si. — Quand M. Thiers parle à la tribune française, un silence religieux règne dans la chambre ; il a sept cents écouteurs qui l'inspirent ; il a

toutes les oreilles pour sa parole. Mais quelle parole! quelle clarté! quelle lumière il jette sur toute question politique, financière, économique, n'importe!

Lisez-vous quelquefois la feuille nommée "*The Nation?*" — Oui, toutes les semaines. — Vous faites bien. C'est la grande feuille américaine. — Ne se trompe-t-elle jamais? — Si fait, monsieur; Dieu seul est infaillible. — Avez-vous lu un article dans cette publication hebdomadaire, qui prétend que le français n'a pas de mot qui corresponde au terme anglais *listener?* — Oui, je ne l'ai pas oublié. — Avez-vous cru cela? — Sans doute. — Le croyez-vous encore? — Je ne le crois plus du tout. — J'en suis bien aise. Car un mot n'est pas peu de chose, et celui d'écouteur est plein de signification, n'est-ce pas? — Oui, oui, monsieur? — Du reste, voyez les conséquences. Les bons écouteurs font les bons parleurs, n'est-ce pas? — Oui, c'est la pensée de Méré. — Pas d'écouteurs, pas de parleurs; n'est-ce pas une conséquence de cette pensée? — C'est clair. — Donc s'il n'y a pas d'écouteurs en France, il n'y a pas de parleurs, du moins pas de bons parleurs, pas de grands orateurs. La conclusion est-elle juste? — Oui. — Bossuet, Bourdaloue, Mirabeau, Berryer, M. Guizot, M. Thiers, et cent autres, sont comme des faits qui protestent. Les faits n'ont jamais tort. Une nation qui parle bien, une nation éloquente, a toujours des écouteurs, de bons écouteurs; c'est une part de son inspiration.

Y a-t-il beaucoup de préjugés dans le monde, madame? — Helas! oui. — Les Français sont-ils légers? — C'est l'opinion générale en Angleterre. — Oui, et les Anglais l'ont importée en Amérique. C'est le contraire qui est vrai, mesdames.

Il est onze heures, nous devons nous séparer. Je n'ai

pas le temps de discuter ce misérable préjugé. Quand vous serez chez vous, prenez *Aurora Leigh* et lisez le 6e chant, si je ne me trompe. C'est le chant qui commence ainsi :

> "The English have a scornful insular way
> Of calling the French light. The levity
> Is in the judgment only, which yet stands;
> For say a foolish thing but oft enough
> And" . . .

Adieu, mesdames.

Questions. — Où sont les oreilles ? — Quel est l'organe de l'ouïe ? — Est-il plus triste de ne pas entendre que de ne pas voir ? — Comment appelle-t-on l'homme qui n'entend pas ? — Ne le plaignez-vous pas ? — Est-ce que le sourd peut parler ? — Entendez-vous ? — Entendez-vous la nuit, quand vous dormez ? — N'entendez-vous pas, pendant le sommeil, quand on frappe fortement sur votre porte ? — Etes-vous complètement sourd la nuit ? — Est-ce que l'âge affaiblit, ou fortifie l'organe de l'ouïe ? — Le vieillard n'a-t-il pas l'oreille dure ? — Est-ce que le chien a l'oreille dure ou fine ? — L'a-t-il plus fine ou moins fine que l'homme ?

Suffit-il d'entendre pour comprendre ? ne faut-il pas écouter ? — Quand vous bouchez vos oreilles, entendez-vous ? — Est-il bon d'écouter ? — Est-il beau d'écouter aux portes ? — Est-ce une bonne ou une mauvaise curiosité ?

Apprend-on une langue par les yeux ou par les oreilles ? — Est-ce par les yeux que les enfants apprennent la langue de leur mère ? — Les livres s'adressent-ils aux yeux ou aux oreilles ? — Faut-il lire les livres ou écouter la parole humaine pour apprendre à parler ?

Aimez-vous la grammaire ? — Est-ce que l'étude de la grammaire est facile ? — Les enfants comprennent-ils la grammaire ? — Petit ami, comprenez-vous la grammaire anglaise ? — Quand on étudie la grammaire, faut-il l'étudier avec la mémoire ou avec le jugement ? — Est-ce qu'un perroquet peut apprendre à réciter une règle de grammaire ? — Peut-il arriver à la comprendre ? — De ces deux travaux, réciter la grammaire et comprendre la grammaire, lequel est le travail d'homme, et lequel est le travail de perroquet ? — Le perroquet est-il curieux ? — Et la femme ? — Et l'homme ? — Lequel est le plus curieux des trois ? — Lequel est le moins curieux des trois ? — Est-ce que cette question est facile à décider ? — Ne pensez-vous pas que le perroquet n'est pas moins curieux que la femme ? — Et le duc de Saint-Simon ? — Est-il mauvais d'être curieux ?

Expliquez pourquoi on entend aussi bien d'une oreille que de l'autre ? — Entend-on aussi bien d'une oreille que des deux oreilles ? — Avez-vous une oreille pour le français et une pour l'anglais ?

Qui est Molière ? — Qui est monsieur Thiers ? — Lequel est le plus grand des deux ? — Est-ce que la feuille "*The Nation*" est infaillible ? — Est-ce un journal proprement dit, ou une feuille hebdomadaire ?

Quelle heure est-il ? Est-ce que votre montre est bonne ? — Va-t-elle ? — N'avance-t-elle pas ? — Que faites-vous quand elle retarde ?

XI.

LES ANIMAUX.

Nous parlerons aujourd'hui des animaux, si vous le désirez. — Oh ! oui, monsieur ; je sais nommer beaucoup d'animaux en français. — Vraiment, mon ami ? Qui vous les a nommés ? Est-ce le dictionnaire ? — Non ; c'est la sœur de mademoiselle. — A la bonne heure ! la sœur de mademoiselle est bien bonne de nous aider. Quels animaux connaissez-vous ? — Le lion, le tigre, le loup, le cheval, le chien, le bœuf. — Est-ce tout ? — La sœur de mademoiselle ne connaît pas les autres. — J'en doute ; elle s'est défiée de votre mémoire. Ne savez-vous pas le nom d'autres animaux, mesdames ? — Si ; il y a la vache, le veau, le taureau, le mouton, la brebis. — Et le petit de la brebis ? — Oui, l'agneau. — Et le mâle de la brebis ? — Nous ne savons pas son nom. — C'est le bélier ; c'est un animal cornu. Continuez. — Le bouc. — Bien ; c'est le mâle de la chèvre, et le père du chevreau. — Il est cornu aussi, n'est-ce pas, monsieur ? — Sans doute ; il a cornes et barbe. — Est-il intelligent ? — Nous le demanderons à La Fontaine. — Oh ! oui, parlez-nous de La Fontaine. — Je le veux bien. Savez-vous qui est La Fontaine ? — C'est un poëte français. — Continuez. Parlez vous-mêmes de La Fontaine, mesdames. — Il a écrit des fables. C'est le plus grand des fabulistes. Nous connaissons déjà en français Le Corbeau et le Renard. — Continuez. — Nous avons vu son volume illustré par Doré. — Quand vivait-il ? — Au 17e siècle, sous Louis XIV. — Nommez les grands

écrivains du 17e siècle, les contemporains du fabuliste.— Molière, Pascal, Racine, Bossuet, le duc de La Rochefoucauld, Corneille, J. J. Rousseau, Boileau, Rabelais . . . — Tout doucement, vous mettez tous les génies dans le grand siècle; ne lui faites pas de présents, il est assez riche. Rabelais est plus vieux; il appartient au 16e siècle, au siècle de Montaigne et de Shakspeare. Et J. J. Rousseau est-il du siècle du roi absolu, lui, ce grand humanitaire ce grand réformateur?— Ne réformait-on pas sous Louis XIV?— Ne connaissez-vous pas le fameux Edit de Nantes?— Quand est-ce que Rousseau a vécu?— Au siècle dernier, au siècle de Voltaire, avec Montesquieu, Buffon, Diderot, d'Alembert.— Et Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires?*— Il a un pied dans le 17e siècle et un pied dans le 18e. Mais n'avez-vous rien oublié dans le 17e?— Non.— Et les femmes?— Oui, Mme de Sévigné. — Et Mme de Maintenon, et Mme de La Fayette. Il y a un philosophe célèbre encore.— Qui?— Descartes, le père de la philosophie moderne.— Partageait-il les opinions de Darwin?— Ah! vous voulez me ramener aux animaux de La Fontaine; vous faites bien. Non assurément, Descartes n'avait pas les opinions de Darwin; il est à l'extrême opposé.— Lequel a raison?— Les extrêmes ont rarement raison.— Pourquoi?— Ils sont trop affirmatifs. L'affirmation absolue ne convient pas à l'homme. La vérité pour nous faibles mortels, la sagesse du moins, est entre ceux qui disent non et ceux qui disent oui. Que savons-nous! que savons-nous!— Que pense Descartes des animaux?— Que ce sont des machines.— C'est impossible et c'est faux.— Voyez-vous que voilà un extrême qui vous révolte et qui me révolte autant que vous. Mais "*Que sais-je*" dirait Montaigne le

sceptique, ou plutôt le sage. — Y a-t-il moyen de douter ici, monsieur ? — Non, il n'y a pas moyen ; mais cependant Descartes doutait ; que dis-je ? il affirmait. Et Malebranche, un père jésuite, un philosophe, le plus doux des hommes, battait son chien pour entendre le bruit de cette machine. — Mais c'était un monstre. — Pardonnez-moi ; il avait le meilleur cœur du monde ; il était certain que sa machine n'avait ni souffrance, ni sensation. — Il était donc fou ? — Peut-être ; mais c'était un savant, et tout ce grand I7ᵉ siècle était fou avec lui ; car il avait les mêmes idées. — N'y avait-il pas d'exception ? — Certes, il y en avait ; il y en a une illustre ; la connaissez-vous ? — C'est La Fontaine bien sûr, car ses animaux sont pleins d'esprit et de sentiment. — Oui, et il les aimait vraiment. — Quel animal préférait-il ? — Il se passionnait pour tous tour à tour. Il aimait tout ce qui avait vie, plante, oiseaux, animaux, la nature entière. — Quel est son animal le plus intelligent ? — C'est le renard. — Lisez-nous encore une fable du renard. — Il y en a beaucoup ; voyez : "Le Renard et la Cigogne ; Le Renard qui a la queue coupée." . . . — Qu'est-ce qu'une queue et une cigogne, monsieur ? — Voilà la queue du renard ; priez la sœur de mademoiselle de vous expliquer en français ce que c'est qu'une cigogne. Je continue : "Le Renard, le Loup, et le Cheval ; Le Renard et les raisins ; Le Renard et le Bouc." . . . — Voilà la fable que nous demandons. — Pourquoi la préférez-vous ? — Vous avez dit que La Fontaine nous dirait si le bouc est intelligent.

Eh bien ! voici la fable. . . . Mais il est onze heures et cinq minutes ; il nous faut renvoyer à demain le plaisir d'entendre pour la seconde fois la poésie de La Fontaine.

XII.

LA PROSE ET LES VERS.—M. JOURDAIN.

Je vous ai promis "Le Renard et le Bouc."—Est-ce en prose, monsieur?—Non, c'est en vers.—Qu'est-ce que la prose?—Connaissez-vous M. Jourdain, mon ami?—Non, je ne l'ai jamais vu.—J'en suis bien sûr.—Où demeure-t-il?—Il n'a jamais habité sur terre en personne. Il a eu des frères au 17ᵉ siècle; il en a encore aujourd'hui parmi nous.—Qui?—Vous êtes indiscret, mon ami: on ne nomme pas les frères de M. Jourdain.—Pourquoi?—Attendez donc! Vous faites rire ces dames; vous comprendrez pourquoi, quand vous le connaîtrez.—Qui est-ce?—C'est une création du génie de Molière.—Faisait-il des fables?—Non certes, le pauvre homme ne savait pas qu'il n'y avait pour écrire que la prose et les vers.—La comédie de M. Jourdain est-elle en vers?—Non, madame, Molière a écrit plusieurs comédies en prose.—Ne sommes-nous pas capables de comprendre cette comédie?—Peut-être. Essayons. Je vais vous donner la fameuse scène de la prose et des vers.—Elle est très-comique, n'est-ce pas?—Oui, vous rirez, si vous la comprenez. Je vous aiderai. Ecoutez.

M. Jourdain vient de prendre sa première leçon; son maître de philosophie lui a appris à prononcer les voyelles; il est aux anges d'avoir découvert de si belles choses. En apprenant comment il doit ouvrir la bouche pour prononcer A; comment il doit rapprocher les machoires pour prononcer E; comment l'ouverture de sa bouche fait un

petit rond quand il prononce la lettre O, il a été pris d'enthousiasme ; il s'est écrié devant ces merveilleuses découvertes : " Vive la science ! " puis " Ah ! que cela est beau ! Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! " Et enfin dans son transport, il veut faire une confidence à son professeur. Ecoutons-le, et nous aurons aussi la confidence.

M. JOURDAIN. — Il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien !

M. JOURDAIN. — Ce sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN. — Non, non ; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose ?

M. JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. — Pourquoi ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

M. JOURDAIN. — Quoi ! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien : et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui

mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un. . .

M. JOURDAIN. — Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

Avez-vous tout compris, mesdames ? — J'ai tout compris, j'en suis étonnée. . . Moi, j'ai saisi le sens général. . . Et moi une moitié ; vous avez lu vite, monsieur. — Et vous, mon ami, vous ne dites rien ? — Je pense à la sœur de mademoiselle. — Que dites-vous là ? — Elle est à New York pour dix jours. — C'est bien ; j'espère que vous la

reverrez en bonne santé ; mais nous parlons de M. Jourdain. Avez-vous compris ? — Tout, tout, monsieur ; c'est si comique ! Voilà pourquoi je pensais à la sœur de mademoiselle. — Expliquez-vous, je vous en prie. — Elle me donnera peut-être M. Jourdain, mais je dois attendre son retour de New York. — Prenez patience, mon ami, vous aurez bien du plaisir dans dix jours. — Vous riez, madame. — Oui, elle est si comique cette déclaration d'amour. M. Jourdain meurt d'amour le premier jour. — Oui, madame, c'est comme la Juliette de votre Shakspeare. — Est-ce un amour à première vue, monsieur ? — C'est mieux que ça ; M. Jourdain n'a pas vu sa Juliette. — Pourquoi l'appelle-t-il "belle marquise," et comment sait-il qu'elle a de beaux yeux ? — N'est-ce pas une dame de qualité, une marquise ? — Les marquises ont-elles de beaux yeux ? — Oui, certes, pour M. Jourdain ; c'est le bourgeois gentilhomme ; il est fou de la qualité ; il ne voit rien de si beau que de fréquenter les grands seigneurs. "Je donnerais deux doigts de ma main, dit-il, pour être né comte ou marquis." — Fréquente-t-il les grands seigneurs ? — Oui, il reçoit souvent la visite d'un certain comte, qui parle au roi comme on parle à un simple mortel, et le comte l'appelle son cher ami. — Comment un comte qui fréquente la cour de Louis XIV peut-il avoir du goût pour un homme qui ne sait pas que l'on parle en prose ? — Il n'a pas de goût pour lui. — Pourquoi va-t-il chez lui ? — Et l'intérêt, l'intérêt ! le grand mobile de la conduite des hommes, dit le duc de La Rochefoucauld. — Quel intérêt trouvait-il a fréquenter M. Jourdain ? — Il lui empruntait son argent pour ne jamais lui rendre. — Et M. Jourdain était sa dupe ? — Oui, avec ravissement. "Ne m'est-ce pas de l'honneur, s'écrie-t-il, de prêter de l'argent à un

homme de cette condition-là, qui m'appelle son cher ami, qui parle de moi dans la chambre du roi ?" — Laisse-t-on tomber les billets d'amour aux pieds des dames en France, monsieur ? — M. Jourdain le faisait, mais Molière est français aussi, et il se moque de M. Jourdain. Ne généralisons pas ; la généralisation est source d'erreurs. — C'est vrai, monsieur ; mais qu'est-ce qu'une pantoufle que le bourgeois demande à Nicole. — Ce n'est ni un soulier, ni une botte, ni une jolie bottine ; c'est la chaussure que l'on porte dans sa chambre. — Et un bonnet de nuit ? — Ne mettez-vous rien sur votre tête la nuit, mon ami ? — Non, monsieur, j'ai toujours trop chaud à la tête. — Et votre grand-papa ? — Je comprends bonnet de nuit. — Vous riez, mademoiselle ? — Oui, parce que madame me dit que M. Jourdain eût mieux fait de dormir avec un morceau de glace sur la tête.

Notre heure est passée, il nous faut quitter M. Jourdain.

XIII.

UNE ANECDOTE. — FEU ET FOU.

Avez-vous encore des remarques à faire sur M. Jourdain ? — Non. — Personne ? — J'ai lu la scène, monsieur. — Oui, mon ami ; pendant que la sœur de mademoiselle est à New York ? — Oui, elle a donné son Jourdain à mon frère aîné, et mon frère a lu pour moi. — C'est bien ; mais ne dites pas son Jourdain, dites son Molière. — Je n'ai pas compris les feux des yeux de la marquise. — Expliquez-le, madame, s'il vous plaît. — M. Jourdain imagine que les

yeux de la marquise sont très-brillants, et il les compare au feu ; voilà un feu devant nous. — C'est fort bien ; mais vous prononcez très-mal le mot feu. Ce n'est pas *fiou ;* dites feu comme moi. Cela me rappelle une curieuse anecdote qui est vraie. — Dites-nous la, monsieur. — Avec plaisir.

M. G. Dixon, un américain de Boston, un marchand, allait pour la première fois faire un voyage en Europe. Un de ses amis le prie de recevoir dans sa compagnie son fils, qui vient de terminer ses études. « Mon fils connaît le français, lui dit-il ; il l'a étudié à l'Université, il est gradué de Harvard depuis cinq mois ; comme vous ignorez cette langue, sa société pourra vous être utile à Paris. — Sans doute, répond le marchand ; c'est une bonne fortune que vous m'apportez : j'étais inquiet d'aller à Paris sans langue ; votre fils me tire d'embarras."

Nos deux compagnons s'embarquent donc ; la traversée se fait bien, on parle anglais toute la route. Le jeune homme, il est vrai, lit un peu *l'Histoire de la civilisation en Europe* et étudie sa grammaire française, à la grande admiration de M. Dixon.

On arrive à Liverpool, puis à Londres. Nos amis ne s'y arrêtent pas et courent droit à Paris. C'était la veille de Noël. Il fait quelquefois froid à Paris, et ce 24 décembre 1868, le froid était extrême.

Le lendemain à huit heures le jeune gradué était debout, impatient d'aller voir Paris et de présenter son français aux Parisiens. Son compagnon qui est encore fatigué du voyage ne se lèvera pas avant midi. « Mon ami, dit-il, je ne sortirai pas avant le dîner. Vous savez que nous dînons à trois heures chez notre compatriote M. Fr. Green, rue de l'Eperon, n° 62. Soyez là. Mais avant de quitter la mai-

son, dites au concierge de ne pas laisser s'éteindre le feu, car on gèle à Paris dans les chambres."

Voilà le jeune homme qui descend l'escalier lentement, en se frottant le front pour en faire sortir son premier entretien avec un français, à Paris même. "J'y suis," se dit-il, en apercevant son homme. "Concierge, vous ne devez pas laisser partir le fou de la chambre 24."—"Comment! y a-t-il un fou dans votre chambre? — Sans doute, et ne le laissez pas partir. — Un fou dans votre chambre! — Oui, oui; nous avons toujours un fou dans notre chambre en Amérique. — On m'avait bien dit que l'Amérique est un drôle de pays. Soyez tranquille; je suis un vieux soldat, et le fou me passera sur le corps avant de sortir." — Et notre gradué s'en va, fier de s'être si bien expliqué, et riant de cette excitation des français à propos de rien.

Il est trois heures, puis quatre, puis cinq; on est déjà au dessert à la table de M. Green; M. Dixon n'est pas là. On ne s'explique pas cette absence. S'est-il perdu dans Paris? A-t-il rencontré un ami? On devient inquiet. . . . Cependant voilà qu'on apporte une lettre à M. Green. Celui-ci fait signe au jeune homme de le suivre dans un cabinet. "Nous avons une terrible nouvelle, dit-il. — M. Dixon est-il malade? — Oh! pis que ça. — Ciel! est-il mort? — Pis que ça; il est fou furieux. — C'est impossible! il avait toute sa raison ce matin; il ne se plaignait que du froid, et je lui ai fait garder un bon feu."

Les deux amis sautent en voiture, arrivent à l'hôtel, ne trouvent pas le portier dans sa loge, et montent les escaliers au pas de course. Les voilà devant le concierge qui, les cheveux en l'air et la joue toute rouge, va et vient d'un pas ferme devant la porte de M. Dixon, comme un soldat qui monte la garde. — "Ah! vous voilà, dit-il, au pauvre jeune

homme, en jetant ses bras en l'air. Vous me faites passer ici un beau Noël; je ne voudrais pas recommencer pour un louis d'or. — Calmez-vous, nous vous payerons bien; comment va mon compagnon? — Votre compagnon, votre fou! est-il permis de venir mettre à l'hôtel une bête furieuse. . . . oui, oui, messieurs, furieuse, j'ai eu besoin de toutes mes forces pour lutter avec lui et le rejeter dans la chambre."

Le concierge se calme un peu, ouvre la porte, et avec les deux amis qui sont morts d'émotion et qu'il tient chacun par un bras, il s'avance dans la chambre du pauvre fou. — Le voilà! quel spectacle! Une chaise renversée près du mur; sur le canapé un habit noir qui n'a plus qu'un pan; sur le plancher près de l'infortuné étranger la moitié d'un gant paille et un faux col; sous la table un chapeau; sur la table une grosse canne. Et lui, il est là! en manche de chemise, une main dans ses cheveux, et l'autre gantée qui tient sur ses genoux un pan de son habit. C'est la statue du désespoir. Mais il se retourne le regard égaré et furieux. "Oh! c'est vous, dit-il, c'est vous, mes amis! demandez donc à cet homme ce que j'ai fait à l'Empereur pour qu'il me traite ainsi. Je ne suis pas un conspirateur; je suis ici pour mes affaires; je ne me soucie pas du gouvernement de la France! Dites cela à ce bourreau." — M. Green interprète. — "Comment! s'écrie le concierge, que parlez-vous d'empereur? C'est monsieur qui m'a chargé de garder le fou. — Qui? moi! — Que m'avez-vous ordonné ce matin? — De ne pas laisser sortir le *fou*." Et le jeune gradué montrait du doigt le feu qui mourait dans la cheminée. — Tout fut compris. Tout le monde rit, excepté celui qui avait causé tout le mal. — Revenu en Amérique, il raconte à ses amis que les Français ne méritent pas leur réputation de politesse, qu'il les a vus rire aux éclats pour une faute d'une syllabe.

XIV.

UNE ANECDOTE. — MARIE-LOUISE.

AVEZ-VOUS compris hier mon anecdote? — Parfaitement, comme de l'anglais. — Avez-vous des observations à faire? — Pourquoi l'étudiant de Harvard ne parlait-il pas mieux français? — Parce qu'il n'avait pas appris à parler. — N'enseigne-t-on pas bien le français à Harvard? — On l'y enseigne supérieurement. — Mais alors? — Vous ne comprenez pas pourquoi ce monsieur a tant fait rire un concierge? A l'Université, on enseigne le français pour les livres seulement, comme le latin et le grec. Le but est purement littéraire, et ce but est atteint. Mais on n'est pas compris à Paris avec des livres. — Quand on commence par la parole, ne comprend-on pas les livres? — C'est le plus court chemin pour arriver à connaître les livres, la littérature, l'étymologie, la synonymie, toute la science de la langue, y compris la grammaire. L'impératrice Marie-Louise avait aussi étudié dans les livres. — Ne parlait-elle pas bien français? — Il s'en faut? au commencement de son mariage, elle a fait bien souvent rire à ses dépens? — Y a-t-il des anecdotes sur son compte? — Oui, il y en a une entre autres qui est très-comique, et a été racontée de plus d'une manière. — Dites-nous la, s'il vous plaît. — Volontiers. — Et après, monsieur, vous nous donnerez ce que vous nous avez promis. — Qu'ai-je promis? — Vous l'avez oublié? — Oui. — Nous n'oublions pas nous d'aussi belles choses que la description de l'alouette qui chante au haut du ciel. — Vous l'aurez un jour. — Vous nous l'avez promise le jour où vous avez dit que

nous devions aller au jardin nous mettre à genoux devant la germandrée. — Oui. — Vous disiez qu'en contemplant la germandrée, nous entendrions le pinson et l'alouette. — Oui. — C'est vrai, je m'en souviens, et je me souviens aussi que la sœur de mademoiselle a dit que vous aviez tort de nous faire mal au cœur. — Comment, mon ami, vous fais-je mal au cœur? — Elle dit que vous nous faites soupirer après les pinsons et les alouettes que nous ne pouvons pas entendre en Amérique. — C'est pour vous inspirer le désir de visiter le pays des pinsons, des alouettes et de la germandrée. Est-ce toute la guerre que me fait la sœur de mademoiselle ? — Non, monsieur. — Eh bien ! continuez. — Je lui ai dit que vous nous avez aussi promis "Le Bouc et le Renard." — Oui, je l'avoue. — Elle dit que vous passez d'un sujet à l'autre, que vous ne donnez jamais ce que vous annoncez. — Vous parlez comme un avocat, mon ami, et vous parlez français, n'est-ce pas? — Oui, un peu. — Assez pour m'embarrasser par vos accusations. Voyez-vous bien que nous réussissons, puisque vous parlez. Notre désordre est le plus beau des ordres; c'est l'ordre de la conversation. — N'y a-t-il pas de chaîne dans la conversation? — Si, sans doute, la plus curieuse et la plus finement conduite.

Donnez-nous l'anecdote sur Marie-Louise, monsieur. — Savez-vous ce que c'est qu'une ganache? — Non. — Une mâchoire ? — Non. — Les dents ? — Oui. — Les dents sont dans la mâchoire. L'homme a deux mâchoires, une mâchoire supérieure et une mâchoire inférieure. . . . Donnez-nous l'anecdote. — Vous êtes un garçon terrible. Vous ne pouvez pas comprendre l'anecdote sans connaître la signification de ganache. C'est la mâchoire inférieure du cheval. Vous savez qu'on distingue le haut du bas de la

figure ? — Oui. — Où est le siége des facultés intellectuelles ? — Dans le haut de la figure. — Et le siége des appétits ? — Dans le bas. — C'est bien. Quand un homme n'a presque pas de haut de figure, et que le bas est très-développé, on croit qu'il n'est pas intelligent. C'est une mâchoire, dit-on. — Et ganache ? — C'est encore plus fort, puisque cela représente une vraie tête de cheval. Vous comprenez qu'une ganache est un homme qui n'a ni talent ni intelligence. C'est l'explication de M. Littré.

Voici l'historiette de Marie-Louise.

Un jour que Napoléon avait réuni autour de lui quelques-uns de ses principaux officiers et seigneurs, il reçut une lettre de son beau-père l'empereur d'Autriche. Elle ne lui plaisait pas, parce qu'elle témoignait quelque résistance à ses volontés. Vous savez qu'il s'irritait aussitôt qu'on ne pliait pas devant sa domination. Aussi il se tourna vers l'impératrice et dit vivement : « Madame, votre père est une ganache ! » Marie-Louise ne comprit pas le mot et n'osa demander explication. Mais quand l'Empereur se fut retiré, elle appela près d'elle un des officiers présents et lui dit : « Monsieur, qu'est-ce qu'une ganache. » Imaginez, si vous pouvez, l'embarras de ce personnage. Comment oser dire la signification de ce mot à Sa Majesté, après ce qu'il avait entendu ? « C'est, répond-il, un grand homme d'Etat, une haute intelligence politique. » Marie-Louise était bien heureuse et bien flattée pour son père de ce compliment de son glorieux époux. Quelques jours plus tard arrive la fête du jour de l'an. C'est la journée aux félicitations et aux bons souhaits. Ce jour-là, les corps constitués, sénat, conseil-d'état, cour de cassation, haut clergé, etc. vont complimenter le souverain. Mon-

sieur de Cambacérès, le très-célèbre jurisconsulte arrive devant l'Impératrice, suivi de la haute cour de justice. Il lui adresse un de ses plus beaux discours. Quand il a fini, l'Impératrice dit: "Monsieur de Cambacérès, je ne suis pas capable de répondre convenablement à vos éloquentes paroles, mais il y a une chose que je veux vous dire, c'est que vous êtes la première ganache de tout l'empire." Représentez-vous la consternation des membres de la cour et la stupéfaction de monsieur de Cambacérès.

Avez-vous compris, mesdames ? — Très-bien ; mais nous n'aimons pas ces paroles de l'Empereur. — Vous avez raison. — Il est méchant et cruel d'insulter ainsi le père de sa femme, surtout en présence du public. — Oui certes ; je ne dirai pas un mot pour le justifier. — Cet homme était irrascible ; il ne se commandait pas. — Oui, mesdames ; serait-il plus difficile de se commander à soi-même que de commander au monde ? — Peut-être, monsieur. — Je le crois. Socrate restait calme en présence des colères de sa femme. Socrate fut-il moins grand, moins fort que Napoléon ? N'espérons aucune solution à ces questions.

XV.

LE BOUC ET LE RENARD.

Je vous salue, mesdames, et je vous donne tout de suite la fable promise. Mais elle est difficile ; je crains que vous ne la compreniez pas sans explication. Je vais vous la raconter en prose avant de la lire.

"Le renard et le bouc étaient ensemble en voyage ; ils allaient de compagnie. Le voyage fut agréable, et je suis bien sûr que le renard fit beaucoup rire le bouc. C'est un personnage spirituel, qui a toujours à sa disposition quelque histoire amusante et quelques bons mots pour égayer la compagnie. Mais il est trompeur, il abuse de la supériorité de son esprit, et il faut se défier de lui. Il est passé maître en fait de tromperie, dit La Fontaine. Et en cette circonstance il aura beau jeu, car son compagnon est une véritable ganache, comme disait Napoléon de l'empereur d'Autriche ; il ne voyait pas plus loin que son nez.

Après avoir beaucoup marché, beaucoup causé, beaucoup ri, les deux compagnons eurent soif. Heureusement pour eux, ils rencontrèrent un puits, et altérés, comme ils étaient, ils n'hésitèrent pas à descendre pour boire. Ils burent et ils burent abondamment. Alors seulement ils songèrent à sortir du puits. Probablement le renard y avait pensé auparavant, car je ne puis croire qu'un animal aussi intelligent que celui-là descende dans un puits sans savoir d'avance comment il en sortira. Mais bien sûr, le bouc n'y avait pas pensé. Aussi vous allez voir comment il fut joué par le renard. Que fait celui-ci ? Il va tout simplement employer le bouc comme une échelle. Il lui dit : "Mon cher ami, j'ai un moyen de sortir du puits : tu mettras tes pieds de devant contre le mur, et tu lèveras tes cornes en haut ; je grimperai le long de ton échine, et puis je sauterai sur tes cornes, et de là au bord du puits. Quand je serai sauvé, je te tirerai dehors." Voilà le bouc qui joue le rôle d'une vraie machine. Le renard est bientôt sur le bord du puits. Une fois là, trompeur comme il est, il ne fait rien pour le bouc, et bien plus il se moque de lui, lui reproche sa bêtise et sa cré-

dulité. Il l'exhorte ironiquement à la patience. "Si tu avais, dit-il, autant d'esprit que de barbe au menton, tu ne serais pas descendu dans ce puits. Adieu! j'ai une affaire qui me presse; je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage."

Voici la morale: en toute chose, il faut considérer la fin. En d'autres termes: n'entreprenez pas une affaire sans savoir comment vous la terminerez. Ecoutons les vers de La Fontaine.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez,
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits;
    Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc: Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur; le long de ton échine
    Je grimperai premièrement;
    Puis sur tes cornes m'élevant,
    A l'aide de cette machine,
    De ce lieu-ci je sortirai,
    Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
    Les gens bien sensés comme toi.
    Je n'aurais jamais, quant à moi.
    Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
    Et vous lui fait un beau sermon
    Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
    Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors:

Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

Avez-vous compris la fable? — Oui, mais nous comprenons mieux votre prose que les vers de La Fontaine. — Je n'en doute point. — Si vous aviez commencé par les vers, nous n'aurions rien compris. — Non. — Pourquoi le poëte appelle-t-il le renard *capitaine?* — C'est un véritable capitaine. Il a l'habitude de conduire les autres; il est toujours le chef de sa compagnie. — *Son ami bouc*, dit-il; est-il vraiment l'ami du bouc? — Il y a si peu d'amis dans le monde! l'amitié véritable rend les amis célèbres dans l'histoire. — C'est vrai. — En connaissez-vous? — Oui, monsieur, la sœur de mademoiselle. — Oh oui! certes: je pensais que vous l'aviez oubliée. — Elle était à New York; je ne pouvais pas lui parler de nos leçons. — Demandez-lui, cher ami, quelles sont les amitiés célèbres. — Je les connais: Don Quichotte et Dulcinée, Castor et Pollux. — Pardon! Dulcinée était l'amour du chevalier de la Manche. — Quelle différence y a-t-il entre l'amitié et l'amour? — Que vous êtes curieux! Victoria avait de l'amour pour le prince Albert, Castor avait de l'amitié pour Pollux. Ne connaissez-vous pas d'autres amis dans l'histoire, mesdames? — Si, Oreste et Pylade, Achille et Patrocle, Nisus et Euryale. — Où avez-vous vu Nisus et Euryale? — C'est un épisode de Virgile que j'ai traduit à *Vassar College*. — Il est touchant, n'est-ce pas, madame? — Oui, je l'aime beaucoup; mon professeur m'a dit que Virgile est plus tendre qu'Homère. — Que sais-je? — Homère a Andromaque et Hector, Achille et Patrocle, Ulysse et Pénélope. — Mais on dit le tendre Virgile. — Vous avez

raison, il a fait Didon. — Est-il aussi grand qu'Homère ? — Non, non, madame ; il a imité le poëte grec avec beaucoup d'art, voilà tout. Il avait le goût délicat et une douce poésie dans son âme. Mais le chant spontané, la grande inspiration, la vérité, la nature, la foi, tout cela ne s'imite pas. Marchons tous après Homère dans notre petit bout de chemin, mesdames. Soyons nous-mêmes, chantons ou disons notre propre âme et nos propres idées. — Vous n'aimez pas Virgile ? — Je l'aime dans les Eglogues, les Géorgiques, et aux 4e et 9e chants de l'Enéide, j'aime l'amour de Didon et l'amitié de Nisus et Euryale.

Vous n'avez pas dit si le renard était l'ami du bouc. — Pour sentir l'amitié, il faut être bon, dévoué, se sacrifier au bonheur de ceux qu'on aime, partager leurs peines et leurs plaisirs. Eh bien ! le renard avait-il de l'amitié ? — Non, sans doute ; La Fontaine a fait une faute de dire son ami bouc. — Non, il a parlé la langue de tous, qui profane le nom d'ami. Il a fait comme Philinte. — Qui est Philinte ? — Vous le connaîtrez quand vous lirez le Misanthrope de Molière, la plus haute des comédies. Continuez vos questions. — Que signifie *encorné* ? — M. Littré définit *encorné* et *cornu* de la même manière : qui a des cornes. — N'y a-t-il pas de différence ? — Je vous le dirai l'année prochaine, à notre cours de littérature et de grammaire. — Qu'est-ce que *compère* ? — C'est un nom familier que l'on donne à son camarade. — Et l'*échine* ? — Regardez le cheval que je vous montre ; voilà l'échine. — Le bouc était-il une machine ? — Oui, pour le renard. — Le renard est de l'école de Descartes, monsieur. — Vous avez raison, mademoiselle. — Que signifie *à la légère* ? — Sans réflexion. Pensons toujours aux conséquences de nos actes avant de les poser, et aussi aux conséquences de

nos paroles avant de parler. Celui qui ne parle ni n'agit jamais à la légère est un sage. Qui est cet homme! Où est-il!

XVI.

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.

PUISQUE vous comprenez mieux ma prose que la poésie de La Fontaine, je vous dirai aujourd'hui une de ses fables.

Le jour où le fabuliste nous présente sa laitière, elle était bien heureuse. C'était au mois des fleurs et des chansons. Le soleil venait de se lever et brillait doucement sur la rosée des champs verts. Il souriait aussi dans l'âme de Perrette, la laitière: elle formait de doux rêves pour elle et pour sa petite fille endormie, qui rêvait comme elle et souriait dans le sommeil de son berceau. Mais Perrette rêvait tout éveillée. Ne le faites-vous jamais, mademoiselle? — Oh! bien souvent. — Et vous, mon ami? — Je ne rêve pas quand je suis éveillé. — Attendez; ils viendront les rêves et les châteaux en Espagne. Faire des châteaux en Espagne est un des grands bonheurs de la vie. La réalité est si souvent triste; c'est la prose. — Le château en Espagne, monsieur, est-il un château en l'air ou un château de cartes? — Pas exactement. Il est bien loin, bien loin, dans le pays des chimères. Le château en l'air est sans fondements; comment bâtir sans fondements! — Et le château de cartes? — Oh! celui-là est facile à construire, mais prenez garde, ne remuez pas; le moindre souffle qui passera va le renverser, et vous voilà sur des ruines!

"Un matin donc, Perrette s'en allait au marché à la ville voisine. Elle portait sur sa tête un pot au lait, bien posé sur un coussinet. Elle était légère et court vêtue. Elle marchait à grands pas. Pour être plus agile, elle avait des souliers plats. N'est-elle pas gentille dans ce costume-là? Voici les châteaux en Espagne, les doux rêves qu'elle formait dans son imagination. Elle ne possédait au monde rien que son pot de lait. C'en est assez pour construire une grande fortune. Nous allons voir: écoutons la rêver. Elle va vendre son lait: avec l'argent de ce lait elle achète un cent d'œufs; elle fait triple couvée; la chose marche à merveille. Elle élève des poulets autour de sa maison; et bientôt avec l'argent que lui donnent les poulets, elle achète un cochon, et pas un petit cochon; elle croit déjà avoir son cochon depuis longtemps, et elle dit: 'Il était quand je l'eus, de grosseur raisonable. Je le vendrai, et j'aurai de l'argent bel et bon. Avec cela, je mettrai dans notre étable une vache et son veau que je verrai sauter au milieu du troupeau." Dans ce moment Perrette était si heureuse, si transportée par la joie qu'elle fit comme son veau; elle sauta, elle oublia, hélas! son pot de lait sur sa tête. Le lait tombe. Adieu veau, vache, cochon, couvée! La pauvre femme retourne chez elle et raconte à son mari, au grand danger d'être battue, l'accident qui vient de lui arriver.

Nous faisons tous, comme Perrette, des châteaux en Espagne. Quel esprit no bat la campagne? Tous, autant les sages que les fous, nous songeons en veillant; il n'est rien de plus doux."

Quelle différence y a-t-il entre un pot au lait et un pot de lait? — Lequel préférez-vous? — Si le lait est plein

d'eau ? — Si le pot est d'argent ? — Le coussinet est-il plus grand que le coussin ? — Est-il plus petit que la tête de Perrette ? — Que signifie *encombre ?* — Pourquoi la laitière était-elle court vêtue ? — Pourquoi a-t-elle mis un cotillon simple et des souliers plats ? — N'est-elle pas jolie comme cela ? — Les grandes dames sont-elles mises comme Perrette ? — Son cotillon, est-il une jupe de dessous ou simplement le jupon des paysannes ? — Une robe à queue dans les champs, ne ferait-elle pas rire ? — Donnez-moi la différence entre *léger* et *agile ?* — Que signifie *troussée ?*

Perrette rêvait-elle tout éveillée ? — Faisait-elle des châteaux ? — Etait-elle heureuse ? — A-t-elle, dans son rêve, vendu son lait ? — Combien ? — Que fait-elle de l'argent ? — Et des œufs ? — Et des poulets ? — Et du cochon ? — Et de la vache et son veau ? — Un pot de lait vaut-il cent œufs ? — D'où lui est venue la poule qui fait une triple couvée ? — Comment son cochon devient-il un porc ? — A-t-elle encore ses poulets et sa poule et son porc, quand elle est propriétaire d'une vache et d'un veau ? — D'où vient donc le troupeau ? — N'est-elle pas folle ? — N'êtes-vous pas comme elle quand vous rêvez ? — Le poëte calcule-t-il comme un marchand ? — Et Perrette ? — Et vous dans vos rêves ? — La poésie et la réalité sont-elles du même monde ? — Lequel des deux mondes est le plus beau ? — La Fontaine va-t-il souvent dans le monde de Perrette ? — Et vous ? — Enviez-vous les plaisirs des hommes qui n'y vont jamais ? — N'est-il pas bon d'oublier quelquefois les plates réalités de la vie ? — Est-il rien de plus doux que de songer en veillant ?

XVII.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Encore une fable. Nos deux héros sont deux hommes de condition sociale bien différente. En effet le savetier est au bas de l'échelle dans la société ; au contraire, le financier est au haut de l'échelle sociale. Qu'est-ce qu'un savetier? C'est un ouvrier de la plus misérable espèce, un pauvre diable, un cordonnier du dernier grade. Il ne fait pas de souliers, il ne fait ni des bottes ni des pantoufles ; il ne fait pas le neuf, il raccommode le vieux. C'est un pauvre malheureux. L'autre, au contraire, je veux dire le financier, est riche. C'est un homme de finance, un homme d'affaires. Il remue l'argent et l'or ; il en a plein les mains. Comme dit La Fontaine, il est tout cousu d'or. C'est un heureux du monde. . . Quant à cette question du bonheur, les apparences nous trompent complètement. Nous pensions que le savetier était malheureux, parce qu'il était pauvre, et que le financier était heureux parce qu'il était riche. Cela serait si l'argent faisait le bonheur. — L'argent ne fait pas le bonheur : telle est la morale de la fable.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.

Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
Eh bien ! que gagnez-vous, dites moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

Quels sont les personnages de la fable ? — Quel en est le héros ? — Qu'est-ce qu'un savetier ? — Et un financier ? — Lequel est le plus riche des deux ? — Et le plus considéré dans le monde ? — Et le plus heureux aux yeux du monde ? — Peut-on décider lequel est le plus heureux des deux sans connaître leur vie ? — Les apparences ne sont-elles jamais trompeuses ? — Le riche est-il toujours plus heureux que le pauvre ? — L'est-il ordinairement ? — Expliquez-vous, mademoiselle. — Etes-vous d'accord sur ce point, mesdames ? — Louis XIV fut-il heureux ? — Et Napoléon ? — Pourquoi non ? — Le contentement ne fait-il pas le bonheur ? — Louis-Philippe en exil était très-riche : était-il heureux ? — La Fontaine fut-il heureux ? — Pourquoi ? — Voudriez-vous être savetier, George, ou préféreriez-vous être financier ? — On choisirait tous comme George, n'est-ce pas, madame ?

Pourquoi le savetier de La Fontaine chante-t-il ? — Chante-t-on quelquefois quand on est heureux ? — Quand on chante, est-on toujours heureux ? — Notre savetier était-il heureux et content ? — Etait-il beau à voir ? — Donnez-nous un synonyme de *ouïr* ? — Etait-il beau à entendre ? — Avez-vous vu des hommes comme lui, qui font plaisir à voir ? — Etaient-ils savetiers ? — Tous les savetiers sont-ils contents ?

De quel pays furent les sept sages ? — N'y eut-il que sept sages en Grèce ? — Socrate est-il un des sept ? — Et Platon ? — Ne furent-ils pas des sages ? — Qu'est-ce qu'un sage ? — Le sage est-il content ? — Chante-t-il ? — Avez-

vous vu des sages ? — Sont-ils nombreux ? — N'y a-t-il pas plus de fous que de sages ? — Etes-vous un sage, George ? — Etes-vous un fou ? — N'y a-t-il pas de milieu ? — La plupart des hommes ne sont-ils pas quelquefois sages et souvent fous ? — Et les femmes, sont-elles toujours sages ? — Notre savetier possédait-il la sagesse ?

Le financier chantait-il ? — Dormait-il ? — Etait-il pauvre ? — Pourquoi ne chante-t-il pas ? — Ne dort-il jamais ? — Ne sommeille-t-il jamais ? — Et vous, mon ami ? — Quand dormez-vous et quand sommeillez-vous ? — Sommeillez-vous la nuit ? — Le savetier sommeillait-il sur le point du jour ? — Quelle différence y a-t-il entre *sur le point du jour* et *au point du jour* ? — Entre *à quatre heures* et *sur les quatre heures* ? — Où était-il sur le point du jour ? — Que faisait-il là ? — Etait-il malheureux de devoir se lever dès le point du jour pour travailler ? — Comment savez-vous qu'il n'était pas malheureux ? — Chantait-il pour éveiller le financier ? — Celui-ci était-il heureux d'être éveillé ? — N'aimait-il donc pas le chant ? — Expliquez-vous.

Où vend-on le manger et le boire ? — Et le dormir ? — Le riche mange-t-il mieux que le pauvre ? — Pourquoi ? — Dort-il mieux aussi ? — Pourquoi non ? — Si on vendait le sommeil, le savetier en achèterait-il beaucoup ? — Et le financier ? — Lequel dormirait le mieux des deux ? — La providence est-elle injuste de ne pas donner tout au riche et rien au pauvre ? — Y a-t-il des compensations dans ce monde ?

Pourquoi le financier a-t-il une entrevue avec son voisin ? — Où a lieu l'entrevue ? — Pourquoi le financier ne va-t-il pas chez le savetier au lieu de le faire venir en son hôtel ? — Le riche a-t-il l'habitude de se gêner ? —

Combien le savetier gagne-t-il par an? — Le sait-il lui-même? — Le financier sait-il combien il gagne? — Est-il plus facile de compter les gains du financier que ceux du savetier?

Qu'est-ce qu'un gaillard? — Le financier était-il un gaillard? — Est-il facile d'être gaillard quand on ne dort pas de toute la nuit? — Et quand on a la tête pleine d'opérations financières? — Le savetier chanterait-il autant s'il calculait tout le jour combien il gagne par an? — Quel est donc sa manière de compter? — Combien gagne-t-il par journée? — Quelle différence y a-t-il entre *journée* et *jour*, entre *an* et *année*? — Que signifie *chômer*? — Combien le savetier gagne-t-il les jours qu'il faut chômer? — Aime-t-il ces jours-là? — Pourquoi pas? — Y en a-t-il beaucoup dans l'an? — *An* est-il ici mieux employé que *année*? — La Fontaine ne nous enseigne-t-il pas la propriété des termes aussi bien qu'une grammaire? — Comment les fêtes ruinent-elles le savetier? — Expliquez cette expression *l'une fait tort à l'autre*. — Qu'est-ce qu'un curé et un prône? — Que signifie *charger son prône*? — Le savetier se plaint-il de son curé? — Pourquoi? — N'aime-t-il pas les saints? — Aime-t-il les anciens saints de son église mieux que les nouveaux? — Expliquez-vous.

Pourquoi le financier rit-il? — Rit-il souvent? — Est-il naïf comme le savetier? — Les gens simples sont-ils souvent naïfs? — Et les savants? — Et les enfants? — Et les vieillards? — Et le méchant?

Pourquoi le financier donne-t-il de l'argent au pauvre ouvrier? — Est-ce pour lui donner le bonheur? — Pourquoi donc? — Savait-il que l'argent empêche de dormir et de chanter? — Et le savetier le soupçonnait-il? — Combien d'argent le financier donne-t-il à son voisin? — Etait-ce

beaucoup pour lui? — Et pour le savetier? — Celui-ci avait-il une juste idée de cent écus? — Que fit-il de cette somme? — Est-ce l'usage qu'il faut faire de l'argent? — Le savetier dormit-il bien quand il fut riche? — Eveilla-t-il encore le financier? — Et le financier avait-il trouvé le sommeil? — Le pauvre ouvrier ne se fatigue-t-il pas des cent écus? — Pourquoi? — Que fit-il en conséquence? — Fit-il bien? — Eussiez-vous fait comme lui? — Laquelle de ces deux vies choisiriez-vous? — Avez-vous vu ces deux personnages dans la société? — Malgré la fable, les hommes ne poursuivront-ils pas toujours les richesses? — Pourquoi? — La fortune n'est-elle pas un élément du bonheur? — Et l'étude? — Et l'amitié et l'amour? — Et la vertu? — Et les plaisirs? — La tranquillité, la paix de l'âme, le contentement, ne donnent-t-ils pas plus de bonheur que les richesses?

XVIII.

LA FIGURE.

La voilà. C'est la partie antérieure de la tête où sont le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, et les joues. Dit-on toujours figure en français pour cette partie de la tête? — Je ne sais pas, monsieur. — Non, on dit souvent visage, et quelquefois face. — Est-ce indifférent comment dire? — Non, madame, il n'y a pas de synonymes dans les langues, rigoureusement parlant. Il n'y a jamais qu'un terme propre. — N'y a-t-il pas de synonymes en français? — Non; en anglais non plus. — Il est donc bien difficile

de parler et d'écrire parfaitement. — Sans doute: c'est le secret des maîtres, des grands écrivains. Défiez-vous de la langue des journaux à deux sous. — Le visage n'est-il pas la figure? — Pas précisément. La définition que je vous ai donnée pour la figure, M. Littré la donne pour le visage. C'est une erreur, je pense. — M. Littré se trompe-t-il quelquefois? — Oh! bien rarement, c'est comme *The Nation*, mais examinons.

La figure est la forme, l'ensemble des traits de cette partie antérieure de la tête. C'est quelque chose de matériel. Cette forme est plus ou moins belle, plus ou moins régulière. Avez-vous entendu parler du duc de Buckingham, mademoiselle? — Oui, beaucoup. — Il était beau, n'est-ce pas? — Oui, il avait une belle figure. — Et Mirabeau? — Il est célèbre pour son éloquence. — Oui, cela vaut mieux qu'une belle figure; la sienne était laide au superlatif. Mme de Staël dit qu'elle n'avait pas la figure belle; mais elle n'aimait pas que les autres le disent. La femme veut être belle avant tout. Pardonnez-moi, mesdames. Ce n'est pas une critique. La beauté est divine, disaient les Grecs, et le charme aussi. Laissez-moi vous lire une petite fable: j'ai confiance que vous serez charmées.

LE CHARME.

"Comment se fait-il, ma voisine,
Disait à la rose un melon,
Tandis qu'on vous ouvre au salon,
Que l'on me porte à la cuisine?
Mon corps n'est pas aérien,
Mais il est bon à quelque chose.
Je sers, vous ne servez à rien.
Je charme, répondit la rose."

Merci, monsieur, c'est beau, charmant et bien flatteur pour nous, mais je ne comprends pas *tandis que.* — Comment ! Pendant que, cependant qu'on vous ouvre. — Je comprends maintenant. — Eh bien ! Mme de Staël voulait charmer aussi, et charmer par la beauté. Vous riez ! ne le croyez-vous pas ? — J'en suis étonnée de sa part à elle, qui avait son esprit pour plaire et charmer. — Ecoutez donc une anecdote.

Un jour M. de Talleyrand était assis entre Mme de Staël et Mme de Récamier, cette beauté célèbre que vous connaissez. Le spirituel diplomate pour plaire aux deux femmes, dit : "Je suis bien heureux aujourd'hui; me voilà assis entre l'esprit et la beauté. — Oui, répond la femme d'esprit, et vous n'avez ni l'un ni l'autre." Voyez-vous comme elle est offensée et comme elle se venge ? Ne trouvez-vous pas que dans cette circonstance, M. de Talleyrand n'a pas connu la nature de la femme ? — La nature de Mme de Staël, monsieur. — O Américaines, vous ne renoncez jamais à vos idées. Vous avez peut-être raison. Mais "que sais-je," dirait Montaigne. — Le pauvre Talleyrand, il ne savait comment nager entre ces deux eaux, je veux dire ses deux amies. Elles étaient jalouses l'une de l'autre; chacune des deux voulait être préférée, et le diplomate ne voulait pas se prononcer. Un jour Mme de Staël le met au pied du mur. . . . Regardez là : voilà le pied du mur. C'est une mauvaise place, n'est-ce pas, quand on veut reculer. Pouvez-vous ençore reculer, mon ami, quand vous êtes là ? — Non, monsieur, pas d'un pas. — Eh bien ! Talleyrand est si habile qu'il parviendra à s'échapper, sans se prononcer.

"Si Mme de Récamier et moi, dit Mme de Staël, nous

tombions à l'eau, laquelle sauveriez-vous ? — Oh ! répond-il, vous, madame, vous savez toute chose, vous savez nager ; je sauverais Mme de Récamier."

Ne pensez-vous pas, madame, que Talleyrand avait une préférence ? — J'en suis certaine ; il préférait Mme de Récamier. — Voilà l'histoire du charme.

Nous sommes fatigués vous et moi. Nous continuerons demain ce sujet. Au revoir.

XIX.

LA FIGURE. — MONTAIGNE.

Voilà un miroir au mur, entre les deux fenêtres. Le voyez-vous, monsieur ? — Non. — Je le crois bien, il est derrière vous. Levez-vous et retournez-vous. C'est ça. Le miroir est devant vous maintenant ; le voyez-vous ? — Oui, je le vois. — Où est-il ? — Il est entre les fenêtres, suspendu au mur. — Je m'y vois ; vous y voyez-vous ? — Je m'y vois aussi. . . . Je vous imite, monsieur, mais vous n'expliquez pas ce que *y* signifie. — Non certes, je ne veux pas expliquer. On ne comprend pas les explications, quand on commence l'étude d'une langue. — Que dois-je faire, monsieur ? — Ecoutez, je vous en prie, imitez-moi, comme vous dites, et comprenez, en devinant un peu. — Que signifie *y* dans ce cas-ci ? — Dites-le à monsieur, mademoiselle. — Cela signifie, je pense, je me vois dans le miroir. Mais pourquoi parlez-vous du miroir, quand vous annoncez la figure ? — C'est pour parler français et vous l'apprendre. J'avais besoin de mettre le mot miroir dans ma chaîne. — Pardonnez-moi, monsieur: je sais que vous avez

toujours raison et que nous vous comprenons sans dictionnaire, ni grammaire. Je fais des objections pour parler. — A la bonne heure! parlez, parlez beaucoup. Souvenez-vous de notre dicton : *fit fabricando faber.*

Connaissez-vous Montaigne ? — Non, monsieur. — Et Shakspeare ? — Oh que oui ! — Avait-il une bibliothèque ? — Comment en douter, lui qui savait tout ? — C'est bien, mais il n'avait pas appris tout dans les livres. Lisait-il Montaigne ? — Je ne sais pas. — Il le lisait; son exemplaire des Essais de Montaigne est au *British Museum*, avec sa signature. — Connaît-on les autres livres du grand poëte ? — Non, mademoiselle ; on connaît ce seul livre de Shakspeare. — En êtes-vous sûr, monsieur ? — Je me repose sur M. Emerson. C'est une bonne autorité, n'est-ce pas ? — Excellente.

Lisez sa belle étude intitulée : *Montaigne, or the skeptic.* — Dans quel volume, monsieur ? — Dans *Representative men ;* ne le connaissez-vous pas ? — Non, j'en ai entendu parler. — Vous ne connaissez donc pas tout Emerson ? — Non, certes. — Et vous avez lu Dickens en entier ? — Oui. — Hélas ! vous ne mettez pas la main sur les grands livres, sur ceux qui éclairent, qui élèvent, qui inspirent, qui font penser. Vous ne lirez jamais assez Emerson. Voulez-vous écouter un bon conseil ? — Oui, bien volontiers. — Lisez tout de suite ce beau, ce magnifique chapitre "*Books*" dans le volume "*Society and solitude.*"

Mais je parlais de Montaigne. — Quand vivait-il ? — Au seizième siècle. — Voilà trois siècles. — Oui, et voilà trois siècles, il a étudié une langue étrangère, une langue ancienne même, sans dictionnaire ni grammaire, comme vous étudiez le français. — Est-ce possible ? — Oui, madame ; avons-nous avancé beaucoup depuis Montaigne

dans l'enseignement? — Je ne sais pas? — Comment! ne voyez-vous pas notre position? — Non. — Montaigne est devant, nous sommes derrière. — Comment a-t-il appris le latin? — Ecoutez: il a commencé quand il était tout petit. — Qui était son maître? — Un allemand. — Parlait-il bien français? — Heureusement non; il n'en savait pas un mot. — Qu'a-t-il fait? — Il a parlé latin. — A-t-il expliqué les leçons au petit garçon? — Impossible, puisqu'il n'avait pas le français à sa disposition. — Avait-il une grammaire? — Ni grammaire ni dictionnaire, nous dit Montaigne au chap. xxv des Essais. — Que faisait le petit garçon? — Il faisait tout juste comme vous. Il écoutait son maître, il répondait à son maître; et comme vous aussi il était curieux et faisait des questions. — Parlait-il français avec son père et sa mère? — Pas un mot. Le français était mis à la porte du château de Montaigne, comme l'anglais est mis à la porte ici. — La famille parlait-elle latin? — Oui, comme elle pouvait. Il y avait défense pour tous de parler français en présence du petit garçon; père, mère, domestiques, femmes de chambre devaient parler latin ou gesticuler. — Cet enseignement a-t-il réussi? — Ecoutez Montaigne lui-même: "J'avais appris le latin sans livre, sans grammaire ni préceptes, et je le parlais aussi bien que mon maître." — C'est prodigieux, monsieur. — Pardon! c'est naturel. . . . Vous avez des enfants, madame? — Oui; j'en ai deux. — Quel âge ont-ils? — Ils ont cinq ans et demi. — Vous voulez dire: l'un a cinq ans et demi. Et l'autre? — Il a cinq ans et demi aussi. — Ah! je comprends. Ce sont des jumeaux. — Oui, monsieur, deux bonnes petites filles. — Ce sont des jumelles dans ce cas. Parlent-elles anglais? — Comme moi. — Et mieux que moi? — Oui. — Cependant je con-

nais la grammaire mieux qu'elles. — Il n'importe ; elles parlent beaucoup mieux que vous. — Est-ce prodigieux ? — Non ; c'est naturel. — Il en fut de même pour Montaigne, et nous voilà bien d'accord, j'espère. Il suffit de s'expliquer pour s'entendre.

Mais voyons ! comment avons-nous commencé notre leçon ? — Par le miroir, monsieur. — C'est cela, mon ami. Et comment avons-nous quitté le miroir ? — C'est la faute de mademoiselle. —Qu'a-t-elle donc fait ? — Elle a demandé pourquoi vous parliez du miroir.. — Qu'ai-je répondu ? — Je ne m'en souviens pas. — Aidez les souvenirs du petit garçon, s'il vous plaît, mesdames. — Vous avez dit que vous vouliez mettre le miroir dans votre chaîne. — C'est bien, j'y suis. Je voulais dire : le visage est le miroir de l'âme. — Qu'est-ce que l'âme ? — C'est la meilleure moitié de l'homme. — La femme, monsieur. — La femme ? . . . — Pourquoi riez-vous, monsieur ? — Mais c'est admirable ! mademoiselle, vous faites un bon mot, sans le savoir. Je m'expliquerai mieux la prochaine fois.

XX.

LA FIGURE ET LE VISAGE.

Qu'est-ce que l'âme ? — Nous savons maintenant que ce n'est pas la femme. — Avez-vous ouvert le livre défendu, par curiosité, comme votre mère Eve a mangé la pomme ? — Non, je l'ai demandé à mon frère. Il a bien ri ; il pleurait de rire.

Le visage est le miroir de l'âme. Il exprime nos émotions, nos sentiments, nos sympathies, notre plaisir, notre

déplaisir, notre joie, notre tristesse. — Et quand on n'a ni émotions, ni sentiments, monsieur ? — Alors on n'a pas de visage. N'avez-vous jamais vu des personnes sans visage ? — Si, j'en ai vu. — Etaient-elles belles ? — J'en ai vu de belles. — Vraiment ! sans visage ? — Elles avaient une figure régulière, de beaux traits, mais elles ne me plaisaient pas. — N'avez-vous jamais vu des figures irrégulières, point belles, qui vous charmaient ? — Si, monsieur, elles me paraissaient très-belles. — Voilà le visage. Voyez-vous que l'âme est la meilleure moitié de l'homme. Que préférez-vous, une belle figure ou un beau visage ? — Un beau visage. — Voilà pourquoi Mirabeau était superbe à la tribune, cent fois plus beau que le duc de Buckingham. Voilà pourquoi ce petit, très-petit vieillard que la France bénit, et que l'histoire placera au premier rang des pères de la patrie, M. Thiers, est grand de dix pieds quand il parle, si grand qu'on ne voit que lui. Savez-vous quel âge il a ? — Non, je sais qu'il est très-âgé. — Oui, il a 78 ans. Son ancien adversaire politique, M. Guizot, est plus âgé de dix ans. Le travail tue-t-il, abrège-t-il la vie ? — Il paraît que non. — Sans doute : voyez ces deuz travailleurs ! — M. Guizot travaille-t-il encore, monsieur ? — Autant que jamais. Il achève en ce moment une *Histoire de France* en cinq gros volumes, qui sera immortelle, j'en suis sûr. — Est-ce aussi important que son *Histoire de la Civilisation en Europe ?* — Connaissez-vous ce livre, madame ? — Non, monsieur, pas encore, mais mon frère l'a étudié à l'université de Harvard et il l'admire beaucoup. — Eh bien ! je n'ai pas répondu à votre question. Voici : le style de M. Guizot est même plus beau dans ce dernier ouvrage que dans les précédents. — L'avez-vous lu monsieur ? — J'ai lu les trois premiers volumes. L'auteur

est là plus artiste que jamais. Sa langue est simple, claire, naturelle, harmonieuse ; sa raison plus lucide, sa tête plus forte, dirait-on, qu'à aucun moment de sa vie. — N'a-t-il pas écrit sur l'Angleterre ? — Si, beaucoup ; ses volumes sur Cromwell sont les meilleurs. — Il n'aime pas l'Angleterre, n'est-ce pas, il est français. — Voilà encore une idée à corriger, madame. Les grands hommes de France sont sans préjugé national. Vous souriez ! Je dis les grands hommes, les Guizot, les Littré, les Renan, les Taine, et je parle sérieusement. J'ai comparé, et j'ai des convictions. — Taine aime-t-il l'Angleterre ? —Il est juste, impartial dans ses jugements. Vous lirez un jour ses beaux livres sur *L'Art*, sur *L'Idéal*, ses *Notes sur l'Angleterre*, son *Histoire de la littérature anglaise*, et vous admirerez sa noble et haute impartialité. Quel bonheur j'aurai le jour où je pourrai lire sur la France, une œuvre de cette impartialité, écrite par un étranger aussi grand que M. Taine ! Je serais satisfait même d'un travail comme celui de Mme de Staël sur *L'Allemagne*. — Parlez encore, monsieur, nous comprenons parfaitement. — Oui, mesdames, tous les grands esprits sont impartiaux. Il y a un étranger que j'admire sous ce rapport et que je lis avec délice. — Est-ce un anglais ? — Non, c'est le grand poëte allemand, Goethe, que Sainte-Beuve, un autre maître impartial, appelle le plus éminent critique du 19ᵉ siècle. Lisez sa *Correspondance avec Schiller*, ses *Mémoires*, si vous voulez, mais surtout ses *Entretiens avec Eckermann*. C'est serein, élevé comme le plus beau ciel bleu. Il n'y a pas un nuage qui trouble cette âme sublime et immaculée. Mais ne lisez jamais le volume de Wilhelm Schlegel : la jalousie et le fiel gâtent tous ses écrits. — Je l'ai entendu louer, monsieur. — Je vous jure, madame, qu'on vous a

trompée. — Ne juge-t-il pas bien Shakspeare ? — Si ; c'etait pour lui une arme puissante contre Molière et Racine. Il n'a pas voulu comprendre ceux-ci, pas plus qu'il n'a compris le grec Euripide. Du reşte je connais en français une plus haute étude de Shakspeare que cella-là. — Nommez-la : nous la lirons plus tard. — Oui, vous la lirez, j'espère. Elle est de M. Guizot. Vous savez qu'il a traduit Shakspeare en entier, y compris les sonnets ? — Oui, nous le savons. — Eh bien ! en tête de cette traduction, vous trouverez un travail étendu, profond, qui vous montrera combien le grand historien comprend et admire le poëte anglais. — Le préfère-t-il à Racine. — Oui, mademoiselle. — Et vous, monsieur ? — Et moi aussi, quoique mon admiration pour Racine soit très-grande. Les admirations ne se font pas tort dans notre tête. — Ne voulez-vous plus parler de M. Guizot? — Encore trois minutes, si vous le permettez. Je ne veux pas m'écouter, car je ne finirais pas. — Ne finissez pas, monsieur, nous ne sommes pas fatiguées. — Il le faut bien. Voyez comme la pendule marche. . . . Je vous recommande donc de lire encore de M. Guizot le 4e volume de son *Histoire de mon temps*, sur son ambassade à Londres du temps du roi Louis-Philippe. Il y voit tous les jours l'aristocratie anglaise et la cour, Victoria, le prince Albert, Palmerston, Lord Holland et sa famille. Il juge et aime tout ce monde. Lisez là sa visite à *Westminster Abbey*, en compagnie de Lord Macaulay. Celui-ci lui expliquait tout. Il parlait si bien ! " Il avait presque autant de plaisir à parler que j'en avais à l'écouter." L'historien anglais a-t-il jamais reçu un pareil compliment d'une telle bouche ? — Jamais, jamais, monsieur. — Quel écouteur, n'est-ce pas ! Vous voyez qu'on est tour à tour orateur et écouteur en France ? —

Vous avez raison, monsieur; nous sommes convaincues. Nous avons perdu une idée fausse. — Oui, voilà une bonne perte vraiment! elle constitue un gain. — N'avez-vous pas été trop sévère pour W. Schlegel? — Non, mademoiselle; j'ai la conscience bien tranquille sur ce point. Pour vous convaincre, faites ceci. — Quoi? — Rien aujourd'hui; mais dans deux mois quand vous lirez le français, prenez les Entretiens de Goethe: Ouvrez le second volume à la table alphabétique, au nom de Schlegel, et lisez: vous trouverez que mon jugement est très-bienveillant. L'heure est passée. Adieu!

XXI.

LA FIGURE, LE VISAGE, LA PHYSIONOMIE.

Avez-vous encore une observation à me faire au sujet de notre dernière discussion, mesdames? — Oui, monsieur. C'est une question. — Je vous écoute, mais n'oublions pas de parler de la physionomie. — N'y a-t-il pas en France des critiques injustes comme W. Schlegel? — Je n'en connais pas d'aussi haineux. — V. Cousin admire-t-il assez les génies étrangers? — Je ne pense pas; du moins il exagère la beauté et les vertus des femmes illustres du 17[e] siècle. — Est-ce tout? — Que voulez-vous dire? — Que dit-il de Corneille? — Ah! vous avez lu *Du vrai, du beau, et du bien.* Je vous en félicite; c'est un bon livre, malgré son excessive admiration pour l'auteur du Cid. — Que dit-il de lui? — Il commence ainsi: "A nos yeux, Eschyle, Sophocle, et Euripide ensemble, ne balancent point le seul

Corneille." — Est-ce vrai, monsieur? — C'est l'opinion d'un grand homme qui se trompe peut-être. Cela tient à son point de vue. — Quel est son point de vue? — C'est que Corneille éveille plus l'admiration qu'aucun autre poëte, et que l'admiration est le plus beau des sentiments tragiques. C'est aussi l'opinion de Goethe. — N'est-ce pas possible, monsieur? — Mais sans doute. Savez-vous ce que disait Napoléon à Sainte-Hélène? — Non. A-t-il parlé de Corneille? — Oui. — Qu'a-t-il dit? je suis curieuse de le savoir. — Il a dit: "La tragédie du grand Corneille est de nature à faire des héros; s'il avait vécu de mon temps, je l'aurais fait prince." — C'est bien beau; l'empereur aimait les héros, n'est-ce pas? — Oui, il en avait besoin. — Pensez-vous comme M. Cousin? — Pas exactement; mais l'admiration pour un génie comme Corneille ne peut déplaire à personne. Je ne connais aucun poëte qui inspire plus de sympathie que lui. Et puis, M. Cousin n'insulte pas aux rivaux de Corneille. — Que dit-il de Shakspeare? — Ecoutez; je lis: "Shakspeare est supérieur à Corneille par l'étendue et la richesse du génie dramatique; la nature humaine tout entière semble à sa disposition. . . . Il excelle dans la peinture des passions terribles et gracieuses." — Il préfère donc Shakspeare? — Je ne voulais pas tout vous dire, mademoiselle, mais vous me mettez au pied du mur. — Je fais comme Mme de Staël avec Talleyrand. — Oui, mais je n'échappe pas comme lui. Eh bien! M. Cousin continue: "Corneille a moins d'imagination, mais il a plus d'âme; moins varié que Shakspeare, il est plus profond; les spectacles qu'il donne sont plus sublimes et plus délicats." — Je ne le crois pas, monsieur. — Je vous en prie, vous et moi, restons ensemble dans le "Que sais-je?" de Montaigne. Il fait si bon là. Plus nous étudions, plus

souvent nous nous réfugions dans ce doute. Les ignorants doutent-ils jamais?—Non; ils affirment toujours.

Mais qu'est-ce que la physionomie? est-ce aussi le miroir de l'âme?—Oui, madame; cependant c'est autre chose que le visage. Celui-ci est le miroir des émotions, des sentiments du moment, du quart-d'heure, comme nous disons.—Et la physionomie?—C'est plus permanent; c'est le miroir de l'état habituel de l'âme; elle exprime les qualités constantes de l'esprit et du cœur.—Avons-nous toujours le même visage?—Il s'en faut bien! le visage est très-mobile, on en change souvent.—Ne dit-on pas faire un bon visage?—Si, et aussi faire un mauvais visage. Il y a des personnes qui ont deux visages. Comprenez-vous?—Oui, je pense; un devant le monde et un derrière, n'est-ce pas?—Oui; aimez-vous ces gens-là?—Au contraire.—Fait-on aussi deux physionomies à volonté?—Non, certes.—Est-il facile de lire sur la physionomie?—Non; c'est très-difficile. —C'est l'étude des physionomistes. Il y a encore un synonyme de figure: c'est face.—C'est comme en anglais.—Ne pensez pas à l'anglais, mon ami; il vous trompe.—Qu'est-ce que face signifie, monsieur?—C'est un terme noble. Des exemples vous feront comprendre. On dit: la face de Jésus-Christ, la face royale. J. J. Rousseau a écrit cette phrase: "Il me reste un seul plaisir au monde, celui de voir la face d'un honnête homme."—Mais ne dites-vous pas en français, monsieur, une face de chienne? —Si; qui vous a enseigné cela?—J'ai entendu mon frère le prononcer; c'est dans Molière qu'il lit tous les soirs à mon père.—Cela est vrai.—Mais ce n'est pas noble, monsieur.—Vous avez raison; c'est le contraire. Cicéron disait que Catilina avait une face de conspirateur. —Mais je ne comprends pas.—C'est comme pour con-

stater, pour accuser une profanation de cette noble partie du corps, que l'homme porte levée vers le ciel.

Nous avons fini. Nous parlerons des yeux lundi prochain. — Ah! voilà le deuxième jour de la semaine. — Pardon, mademoiselle, c'est le premier; en français, nous commençons la semaine au lundi, et nous la finissons au dimanche. Adieu!

XXII.

LES YEUX. — ŒDIPE.

Je vais vous interroger sur les yeux, mesdames. Si vous êtes bien attentives, vous répondrez à toutes les questions sans peine: je les enchaînerai et vous conduirai de l'une à l'autre.

Voyez-vous? — Les animaux voient-ils? — Tous? — Le hibou voit-il? — Voit-il mieux le jour que la nuit? — Et la chouette? — Et le chat-huant? — Et votre chat, madame?

La taupe voit-elle? — A-t-elle des yeux? — Aime-t-elle la lumière? — Et vous? — Aimez-vous les oiseaux des ténèbres? — Aimez-vous les hommes-hibous? — Et les hommes-taupes?

Le sphynx a-t-il une bonne vue? — Aussi bonne que la nôtre? — Et l'aigle? — Napoléon avait-il un œil d'aigle? — Et le cardinal de Richelieu? — Et le comte Cavour? — L'aigle voit-il loin? — Le sphynx a-t-il la vue perçante? — Voit-il loin? — Quelle différence y a-t-il entre l'homme qui a un œil d'aigle et celui qui a un œil de sphynx? — Lequel des deux enviez-vous le plus?

Le vieillard a-t-il d'aussi bons yeux que le jeune homme? — Pourquoi non? — Le myope voit-il de loin? — Comment tient-il son livre pour lire? — Et le vieillard? — A quoi lui servent les lunettes? — Pourquoi portez-vous des lunettes, madame? — Y a-t-il plus de lunettes en Amérique qu'en Europe? — Pourquoi?

L'aveugle voit-il? — Et le borgne? — Et le louche? — Quel est le plus à plaindre des trois? — Connaissez-vous une infirmité humaine plus grande que la cécité? — N'y a-t-il pas aussi une cécité intellectuelle? — Peut-on la guérir? — Comment?

N'admirez-vous pas le chien de l'aveugle? — Mon ami, ne vous mettez-vous pas de côté pour laisser passer le chien de l'aveugle? — Quel sentiment éprouvez-vous dans votre cœur quand vous voyez cet animal conduire cet homme?

Connaissez-vous le vieil Œdipe? — Et sa fille Antigone? — Le vieillard était-il aveugle? — Aveugle de naissance? — Qui lui arracha les yeux? — Etait-il conduit par un chien ou par sa fille? — N'êtes-vous pas touché de le voir errant loin de sa patrie, appuyé sur le bras d'Antigone, et de lui entendre dire: "Ma fille, tes yeux voient pour toi et pour moi?" — Désirez-vous entendre parler Œdipe exilé et errant? — Ecoutez.

ŒDIPE. — "Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quelle contrée, en quelle ville sommes-nous arrivés? Qui accueillera aujourd'hui avec une chétive aumône, Œdipe errant? Il demande peu, il obtient moins encore, et ce peu lui suffit, car les souffrances, la vieillesse, et enfin mon courage m'enseignent la résignation. Mais ma fille, si tu apperçois quelque siége dans un lieu profane, ou dans quelque bois sacré, conduis-moi, et arrêtes-y mes pas, afin de nous informer des lieux où nous sommes. Etrangers en ce pays, nous devons apprendre des habitants ce qu'il convient de faire, et l'accomplir.

Antigone. — Œdipe, père infortuné, je vois dans le lointain les tours, qui entourent la ville. Le lieu où nous sommes est sacré autant que mes yeux peuvent en juger, car il est parsemé de lauriers, d'oliviers, de vignes abondantes, et, sous le feuillage, de nombreux rossignols font entendre leurs chants mélodieux. Repose tes membres sur cette roche grossière, car tu as fait un long chemin, pour un vieillard.

Œdipe. — Assieds-moi maintenant, et garde ton père aveugle.

N'êtes-vous pas émus ? — Ne sentez-vous pas le parfum attique ? — Avez-vous jamais senti ce parfum dans Shakspeare ? — Quel spectacle préférez-vous, celui que présente Antigone auprès d'Œdipe, ou le fou auprès du roi Lear ? — Ne sont-ce pas deux grands spectacles ?

Suivrez-vous mon conseil, si je vous recommande de lire cet Œdipe à Colonne, dont les premières lignes ont fait venir les larmes dans vos yeux ? — Ne désirez-vous pas connaître Sophocle, son auteur ?

Voit-on mieux avec deux yeux qu'avec un œil ? — De combien ? — Ne savez-vous pas que Buffon dit d'un treizième ? — Est-ce beaucoup ?

Les yeux du louche ont-ils la même direction ? — N'y a-t-il pas des caractères louches ? — Qu'en pensez-vous ? — Ne préférez-vous pas une âme droite ?

Les yeux parlent-ils ? — Que disent-ils ? — Savez-vous lire l'âme dans les yeux ? — Les yeux du bœuf parlent-ils ? — Quels yeux préférez-vous, les yeux de bœuf de Junon ou les yeux couleur de mer de Vénus ?

Nos yeux ne sont-ils pas souvent aveugles pour nous-mêmes ? — Pourquoi ? — Pouvons-nous échapper à l'œil de Dieu ? — N'est-il pas bon de penser que l'œil de Dieu est toujours sur nous ? — Pourquoi ?

XXIII.

UNE ANECDOTE.—LE CAUCHEMAR.

Bonjour, mesdames; bonjour, mon ami. Vous avez les yeux gros; avez-vous pleuré?— Oui, monsieur. — Est-ce un méchant garçon qui vous a fait pleurer ? — Non, je ne pleure pas pour si peu; c'est la sœur de mademoiselle. — Est-ce possible ? A-t-elle été méchante pour vous ? — Non, non; elle n'est jamais méchante, mais j'ai rêvé la nuit. — Un mauvais rêve de votre amie. C'est triste; mais n'y pensez pas; votre rêve vous trompe. Vous avez eu peut-être un cauchemar. — Qu'est-ce qu'un cauchemar ? — C'est comme un horrible rêve, un poids incommode qui pèse sur nous pendant le sommeil et nous empêche de nous mouvoir, de parler, de respirer.

Je vais vous dire une anecdote à ce sujet, ou plutôt une histoire vraie. — Nous écoutons de toutes nos oreilles. — Cette histoire nous a été racontée l'année dernière, dans la classe, par un de mes élèves. — Qui est-ce ? — Vous êtes toujours curieuse, petite fille. — Pas plus que George. — C'est vrai; mais George a deux curiosités à satisfaire, la sienne, et . . . — Oh ! monsieur, vous voulez dire la sœur de mademoiselle; elle n'est pas curieuse autant que Louise, et que toutes les dames qui sont ici. Si vous la connaissiez ! — J'espère que vous me présenterez à elle, et je sais qu'elle est parfaite; calmez-vous, et écoutez l'histoire du cauchemar. Vous la direz ce soir à votre charmante amie. — J'écoute pour nous deux. — A la bonne heure ! C'est un jeune homme qui parle; il est en ce moment étudiant à Harvard.

"Il faut savoir que je dors avec mon frère. Tous les soirs quand nous allions nous coucher, il devenait triste, inquiet; il avait peur de se mettre au lit. 'Ce maudit cauchemar, me dit-il un jour, me rendra fou. Il vient presque toutes les nuits et je n'ose dormir. — Tu es un poltron. — Que n'es-tu à ma place, une nuit seulement, tu ne serais pas plus brave que moi. C'est terrible; mes cheveux se dressent sur ma tête rien que d'y penser. — Mets un bonnet de nuit. — Ne badine pas, je t'en prie. Imagine-toi un affreux vieillard, avec une figure comme Brigham Young, qui vient se coucher sur moi, pesant comme une montagne, et tenant fixés sur moi des yeux horribles! — Eh bien! donne-lui un bon coup de poing sur la tête, au moment où il te lâche. — Tu as peut-être raison.' — Après cette conversation, nous nous mettons au lit. Je m'endors bientôt, mon frère aussi. Au milieu de la nuit, un cri qui fait trembler les vitres de la chambre me tire brusquement de mon sommeil. Mon frère était sur son séant et j'entendais battre son cœur. — 'Que fais-tu? Qu'y a-t-il? — C'est le cauchemar. — L'as-tu tué? — Je l'ai manqué; il était là assis sur mes genoux; je lui ai lancé mon poing: il était parti. — Laisse-moi dormir, et ne le manque plus, s'il revient. — Non, je te jure; je me sens du courage.'

J'étais à peine rentré dans mon sommeil que je crie à mon tour, éveillé par la douleur de mon front; j'avais des tourbillons devant les yeux; et j'entendais mon frère crier avec enthousiasme en sautant sur son lit: 'Victoire! victoire! je ne t'ai pas manqué cette fois, tu ne reviendras plus, misérable, hideux monstre. Victoire! mon frère, victoire! — Suis-je donc ton cauchemar? allume vite la bougie, et viens voir ce que tu as fait de mon front. — Il

était sur mon épaule; il ne reviendra plus! victoire! — N'entends-tu pas? donne-moi de l'eau et ne tue plus tes cauchemars. — Hélas! je l'ai manqué.' — Cela peut paraître étrange, mais depuis ce jour mon frère n'a plus eu de cauchemar. C'est sans doute qu'il se sentait brave, et la confiance qu'il avait dans son poirg avait ramené le calme dans son esprit. Tous les soirs il se met au lit intrépidement, et l'âme sereine; et tous deux nous dormons en paix jusqu'au jour."

XXIV.

LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.
J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet, dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,

Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

Qu'est-ce qu'un cochet ? — Et un souriceau ? — Quel est le personnage principal de la fable ? — Nous représente-t-il ? — N'y-a-t-il pas une souris en scène ? — Quel est le plus sage des deux, le souriceau ou la souris ? — Pourquoi ? — Le souriceau avait-il vu le monde ? — Avait-il de l'expérience ? — Pensez-vous qu'il juge bien le monde la première fois qu'il le verra ? — Ne sommes-nous pas comme lui ? — Est-il dangereux pour lui de mal juger ? — Et pour nous ?

L'état, le pays du souriceau et de sa mère est-il grand ? — Et notre pays, et notre monde ? — Le monde de la

souris n'est-il pas grand à ses yeux? — Le monde de la souris et notre monde sont-ils beaucoup plus grands l'un que l'autre aux yeux de Dieu? — Nos monts et nos océans ne sont-ils pas pour lui comme les monts qui bornent l'état des souris?

Que signifie *se donner carrière*? — Les chevaux des Grecs ne couraient-ils pas dans la carrière d'Olympie?

Quelle est la première expérience du souriceau dans le monde? — Qui rencontre-t-il? — Quelle description fait-il du chat? — Et du jeune coq? — Lequel préfère-t-il? — Pourquoi aime-t-il le chat? — Pourquoi a-t-il peur du coq? — A-t-il jugé sur la mine? — A-t-il bien jugé? — A-t-il vu un hypocrite? — L'a-t-il reconnu pour un hypocrite? — Ne jugeons-nous pas comme lui, quand nous entrons dans la vie? — Rencontrons-nous des hypocrites? — Les reconnaissons-nous? — Sont-ils dangereux? — En sommes-nous dupes quelquefois? — Le chat pour les souris et Tartufe pour nous, est-ce la même chose? — Molière aimait-il Tartufe? — La vieille souris n'a-t-elle pas signalé le chat, l'hypocrite à son enfant? — Et La Fontaine nous signale-t-il les Tartufes? — Le souriceau profitera-t-il de la leçon de sa mère? — Profiterez-vous de celle de La Fontaine, mon ami? — Un bon drôle comme le coq est-il à craindre? — Et les hommes qui sont comme lui? — Aimez-vous les chats, petite fille? — Aimez-vous les hommes-chats, madame? — Il n'y a pas de femmes-chats, n'est-ce pas, mesdames?

Quelle est la morale de notre fable? — La mine n'est-elle pas l'image de l'âme? — Ne devrait-elle pas l'être?

Ecoutez une petite histoire à ce sujet.

Victor Considérant, un socialiste fameux qui croyait au

progrès de l'espèce humaine, à ses transformations, avait été frappé de ce fait que la mine peut tromper. "Par la mine nous ne lisons pas dans les âmes, disait-il, et nous ne voyons pas la grimace qu'on fait à notre dos après nous avoir fait une révérence et un compliment par devant. Il y a là un double vice de notre nature. Quand nous serons plus parfaits, nous verrons dans les cœurs et nous aurons un œil derrière." C'était ingénieux, trop ingénieux. Le lendemain de cette découverte de Considérant, Le Charivari de Paris se moqua et nous fit rire. Il avait représenté un bel homme avec une queue superbe terminée par une riche touffe de chevèux, et au milieu de cette touffe un œil de bœuf. C'était l'homme de l'avenir, l'homme de V. Considérant.

Croyez-vous à cet homme-là, mademoiselle ? — Pouvons-nous espérer avoir une queue un jour ? — Ne devrons-nous pas nous contenter toujours de l'œil de l'expérience ?

XXV.

LE FRONT. — WENDELL PHILLIPS.

C'est cette partie de la figure ? — Laquelle ? — Oh ! mademoiselle, vous regardez votre bouquet, charmante distraction, mais distraction après tout. Je réclame vos oreilles pour ma parole, et vos yeux pour mon geste. — Pardonnez-moi, monsieur. — J'ai mis mon doigt sur mon front. Voilà !

Si jamais j'écrivais nos leçons pour ceux qui ne sont pas ici, les comprendraient-ils ? — Je ne le pense pas. — Pourquoi ? — Parce que vous parlez du geste sans cesse. — Eh bien ? — Vous ne pouvez pas écrire votre geste. — Et si mon lecteur s'imagine mon geste. — Comment se l'imaginer ? — C'est vrai ; mais que faire ? — Imprimez un front dans votre livre. — Quelle sottise vous dites ! . . Mais si mon lecteur a un professeur intelligent qui le guide et qui montre comme je fais ? — Oh ! alors, il comprendra tout. Les Français gesticulent beaucoup, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, beaucoup : ils ont l'éloquence du geste ; leur geste parle. Voulez-vous une anecdote sur ce sujet ? — Oui ; j'aime vos anecdotes : elles expliquent toujours quelque chose. — Et bien ! en voici une.

Un jour le duc de La Rochefoucauld, dans son extrême vieillesse, était en tête-à-tête avec une dame aussi vieille que lui. La dame dit : "Monsieur le duc, il paraît que la Mort nous a oubliés vous et moi." O dieux ! si la Mort écoutait, si elle avait entendu ! elle se souviendrait, et couperait sans doute le fil de la vie des deux vieillards. La dame a parlé ; c'est une imprudence. Que peut faire le duc ? Doit-il parler aussi ? Non, certes. En effet, il fait un geste seulement, un geste qui parle. Avec une grande émotion, il lève vivement son doigt et le met en croix sur la bouche, et puis tourne la main ouverte du côté de la dame un peu plus haut que l'épaule, pour signifier : "Oh ! madame, prenez garde ! vous nous compromettez, ne dites plus un mot !"

Un anglais ne peut pas enseigner comme vous, monsieur, car l'anglais ne gesticule pas, l'américain non plus. — Par-

donnez-moi, mademoiselle ; l'éloquence appelle le geste. — Je n'ai pas vu nos orateurs gesticuler. — Comment ! et votre prince des orateurs ? — Qui, monsieur ? — Pouvez-vous me le demander ? M. Wendell Phillips. — L'avez-vous entendu parler ? — Oui, et j'en bénis Dieu ; j'ai eu ce bonheur hier soir. — A-t-il parlé hier ? — Ne le savez-vous pas, n'étiez-vous pas présente ? — Non. — Avez-vous entendu sa conférence *Lost arts* ? — Non, jamais. — Je vous plains et je vous blâme. — Pourquoi ? — Comment ! vous êtes d'Athènes, et vous n'allez pas entendre le premier des Athéniens, parlant sur l'art, sur le beau ; un athénien que la vieille Athènes, la vraie, l'antique Athènes eût acclamé ! — Il est radical, monsieur ? — A-t-on toujours tort d'être radical ? A-t-il eu tort le jour où il a attaqué l'esclavage dans sa racine, brave comme un héros, héroïque comme un saint, comme un apôtre de la vérité et de la justice ? — Il était beau alors. — Oui, beau comme Socrate, beau comme Washington et Lincoln, beau comme Jeanne d' Arc, beau comme Christophe Colomb, beau d'audace, de radicalisme dans l'enthousiasme de la justice. — Vous êtes enthousiaste aussi, monsieur. — Merci ! — Mais il aime les socialistes français ; les aimez-vous aussi ? — Franchement non ; mais ai-je raison ou tort ? Encore une fois le fameux « Que sais-je » de Montaigne est le refuge du sage. M. W. Phillips les admire et G. Sand aussi. J'ai été frappé du jugement que cette grande femme porte sur Louis Blanc, un socialiste. — Dans quel livre ? — Dans son grand ouvrage, *Histoire de ma vie*. — Admire-t-elle Louis Blanc ? — Beaucoup. Elle m'a remué profondément. Je me demande si le grand historien socialiste n'est pas le grand homme de l'avenir. — Le croyez-vous ? — « Que sais-je ? » Je vais l'étudier sérieusement. — Qu'a-t-il écrit ? — Il a écrit beau-

coup ; c'est un philosophe, un historien, un réformateur. — Nommez ses livres, s'il vous plaît. — *L'Histoire de France ; l'Histoire de dix ans ; les Lettres sur l'Angleterre.* — Sont-ce de grandes œuvres ? — N'en doutez pas : le présent et l'avenir auront à compter avec elles. — Faut-il les lire ? — Vous verrez plus tard. Il y a tant de grands livres français que la vie d'un homme ne suffit pas à les lire. — Par où devons-nous commencer ? — Par les sommets, je vous les montrerai quand l'heure sera venue. Pour le moment, écoutez, parlez, ne lisez pas et gardez-vous, mademoiselle, de ne plus juger légèrement des hommes comme M. W. Phillips. — Je vois que j'avais tort, monsieur ; les Américaines ne sont pas plus obstinées que les Françaises ; elles se rendent, quand on les éclaire par de bonnes raisons. Mais le prince de nos orateurs, comme vous l'appelez, gesticule-t-il comme les Français ? — Il ne dit rien, ne parle pas un instant, sans gesticuler ; et quel geste ! à tout moment un artiste grec le prendrait pour faire une statue. — A-t-il du goût ? — Le goût le plus pur. Je n'ai jamais rien entendu, ni rien vu de plus beau : pensée, parole, geste, c'est l'idéal de l'éloquence. Il a la mesure antique, le fameux "ni trop ni trop peu." — Le préférez-vous à M. Thiers ? — Les comparaisons sont souvent odieuses. — Pourquoi ? — Parce qu'elles font chercher des préférences, par conséquent noter des défauts, signaler des taches : c'est une occupation malsaine. — Que faut-il faire ? — Abandonnez-vous à admirer ; c'est une des plus grandes jouissances. — Mais vous n'avez rien dit du front. — Je vous promets d'en parler la prochaine fois.

XXVI.

LE FRONT (SUITE).

Quelle heure est-il, madame ? — Il est neuf heures et cinq minutes. — Nous sommes en retard. Commençons ; car nos montres n'attendent pas, et le temps non plus. — Quelle différence y a-t-il entre une montre et M. W. Phillips, monsieur ? — Oh ! mademoiselle, vous voulez encore m'éloigner de mon sujet. — Non, je vous jure, c'est pour voir si vous savez résoudre cette question que ma sœur m'a posée hier soir. — L'avez-vous résolue ? — Non ; mais j'ai maintenant la solution. — Je l'ai aussi : la montre marque les heures, et M. W. Phillips les fait oublier. — Oui, monsieur. — Votre orateur est comme les dames. — Merci, monsieur ; mais n'oubliez pas le front. — Le voilà !

Régulièrement il est droit ; un front fuyant indique peu de rectitude dans le jugement. — Peut-on juger de l'intelligence par le front ? — On le fait souvent, mais on se trompe quelquefois. — Tous les fronts sont-ils semblables ? — Vous savez déjà que non, puisqu'il y a des fronts droits et des fronts fuyants. — Est-ce tout ? — Non, il y des fronts élevés, des fronts bas ; il y en a de larges et d'étroits. Il y a des fronts pleins de bosses, comme celui de Michel-Ange. — Est-ce bon d'avoir des bosses ? — Que ferions-nous sans bosses ? nous n'aurions ni facultés, ni passions, ni sentiments. — Le front rougit, monsieur. — Oui, c'est le siége de la candeur. Quand le front ne rougit pas, il n'y a dans l'âme ni candeur, ni pudeur. Connaissez-vous Phèdre ?

— Oui, c'était la femme de Thesée, n'est-ce pas ? — En effet, et la belle-mère, ou la marâtre d'Hippolyte. Elle rougissait d'aimer Hippolyte. "Je ne suis pas une de ces femmes," dit-elle, "dont le front ne rougit jamais." . . . Vous avez le front pensif, madame. — Oui, monsieur, vous lisez sur le front : je pensais aux malheurs de Phèdre ; mon père l'a vue mourir empoisonnée sur le théâtre. — A-t-il vu Phèdre ? — Non ; il a vu Rachel ; il croyait que c'était Phèdre. — Pourquoi frottez-vous votre front, petit ami ? — Pour comprendre, monsieur : je ne connais pas ces deux dames. — Vous les connaîtrez plus tard ; mais ne frottez pas votre front pour trouver des idées ; elles doivent sortir d'elle-mêmes.

Le vieillard a-t-il le front comme nous ? — Non ; il porte sur son front les rides de l'âge ; il est ridé. Quand on est dans la douleur, on a aussi le front ridé, et on baisse le front ; on le pose dans ses mains quelquefois pour pleurer, comme fit Alfred de Musset, quand il eut perdu l'amour de sa bien-aimée. "J'ai posé mon front dans mes mains," dit-il, "et sangloté comme une femme." — Où dit-il cela ? — Dans une de ses plus grandes poésies, dans La Nuit de Décembre. — Qui est Musset, monsieur, et qui est sa bien-aimée ? — Je désire beaucoup vous parler de lui et d'elle, madame, mais permettez-moi de ne pas répondre aujourd'hui. — Je suis femme et curieuse, je n'en dormirai pas la nuit prochaine. — Eh bien ! accompagnez George ; vous savez qu'il a une amie qui sait tout.

Le prince Bismark a un front puissant, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, mais le front de Jupiter est encore plus puissant ; c'est lui qui dit halte ! aux ambitieux qui troublent la terre. — Phidias a fait la statue de Jupiter, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, une statue idéale et vraiment divine. —

Où a-t-il trouvé son modèle ? — Dans son génie et dans une image sublime d'Homère. — Quelle est l'image d'Homère ? — La voilà : "Jupiter inclina son front ; sa chevelure s'agita sur sa tête ; tout l'Olympe en trembla."

La prochaine fois vous commencerez à lire ici. L'éducation de votre oreille est faite : vous comprenez la parole française. La lecture va continuer la formation de votre vocabulaire ; elle vous apprendra aussi l'orthographe des mots, et achèvera de vous enseigner à parler correctement et à écrire de même, c'est-à-dire conformément aux lois de la grammaire. — Apprendrons-nous la grammaire ? — Non, pas en ce moment. — Comment apprendrons-nous l'orthographe ? — Par un procédé très-simple et très-efficace. Vous aurez à réciter de mémoire chaque jour six ou sept lignes. Après les avoir récitées, vous les écrirez, de mémoire aussi, sur la planche noire. Puis vous corrigerez la planche de votre voisin, et il corrigera la vôtre, le livre à la main. Cette obligation d'écrire de mémoire vous rendra attentives, mesdames, à chaque mot de votre leçon. Ce procédé produit des résultats qui étonnent. Au bout de quelques semaines, l'orthographe est parfaitement observée.

Quant à la récitation de la leçon, elle est destinée à former votre prononciation, et à vous faire prendre la cadence, l'harmonie, la note véritable de la langue. Cependant la plus grande partie de la leçon sera toujours et jusqu'à la fin orale, et indépendante du livre.

XXVII.

DIEU.

Ouvrez vos livres.

Je lis. Soyez attentifs à ma prononciation. Après cela, nous lirons le morceau tous ensemble.

LE SPECTACLE DE L'UNIVERS.

Le spectacle du monde est admirable, et le monde est l'ouvrage de Dieu. C'est Dieu qui a créé toutes les choses : il a créé le soleil, qui est le flambeau des jours ; la lune, qui est le flambeau des nuits ; les étoiles qui brillent au firmament : il a créé l'homme et tous les animaux qui sont sur la terre, les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes, avec leurs formes variées. Les montagnes, les vallées, les mers, les fleuves, les forêts avec leurs grands arbres, les plantes, les arbrisseaux, sont aussi l'œuvre de Dieu. L'univers est comme un grand temple, et ce temple est la demeure de Dieu.

L'univers célèbre la gloire de Dieu. La splendeur du ciel et des astres, l'inégalité des jours et des nuits, la variété infinie des animaux, des arbres, des plantes et des fleurs, la verte parure des prairies, la profondeur des mers, la hauteur des montagnes, attestent la puissance du Créateur. L'étoile qui brille au-dessus de nos têtes, le nuage qui parcourt les airs, le vent qui souffle, le lion qui rugit, l'oiseau qui chante, l'insecte qui bourdonne, tout dans l'univers annonce la gloire du Créateur. Dieu est partout ; il est immense, infini, tout-puissant, et toutes ses œuvres sont admirables.

Comprenez-vous ? — Très-bien, c'est facile. — Voyez-vous que vous comprenez le livre la première fois que vous

l'ouvrez. — C'est bien agréable. — N'est-ce pas ? — Je ne comprends pas *les fleuves*, monsieur, ni *la parure des prairies*, ni *le nuage*, ni *rugit*, ni *bourdonne ;* mais je crois que je devine. — C'est assez pour le moment, mon ami ; la sœur de mademoiselle vous expliquera ces mots ce soir, si vous la voyez. — Je la vois tous les jours. — Vous êtes bien heureux. — Quelle différence y a-t-il entre un fleuve et une rivière ? — Le fleuve porte ses eaux à la mer ; la rivière porte les siennes dans un fleuve ou dans une autre rivière. — Ainsi le Mississipi est un fleuve ? — Oui, et l'Ohio est une rivière.

Avez-vous goûté l'harmonie de cette page ? — Oui ; c'est une véritable musique.

Je vais vous interroger pour m'assurer que vous comprenez. Le monde est-il un spectacle ? — Oui, le plus grand des spectacles. — Qui a fait le monde ? — Dieu. — Qu'a-t-il fait ? — Il a fait toutes les choses. Mais, monsieur, *faire* est-il synonyme de *créer ?* — *Créer* c'est faire de rien. — Oui, Dieu a fait le monde de rien. — L'homme crée-t-il ? — Non, jamais ; il combine seulement. — Quand Dieu a-t-il créé le monde ? — Au commencement. — C'est très-bien. La création du monde fut-elle difficile pour Dieu ? — Rien n'est difficile pour Dieu. — A-t-elle duré longtemps ? — On ne sait pas la durée des époques de la création. — Vous répondez bien, madame ; je vous cède la parole, et vous prie de poser quelques questions à notre petit jeune homme. — C'est bien difficile. — C'est indispensable : on ne parle pas avec des réponses seulement. — J'essaierai. . . . Qui a créé le soleil, la lune, et les étoiles, et l'homme ? — C'est Dieu. — A-t-il créé l'homme avant ou après le soleil ? — Il a créé l'homme pour finir. — Où est le soleil ? — Dans le ciel. — Et la lune ? — Aussi. — Sont-

ils au ciel en même temps ? — Non, certes. — Réfléchissez. — La lune n'est pas au ciel le jour ; les étoiles non plus. — Où sont-elles ? — Je ne m'explique pas bien. — Expliquez-vous mieux. — Elles sont au ciel, mais on ne les voit pas. — Pourquoi ? — Je ne sais pas. — Quelle est la lumière la plus brillante, la plus puissante ? — C'est celle du soleil. — N'efface-t-elle pas la lumière de la lune ? — Si. — Comprenez-vous pourquoi la lune est invisible le jour ? — Oui. — Pourquoi ne voyons-nous pas le soleil la nuit ? n'est-il pas au ciel ? — Si. — Il y est, mais il éclaire l'autre hémisphère. — Vous pourriez me remplacer, madame ; je vous fais compliment. — Merci, monsieur. — Combien d'étoiles y a-t-il, mademoiselle ? — Elles sont innombrables. — Oui, leur nombre et leur grandeur, et leur éloignement épouvantent l'imagination. Le champ de l'espace est immense pour tous, excepté pour son auteur. L'homme ne peut pas le mesurer. La science a beau augmenter la force du télescope, elle n'arrive pas, et n'arrivera jamais au bout de cet espace peuplé de mondes sans nombre. Dieu a semé les mondes et la vie comme la poussière. Je dis la vie, car dans tous ces mondes les êtres vivants pullulent comme sur cette terre. La vie est partout, la mort nulle part : ce que les hommes appellent mort n'est qu'une transformation qui s'opère sous l'œil de Dieu. Voulez-vous me permettre de vous ouvrir Pascal ? Aucun génie n'a parlé de Dieu comme lui. — Pascal est-il le plus grand des génies ? — Je crois que oui. — Est-il possible pour nous de comprendre son livre des *Pensées* ? — Je ne sais pas ; nous allons voir. En lisant, je passerai ou remplacerai les expressions trop difficiles. . . . Mais il est onze heures, mesdames ; nous aurons Pascal demain.

Apprenez par cœur les huit premières lignes du "Spectacle de l'univers," et remarquez l'orthographe de chaque mot, afin de bien écrire sur la planche.

XXVIII.

LE GRILLON.

ALLEZ à la planche noire, et écrivez votre leçon sans le livre. — Ne récitons-nous pas? — Si, l'un de vous récitera pendant que les autres écrivent. . . .

Avez-vous fini, mademoiselle? — Oui. — Ne perdez pas de temps. Voilà une planche terminée; ouvrez votre livre, et allez la corriger. . . . Vous avez fini toutes. Combien de fautes avez-vous, madame? — J'en ai six. — Et vous, petite amie? — J'en ai huit. — Et vous, mademoiselle? — Neuf. — Vous n'avez pas bien regardé dans votre livre, en apprenant par cœur. Prenez courage, dans huit jours, vous ne ferez plus trois fautes. Je vous oublie, George, avez-vous beaucoup de fautes? — Une seule, monsieur. — Bravo! — La sœur de mademoiselle m'a fait écrire ma leçon hier soir quatre fois. Elle dictait: elle prononce si bien, et sa voix est si belle, monsieur, que j'ai eu du plaisir à écrire; je voulais écrire une cinquième fois, mais elle a dit que c'était inutile. — Elle a eu raison. Préparez pour la prochaine fois les cinq lignes suivantes. . . . Mais, mon ami, vous avez plus d'une faute; vous en avez quatre. — Oui; c'est que madame a marqué les fautes de ponctuation. — Il le faut. Vous avez omis une virgule après *lune*, le point et virgule après *nuits*, et vous n'avez pas d'accent

aigu sur la seconde syllabe de *créé*. Ne négligez jamais les signes de la ponctuation, ni les accents.

Mesdames, j'ai pensé à Pascal; je ne vous le donnerai pas aujourd'hui; c'est trop difficile. Ecoutez-moi: je vais vous lire une petite fable très-belle et très-facile. — Est-elle de La Fontaine? — Non, elle appartient à Florian. Elle a pour titre Le Grillon.

Qu'est-ce qu'un grillon? — On l'appelle communément cri-cri, parce qu'il dit cri-cri: c'est son chant. Ne l'avez-vous pas entendu dans les campagnes aux mois de juillet et d'août, en septembre même et en octobre? Il appartient à la poésie de la campagne. Son cri monotone et cent fois répété est une image de la régularité de la nature, de la paix qu'elle donne, et des doux rêves qu'elle fait naître dans les âmes. Ne le connaissez-vous pas? — Si; il disparaît aux premiers froids. — Oui, une seule gelée les ensevelit tous au milieu du banquet de leur vie; ils s'en vont ensemble, mère, père, enfants, la famille entière, pour ne revenir qu'aux jours du soleil et des champs verts, et du beuglement du troupeau dans la plaine. Voici la fable.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs,
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes:
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
"Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure,
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas,

Autant vaudrait n'exister pas."
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants,
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper;
Il devient leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient et le prend par la tête.
Il ne faillait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
"Oh! oh! dit le grillon, je ne suis point fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde;
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour être heureux, vivons caché."

Le papillon est comme le grillon, monsieur. Il ne vit pas l'hiver. — Non, il ne voit qu'une saison; il lui faut le parfum des fleurs, le miel de leur calice, et l'air tiède sous le ciel d'azur. — Pourquoi le grillon envie-t-il le sort du papillon? — Dites-le, mademoiselle. — Parce que dame nature a fait tout pour le papillon et rien pour le cri-cri. — N'a-t-elle rien fait pour lui? A-t-il raison de se plaindre? — Non certes, la nature lui a donné l'herbe fleurie et la musique de sa chanson. — Oui, il appartient au monde des artistes, du rossignol qui chante toutes les nuits, et de la cigale qui chantait tout l'été, comme dit La Fontaine, sans penser à l'hiver ni au travail. Qu'est-ce que le grillon envie au papillon? — Ses ailes pour voltiger dans la prairie. — Oui, et ses brillantes couleurs, l'azur, la pourpre et l'or. — Est-ce tout? — Non, monsieur, il lui envie les fleurs et ses amours. — Oui, et son inconstance; le papillon est l'emblème de l'inconstance. — Comme la colombe est celui de la fidélité. — Le grillon n'est-il pas au désespoir? — Si. — N'avez-vous pas peur qu'il ne commette un suicide?

— Non, l'homme seul se donne la mort. — Hélas! oui; c'est une étrange marque de sa supériorité. — N'est-ce pas plutôt une conséquence de la liberté du bien et du mal qu'il possède seul? — Vous avez raison, madame.

Les enfants ne sont-ils pas cruels, mon ami? — Si, les enfants de la fable. — Et ceux de la réalité? — Je ne sais, je pense pour la première fois à cette question. — Qu'en dites-vous, madame? — Ils sont légers, et facilement cruels. C'est par ignorance, je crois. — L'enfant est sans pitié, dit l'auteur des Deux pigeons. — Qui, monsieur? — La Fontaine, n'est-ce pas? Quelle est la morale de notre fable? — Pour être heureux, vivons cachés. — Oui, et restons dans notre place, sans envier le sort de ceux qui sont plus haut que nous. Qui sait s'ils sont heureux dans l'opulence? qui sait quels dangers menacent la grandeur? Horace, dans l'ode " *Rectius vives, Licini*, . . . 10e du livre II, dit: " Le vent secoue le plus souvent la tête des pins sublimes, et la foudre frappe de préférence le sommet des monts." Et Jupiter a cloué Prométhée sur un rocher, et le Dieu Providence a enfermé six ans Napoléon à Sainte-Hélène.

XXIX.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

La Fontaine a écrit une fable qui enseigne une morale semblable à celle de la fable de Florian. Connaissez-vous la grenouille? — Non. — C'est un petit animal à quatre pattes, qui vit dans les marais, dans les eaux stagnantes.

Le soir des beaux jours, nous l'entendons coasser au loin ; elle chante comme la cigale la douce poésie des champs. La grenouille vit le plus souvent au fond de l'eau, mais elle vient aussi à sa surface, et en sort quelquefois.

La grenouille de La Fontaine est en présence d'un bœuf. Voilà une image de la société humaine. Dans la société en effet il n'y a pas égalité de conditions : les uns sont grands, les autres sont petits ; les uns sont forts, les autres sont faibles ; celui-ci est riche, celui-là pauvre ; il y a des maîtres et des domestiques, de grandes dames et de pauvres servantes ; d'un côté les rois, de l'autre le peuple. Restons dans notre condition : le sort de la grenouille va nous édifier sur ce point.

Un jour donc que la grenouille était au bord de son étang, elle vit un gros bœuf qui passait majestueusement devant ses yeux émerveillés. Aussitôt la voilà prise d'envie ; elle, si petite, admire tant de grandeur. Pourquoi ne serait-elle pas grosse aussi ? C'est bien difficile pour la grenouille ; j'ai peur qu'il ne lui arrive malheur. Elle se met à l'ouvrage cependant, elle s'étend, elle s'enfle, elle fait tout pour égaler le bœuf en grosseur. Elle n'était pas seule en présence du bœuf, elle avait avec elle sa sœur. Elle lui dit : " Regarde bien, ma sœur, n'y suis-je pas encore ? " — " Nenni," répond celle-ci. Elle ne se désespère pas, mais continue à s'enfler, et puis dit de nouveau :" " M'y voici donc ! " — " Point du tout," réplique sa sœur. — " M'y voilà," s'écrie la pauvre folle, après de nouveaux efforts. Et encore une fois sa compagne répond : " Vous n'en approchez point." La malheureuse fit tant qu'elle creva.

N'y a-t-il pas beaucoup de grenouilles parmi les hommes, et sont-elles moins punies que l'héroïne de La Fontaine ? Lisons les vers du fabuliste.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà.
— Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Qu'est-ce qu'une *pécore*, monsieur? — C'est synonyme de animal, bête; cela signifie ici personne stupide. — Et *chétive?* — Ce qui est chétif a peu de valeur: Pascal dit que la durée de notre vie est chétive; si le rosier de votre jardin est chétif, mademoiselle, il ne vous promet pas de belles roses pour votre bouquet. Ce qui est chétif n'a pas de force; le lion de La Fontaine appelle le cerf "chétif hôte des bois," parce qu'il n'a pas pleuré aux obsèques de sa royale moitié, la lionne. Vous voyez que notre grenouille était de toutes manières une chétive pécore. — Que signifie *nenni?* — Prononcez *na-ni*, mademoiselle; c'est une particule négative, comme non. *Nenni* est familier et souvent très-joli.

Pourquoi la sœur de la grenouille ne retient-elle pas la pauvrette qui va à sa mort? — Qu'en voulez-vous, mesdames! les hommes sont-ils mieux avisés, meilleurs conseillers que les grenouilles? Pourquoi la sœur de Didon, sœur Anne, laisse-t-elle, que dis-je? pousse-t-elle l'infortunée reine de Carthage dans les bras d'Enée, et ne prévoit-elle pas qu'elle court à sa perte, à la mort, comme notre grenouille? — C'est vrai, monsieur, les animaux de la fable sont comme nous. — Voilà pourquoi ils nous intéressent comme des frères. — La sœur de la grenouille

la pleura-t-elle ? — En doutez-vous ? encore une fois elle fit comme sœur Anne.

Il nous reste une demi-heure. Allez à la planche : je vous ferai une dictée. Ecrivez sur ma prononciation ; cela achèvera de former votre oreille. En outre, cet exercice vous apprendra à écrire correctement. Je commence.

Anecdote.

En 1868, un habitant de Chicago se présente à la porte du paradis ; il frappe : saint Pierre vient ouvrir. "Qui êtes-vous, dit-il, et d'où venez-vous ?" "Je suis Jacob Francis, et je viens de Chicago." — "Chicago ! réplique le saint étonné ; où est Chicago ?" — "En Amérique." — "Est-ce un petit village ?" — "Comment, saint Pierre, vous ne connaissez pas Chicago ! c'est une grande et puissante ville qui a plus de deux cents mille habitants." "C'est étrange : vous êtes le premier qui arrive ici de Chicago."

Epelez, mesdames, tour à tour, et corrigez vos fautes.

Ne dites pas *iune* grande ville, mademoiselle, dites u-ne. Je vous lirai la prochaine fois une page de Töpffer ; vous verrez comme il rit de votre prononciation. — Oh ! monsieur, il n'est pas français, s'il se moque de nous. — Ne vous y fiez pas trop ; mais vraiment il est suisse.

XXX.

UN ANGLAIS QUI PARLE FRANÇAIS.

Ecoutons Töpffer.

Il voyageait dans son pays, en Suisse, et voulait passer le col d'Anterne. Malheureusement il n'y avait à Servos, où il se trouvait, qu'un seul guide, qui était engagé par un touriste anglais. Que faire ? Partager le guide avec l'Anglais, si c'est possible. Mais pour cela, il faut être introduit. Laissons parler le grand humoriste.

"L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller; je bâillai aussi en signe de sympathie. Je me trouvais comme présenté, comme introduit à lui. Lorsque le moment me parut propice: "Magnifique! dis-je, sans m'adresser encore à lui, sublime spectacle!" Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai:

"Monsieur, dis-je gracieusement, arrive sans doute de Chamonix ?

— Uî.

— J'en suis moi-même parti ce matin."

L'Anglais bâilla une seconde fois.

"Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route; il faut que vous ayez passé par le col de Balme?

— No.

— Par le Prarion, peut-être ?

— No.

— Vous avez pu, me dit-on, vous procurer un guide pour demain.

— Uï."

— Uï! no! sot animal, me disais-je à moi-même. Puis me décidant à brusquer l'affaire: "Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, à vous demander la permission de m'associer à vous et de partager le guide?

— Uï, il y avé de l'indiscréchon.

En ce cas, je n'insiste point," lui dis-je, et je m'éloignai tout enchanté de ce colloque intéressant."

C'est comique et beau, monsieur. — Oui: Töpffer est plein de *humour*. — Vous n'avez pas beaucoup de *humour* en France, n'est-ce pas? — Non, parmi nos écrivains il n'y a guère que Xavier de Maistre et Töpffer que le *humour* inspire. — Ils font rire. — Oui. — On ne rit pas en France comme en Angleterre? — Non, mais on sourit davantage. — Pourquoi les Français n'ont-ils pas le *humour*? — Ne devinez-vous pas? N'ont-ils pas quelque chose que les Anglais n'ont pas? — Si, le goût. — Sans doute; mais il y a une autre qualité. — L'esprit. — Voilà. Comprenez-vous pourquoi la France n'a pas le *humour*? — Oui. — Le *humour* de X. de Maistre même est plein d'esprit, celui de Töpffer aussi; il ne donne pas le bon gros rire anglais, qui fait du bien à la santé, et a si bonne mine à la table couverte de bières fortes et de quartiers de bœuf. — Vous moquez-vous du *humour*, monsieur? — Non, je l'envie. C'est une qualité, mais elle est anglaise, comme l'esprit est français. Hors d'Angleterre, point de *humour*, ou ce n'est pas le vrai, ce n'est pas le humour pur sang; de même point d'esprit hors de France, ou ce n'est pas le vrai: il n'est plus fin ni naturel. Examinez

d'un côté Töpffer, de l'autre Sidney Smith, et vous verrez si c'est juste. Comprenez-vous maintenant pourquoi on sourit en France? — Oui.

Pénétrez un jour dans une société française un peu d'élite. Ecoutez parler, regardez sourire. Quelle finesse sur ces visages! Voyez cette douce lumière sur le front des dames, ce rayon qui court légèrement sur toute la figure. On parle plaisir, et science, et littérature, avec le même charme, la même facilité. Quelle hauteur de pensée souvent, et quelle touche fine cependant! Vous êtes enveloppé de grâce et inondé de clarté. Comprenez-vous? jouissez-vous dans cette société? Oh! alors vous n'êtes pas anglais; vous êtes un français tombé par accident en Angleterre.

Ne dites pas que ce tableau n'est pas exact, madame, si vous n'avez pas vécu en France. — J'y suis allée trois fois. — Je dis vivre en France. Aller en France n'apprend rien sur les Français. Celui qui voyage en France rapporte à ses compatriotes toutes les fausses vues, tous les mensonges; et il ne sait pas qu'il n'a rien vu des Français. Voyez vos journaux et leurs correspondances. Elles font pitié toujours, sauf une entre mille: elle a été écrite par un homme qui a eu le bonheur de pénétrer au foyer des Français, le plus doux des foyers. "Les Français n'ont pas le mot *home*, dit Marc Twain; ils ont si bien la chose qu'ils n'ont pas besoin du mot." Oui, vous ne connaissez la France que si vous vous êtes assise au foyer des Français.

N'en est-il pas de même des autres nations? — Absolument. Pensez-vous qu'on comprenne en France la puissance et la beauté du *humour* anglais. Je lis tout entier *David Copperfield* sans trouver un seul éclat de rire. —

Est-ce possible? — Et nous ne rions pas comme vous devant nos humoristes eux-mêmes. J'ai appris dans ce pays la puissance de notre Töpffer. J'ai lu un jour à un petit cercle de professeurs suppléants — *tutors* en anglais — de l'université de *Yale*, le Col d'Anterne de cet auteur. Ce fut pour moi une lumière ouverte sur le *humour*. Les éclats de rire ne cessaient pas; mes auditeurs faisaient trembler ma chambre et ne pouvaient se tenir sur leurs siéges. J'étais enveloppé des transports de la joie pour la première fois dans ma vie, étonné, stupéfait, et comme perdu dans ce monde inconnu. — Ne riiez-vous pas vous-même? — Pas une seule fois; je jouissais cependant à ma manière, car je trouve des délices dans Töpffer. — N'en trouvez-vous pas dans Dickens? — Non; il n'a rien de nous; il n'est qu'anglais; les races ne se comprennent pas l'une l'autre. — N'enviez-vous pas le gros rire anglais? — Je l'envie beaucoup et je l'admire. — Si vous l'aimez, vous le goûterez un jour. — Je n'ai pas cette espérance.

XXXI.

DES ANECDOTES.

DANS quel livre est le Col d'Anterne, monsieur? — Dans le volume intitulé *Nouvelles Génevoises*. Je vous le recommande tout entier: c'est un ouvrage d'une grande valeur. — Töpffer ne riait-il pas? — Si; il dit: "Le fou rire est une des plus douces jouissances que je connaisse." Il appelle ainsi le gros rire. — Ne nous lirez-vous plus rien du Col d'Anterne? — Si; mais aujourd'hui je désire

vous abandonner un moment la parole. Racontez-nous quelques anecdotes. — Nous ne savons pas conter comme vous. — En français, non ; mais il faut parler pour apprendre à parler. Commencez, mademoiselle.

" Un irlandais possédait une petite maison et une vache. Sur sa maison, il y avait un toit plat tout couvert de gazon. Sa vache avait mangé tous les fossés d'alentour. L'Irlandais se dit : " Ma vache meurt de faim : pourquoi ne la mettrais-je pas sur mon toit ? " Il le fit. L'y voilà ! Mais si la lourde bête tombe du toit, elle se cassera la jambe. Que faire ? Notre homme, qui était ingénieux, lui attache une longue corde au cou, en jette un bout dans la cheminée et descend rapidement. Aussitôt dans la maison, il tourna la corde autour de sa taille et se dit : " maintenant je suis tranquille." Cinq minutes plus tard, il était sur le toit et sa bête à terre."

C'est bien. A votre tour, madame.

" Un jour une lettre arrive à la poste de Paris avec cette adresse : " Au plus grand poëte de France." Le facteur la porta à M. Victor Hugo. Celui-ci ne voulut pas l'accepter ; il l'envoya à M. de Lamartine, qui la refusa aussi et l'adressa à M. Alfred de Musset. Celui-ci la fit retourner à M. Victor Hugo qui enfin l'accepta. Elle était bien à son adresse."

Ne nous direz-vous rien, monsieur ? — Je ne connais qu'une phrase. — Donnez-la.

" Un homme se portait bien ; il voulut se porter mieux : il consulta son médecin ; il mourut."

Voilà comme le mieux est l'ennemi du bien. — Molière ne consultait pas les médecins, n'est-ce pas, monsieur ? — Molière ne méprisait pas tous les médecins, il n'attaquait que le charlatanisme et l'ignorance. Il y avait un médecin parmi ses amis. Un jour Louis XIV demande au poëte ce qu'il fait quand il est malade. "Je fais venir mon médecin, dit-il, et nous causons. Il a beaucoup d'esprit, je l'écoute parler; s'il me remet une prescription, je la jette au feu et je guéris." Vous voyez que s'il ne méprisait pas tous les médecins, il n'estimait aucune médecine.

Et vous, mon ami, n'avez-vous pas votre anecdote? — Si, j'en ai une sur A. Dumas, que la sœur de mademoiselle m'a racontée en anglais il y a longtemps; je ne sais pas si je pourrai la dire en français. — Essayez.

"Un jour A. Dumas reçut la lettre suivante signée d'un comte français. — "Monsieur, j'ai l'honneur de vous proposer de nous associer pour la composition d'un drame. Votre nom figurera à côté du mien. Vous composerez seul le drame et je ferai seul les dépenses de la première représentation. Vous aurez tous les bénéfices, car je ne travaille que pour la gloire."

M. A. Dumas répondit: "Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'atteler ensemble à ma voiture un cheval et un âne. Je regrette donc de ne pouvoir accepter votre aimable proposition."

Le comte répliqua: "Monsieur Dumas, je tiens note de votre refus d'unir nos travaux littéraires. Libre à vous de ne pas comprendre vos intérêts, mais ne vous permettez plus à l'avenir de m'appeler un cheval."

M. A. Dumas a dû être bien ému de cette réponse, n'est-

ce pas, monsieur ? — Pas le moins du monde ; il était imperturbable.

Ne connaissez-vous rien d'autre, mesdames ? — Pas aujourd'hui. — Et vous, petite fille ? — J'ai une petite histoire. — Dites-la.

"Madame Robert, ma tante, a un petit garçon et une petite fille. Un soir que j'étais chez elle, le petit garçon cherchait une cuiller et n'en trouvait pas. "C'est ennuyeux, dit-il, avec impatience, quand on cherche une cuiller, on trouve toujours des couteaux. — Eh bien ! s'écrie la petite fille qui habillait sa poupée, cherche un couteau et tu trouveras des cuillers."

N'a-t-elle pas de l'esprit, monsieur ? — Si, petite amie, c'est la naïveté, l'esprit des enfants et des vieux temps du monde, et quelquefois des bons vieillards. Il y a même des hommes qui sont toujours naïfs ; ils sont bons, car le méchant ne connaît pas la naïveté. Vous savez que notre cher La Fontaine fut naïf toute sa vie. — Dites-nous une histoire de sa naïveté. — Oui, un autre jour. Il est temps que vous alliez à la planche.

XXXII.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

OUVRONS le livre et lisons une fable de La Fontaine. Connaissez-vous la cigogne ? — Non. Est-ce un quadrupède ? — C'est un oiseau. — Oui, c'est le *stork*, n'est-ce pas ? — Vous faites mal, madame, de donner le mot anglais.

Vous savez que je ne puis le permettre. — Pardon, monsieur. — Je vous pardonne volontiers, mais voilà que vous serez tous privés de la description que j'avais à présenter pour faire comprendre ce que c'est qu'une cigogne, et vous perdrez ainsi les mots que j'avais à employer sur la route. Je vous demande pardon à mon tour, si je me permets de vous rappeler à notre règlement. Vous savez que c'est pour votre bien.

Vous avez donc vu la cigogne au long cou et au long bec. Elle est en pésence du renard. Celui-ci vous est connu; c'est un rusé et un trompeur. Il a mille et mille ruses dans son sac pour tromper les autres. Ne vous défiez-vous pas des hommes qui sont renards? — Nous nous défions des trompeurs; mais y a-t-il des hommes-renards? — N'en avez-vous pas rencontré qui ont son caractère? — Si. — Bien plus, n'avez-vous pas vu des figures de renard? — Si, j'en ai vu moi, monsieur, au jardin des animaux, à New York. — Sans doute, mon ami, ce sont des renards à quatre pattes, mais n'avez-vous pas trouvé des figures de renard dans l'espèce humaine, une sorte de museau pointu, un nez effilé, un haut de tête qui s'enfuit, et je ne sais quel regard qui vous inquiète? — Si, nous en avons vu. — Oui, il y a des renards parmi nous, et des bœufs, des loups, des chiens, des chèvres. Quant aux ressemblances morales elles sont grandes. G. Sand dit qu'il y a même dans notre race des lions, des aigles, des hannetons, des mouches; il y a des oiseaux. N'y a-t-il pas des serpents? — Si, malheureusement. — Et des oiseaux de nuit, des hiboux, qui haïssent la lumière? — Oui. — Et des êtres souterrains qui mènent une vie de taupe? — Il y en a. — Aimez-vous les chiens, madame? — Oui, je les préfère à tous nos animaux. — Les aimez-vous tous? — Non. — G. Sand non plus.

Au tome I de son livre "*Histoire de ma vie,*" p. 22, elle dit: "J'aime les chiens, mais pas tous les chiens. J'ai même des antipathies marquées contre certains caractères d'individus de cette race. Je les aime un peu rebelles, hardis, grondeurs, et indépendants. Leur gourmandise à tous me chagrine. Ce sont des êtres excellents, admirablement doués, mais incorrigibles sur certains points. L'homme-chien n'est pas un beau type." . . . Notre grande artiste est l'homme-oiseau; nous en parlerons un autre jour. — Oui, monsieur, nous attendons avec impatience les oiseaux, l'alouette que vous nous avez promise, quand nous ignorions encore le passé et le futur en français, et aussi le grand roi de l'harmonie, votre fameux rossignol. — Patience! patience! nous sommes devant le renard et la cigogne.

Le renard, le trompeur, n'est-il jamais trompé? — Si, bien souvent, et il le mérite; c'est sa punition. Nous allons le voir. Lisons la fable.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
    Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair: il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
  Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
    Je ne fais point cérémonie.
  A l'heure dite, il courut au logis
    De la cigogne son hôtesse;
    Loua très-fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:

Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Comment La Fontaine exprime-t-il la morale de la fable ? — Elle est dans les deux derniers vers. — Combien d'invitations à dîner y a-t-il ici ? — Deux. — Qui fait la première ? — Le renard. — N'en êtes-vous pas étonnés ? — Non, nous pensons qu'il va donner un peu pour avoir beaucoup. — Oui, un pois dans l'espérance d'obtenir une fève. Il y a des gens pareils, n'est-ce pas ? — Il y en a beaucoup. — Le renard se mit-il en frais ? — Non, certes, le poëte est ironique. — Ce monsieur est-il économe ? — Il est chiche et avare. — Oui, l'économie est une qualité, comme la prodigalité est un défaut ; l'avarice est un vice. La jeunesse est-elle avare ? — Bien rarement ; un jeune homme avare est horrible à voir.

Pourquoi le renard sert-il son dîner dans une assiette plate ? — Est-ce l'habitude de servir ainsi la soupe ? — Pourquoi son brouet est-il clair ? — Quelle est la part respective des deux personnages dans ce dîner ? — La cigogne se plaint-elle ? — Est-elle offensée du moins ? — Ne pensez-vous pas qu'elle se venge ? — Ne payera-t-elle pas son hôte de la même monnaie ? — Que fait-elle en conséquence ? — Notre dame se met-elle en frais ? — Vit-elle chichement comme le renard ? — Qu'a-t-elle préparé pour son dîner ? — Comment l'a-t-elle servi ? — Le renard

se fit-il attendre? — Pourquoi non? — Quel sentiment éprouva-t-il dans son cœur quand il sentit l'odeur de la cuisine? — Quelle mine fit-il quand il fut à table? — Quelle fut sa part du dîner? — Remercia-t-il son hôtesse? — Pensez-vous qu'il se corrige après cette leçon? — Et les hommes-renards qui lisent La Fontaine, prendront-ils pour eux la leçon, ou bien l'appliqueront-ils à d'autres renards leurs voisins?

XXXIII.

LE LIEVRE ET LA TORTUE.

Les connaissez-vous? — Oui. — Le lièvre est connu pour la rapidité de sa course; on dit: il court comme un lièvre, et il court comme le vent. Lequel des deux court le plus vite? — Le vent bien entendu. — Et la tortue comment court-elle? — Elle ne court pas du tout, elle marche comme un sénateur. — C'est bien. Elle est fameuse pour sa lenteur. Il y a des hommes qui sont de véritables tortues; ils n'ont ni jambes ni nerfs. Avez-vous de bonnes jambes, mon garçon? — Oui, je cours plus vite que la sœur de mademoiselle. — Bien sûr; les hommes l'emportent sur les femmes à la course, et les garçons sur les filles.

Qui s'imaginerait que ces deux animaux, la vitesse et la lenteur, engagent ensemble une lutte à la course? Cela ne paraît-il pas impossible et absurde? — C'est ridicule. — Cela a lieu cependant. Lequel des deux, pensez-vous, porte le défi? — Le lièvre évidemment et il devrait en

être honteux. — Eh bien ! c'est la tortue qui veut courir. N'est-elle pas folle ? — Elle a perdu la tête. — Le lièvre partage votre opinion : "Ma commère, dit-il, il vous faut purger avec quatre grains d'ellébore." La tortue n'écoute pas ; elle veut courir à tout prix.

Le duel va s'engager. Vous pensez bien que le lièvre ne prit pas la chose au sérieux ; il méprisait un pareil adversaire, et aurait été honteux de partir en même temps qu'elle. Je suis sûr que la tortue l'avait prévu, et qu'après tout elle n'était pas aussi bête que nous le croyions. De son côté, elle ne perd pas un moment, pas une seconde. Elle part, elle s'évertue, elle va sans cesse son train de sénateur, elle se hâte avec lenteur ; elle suit la maxime d'Auguste : "*festina lente.*" Et l'autre où est-t-il ? que fait-il ? Le voilà dans les trèfles jusqu'aux épaules, qui s'amuse, qui broute, et lève la tête pour écouter d'où vient le vent. Cependant à la fin, il voit que la tortue touche presque au bout de la carrière ; et alors il part comme un trait ; mais c'était trop tard !

La tortue remporta la victoire. C'était à son tour de rire. Avec quel bonheur elle adressa au vaincu les paroles suivantes : "Eh bien ! n'avais-je pas raison ? Et que serait-ce si vous portiez une maison !"

Quelle leçon pour nous tous ! Rien ne sert de courir ; il faut partir à temps.

Lisons, mesdames. Je lirai d'abord seul ; essayez de comprendre sans suivre dans votre livre. Après, nous lirons ensemble.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presqu'au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce,
Si vous portiez une maison ?

Expliquez les mots suivants : gageons, enjeux, calendes, arpenter les landes, brouter, carrière, trait.

XXXIV.

LA FONTAINE.

Ne connaissez-vous pas encore assez La Fontaine pour l'aimer, mesdames? — Si, monsieur; nous l'aimions avant de le connaître sur sa réputation de bonhomme, d'ami des animaux et de la nature. — Oui, lui tout seul presque dans ce siècle qui vivait dans les salons, il passait sa vie avec ses bêtes, et les arbres, et la verdure. Pour tout cela il oubliait souvent les hommes. Savez-vous qu'il n'avait ni bibliothèque, ni cabinet d'étude? Il vivait sous le ciel. — Oui? — Sans doute; et c'est prodigieux dans ce temps des salons, des sociétés de Rambouillet et de Mlle de Scudéry. — N'allait-il pas à la cour? — Qu'eût-il fait là, au sein des cérémonies et de l'étiquette? Il eût scandalisé le dieu de Versailles par ses distractions. Quand il allait sur le chemin de la ville royale, il s'arrêtait en route pour regarder d'où venait le vent, comme son lièvre, pour songer sous un arbre, pour faire ses poétiques bouquets. "Un jour la duchesse de Bouillon allant à Versailles, c'est M. C. A. Walckenaer qui parle, rencontra le matin La Fontaine qui rêvait seul sous un arbre, et le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude." — Où M. Walckenaer dit-il cela? — Dans son excellente *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine.* — Est-ce un volumineux ouvrage? — Non, il a deux tomes. Le même auteur en a écrit aussi deux sur Horace, et six sur Mme de Sévigné, qui sont très-curieux. — Que faisait le poëte sous l'arbre toute la journée? — Il était

chez lui, et comme au ciel, dans la nature et dans la poésie. « Il aimait mieux travailler en plein air que dans l'enceinte d'une chambre, et préférait se mettre à couvert sous un dais de verdure plutôt que de se renfermer sous un toit sombre et triste." Il dit lui-même qu'il aimait surtout les frais ombrages, les verts tapis des prés et le doux bruit des ruisseaux. Et les animaux, ses chers amis! il avait l'œil de Dieu pour les regarder, et lire dans le monde de leurs sentiments. N'oubliait-il pas tout pour eux, même de manger. Un jour qu'il était invité chez Mme d'Hervart, il arriva trois heures après le dîner. Qu'avait-il fait, pensez-vous? — Il avait été sous l'arbre de Versailles. — Non, il avait été à genoux pendant trois heures . . . — Devant votre germandrée, monsieur? — Vous ne l'oubliez pas, mademoiselle; mais si vous en aviez une, ne l'offririez-vous pas aux mânes de La Fontaine? Plus on le voit, plus on l'aime. — Où s'est-il mis à genoux? — Devant des fourmis. — Pendant trois heures? — Pourquoi pas? il assistait à un spectacle funèbre, et émouvant pour lui qui savait lire dans l'âme de ses bêtes, à l'enterrement d'une fourmi. Il avait vu les sœurs de la défunte quittant le logis, et les avait suivies tout le long du chemin jusqu'au cimetière, et ne les avait pas quittées avant leur retour à la maison. — N'a-t-on pas ri de lui à la table de Mme d'Hervart? — J'ai peur que si; la terre comprend si peu les cieux. Il fallait Molière pour pénétrer dans toute la grandeur de La Fontaine. Boileau et Racine eux-mêmes s'amusaient quelquefois de ses distractions, et alors celui qu'on appelle le grand contemplateur. . . . — Qui? — Molière. Il disait: "Nos hommes d'esprit ont beau faire; ils n'égaleront jamais le bonhomme." — Le croyez-vous, monsieur? — Je le crois; après celui qui vient de le juger, il est le premier

poëte de la France, comme il est dans la fable le premier du monde. — Quelle est la plus grande de ses fables? — "Les Animaux malades de la peste." — Est-elle préférée par tous les juges? — Non, il y en a qui mettent au premier rang "Les deux Pigeons." M. Walckenaer préfère "Le Vieillard et les trois jeunes hommes." — Il y a place pour bien d'autres préférences. Il n'a fait pour ainsi dire que des chefs-d'œuvre. Jamais génie n'en produisit autant. La plus belle des fables est pour chacun celle qu'il comprend le mieux. — Sont-elles difficiles à comprendre? — Oui, madame: on n'a jamais fini avec les grands poëtes, pas plus avec La Fontaine qu'avec Shakspeare et Molière. — On ne fait pas de théories sur le Fabuliste comme sur le Tragique anglais. — Non sans doute; mais qui a vu la délicatesse entière, toute la finesse, qui a senti tout le parfum, qui a été au fond des rêves qui sont dans les petits drames de La Fontaine? Non, nous n'aurons jamais fini avec lui, parce que nous ne l'égalerons jamais. — M. Taine n'a-t-il pas compris tout La Fontaine? — Son livre sur *La Fontaine et ses fables* est à mes yeux sa meilleure œuvre, mais qu'il est loin de son poëte! qu'il est peu digne de s'en approcher! La Fontaine seul suffirait pour nourrir et inspirer un grand homme. Vous connaissez la phrase latine: *Timeo virum unius libri*, je crains l'homme d'un seul livre, l'homme qui a vu tout ce qu'il y a dans un livre, toutes les leçons qu'il donne, toutes les pensées qu'il fait naître, tous les sentiments qu'il inspire. — Est-ce vrai de tous les livres, monsieur? — Non; non, evidemment, il faut les grands livres, et celui de La Fontaine est un de ceux-là. — Nommez-nous en d'autres. — Avec plaisir: Shakspeare, Molière, Pascal, Platon, Homère, Montaigne, Dante, Eschyle. — Et Racine? — Je ne le pense pas. —

Et Aristophane ? — Peut-être. — Je l'ai entendu nommer le plus grand des Grecs. — C'est une opinion. — Et Plaute ? — Peut-être. — Et Virgile ? — Non. — Et Goethe ? — Oui. — Et Bossuet ? — Je ne le nommerais pas. — Et Cicéron ? — Je n'ose dire ni oui ni non. — Et Bacon ? — Je crois que oui. — Vous êtes plein de doutes, monsieur. — Oui, madame ; j'ai osé affirmer sur ceux qui pour moi sont les plus capables de former le *hominem unius libri*. N'ai-je pas trop affirmé déjà ? que dirait Montaigne ?

Il nous faut quitter La Fontaine jusqu'à notre prochaine réunion.

Me permettriez-vous encore une question, monsieur, une indiscrétion ? — Nous sommes en famille, mademoiselle ; parlez.

On ne peut pas citer l'œuvre de notre Emerson pour le seul livre d'un homme ? — Que sais-je ? il est vivant. On n'a jamais fini avec lui non plus ; il inspire un monde de pensées. Mais ne prononçons pas sur les vivants ; laissons faire la postérité. — Quel livre de M. Emerson préférez-vous ? — *Society and solitude.* — Est-ce le plus grand ? — Je ne sais pas ; j'exprime seulement ma préférence.

Une dernière question, monsieur ? — Dites. — Quelle est la pièce de Shakspeare que vous avez le plus lue ? — *Hamlet.* — Est-ce la plus belle ? — Oh ! voilà une question digne d'être proposée à un grand poëte : je crois que M. J. R. Lowell préfère *Macbeth*, mais il ne réclamerait pas contre le jugement de ceux qui préfèrent *Hamlet*, j'en suis sûr. — N'aimez-vous pas *Othello* ? — J'en ai presque peur, surtout depuis que j'ai vu le grand artiste italien représenter le terrible Maure. — Et *King Lear* ? — C'est bien terrible aussi pour ceux qui ont le goût un peu trop grec peut-être. Cependant je ne connais rien de plus grand, de

plus noblement tragique que le 3e acte. Jamais l'homme, l'âme humaine n'a été ainsi encadrée dans la nature. Cette tempête dans *Lear* et dans la nature à la fois, produite avec cette force, ne pouvait être faite que par le plus grand de tous les poëtes. Cette réunion des bons, le fou et Kent, avec le malheureux Lear, sous cette fureur du ciel, à la 4e scène, est la plus sublime du monde. — Et *The Tempest?* — Voulez-vous dire la tragédie qui porte ce nom? — Oui. — Je l'admire et je l'aime malgré l'abject Caliban. Prospero est si sage et si noble! c'est un des plus beaux idéals du poëte. — Est-ce Shakspeare lui-même? — Je suis certain que non: il a regardé tout son immortel cortége de héros, mais ne s'est incarné dans aucun complètement, pas plus que Molière. Eût-il aimé ce système d'incarnation dans l'acteur, qui caractérise Salvini; je me le suis demandé, et je pense que non.

Avez-vous lu M. Taine sur Shakspeare? — Oui, je lis tout ce que ce critique nous donne. — Et M. Lowell? — Oui certes. — Et . . . — Oh! ne citez pas les travaux faits sur le poëte. J'en ai lu trop comme tout le monde. — Où prenez-vous vos opinions? — Grâce à Dieu, dans la lecture de Shakspeare. — Quel critique devons-nous lire sur Shakspeare? — Shakspeare. — Et puis? — Shakspeare.

XXXV.

LA FONTAINE (SUITE).

OUVREZ vos livres, et lisez la page de Fénelon sur La Fontaine. C'est l'éloge que l'archevêque de Cambrai fit du poëte aussitôt qu'il apprit sa mort. — Quand mourut-il ? — Le 13 avril 1695. — Etait-il vieux ? — Il avait soixante-treize ans neuf mois et cinq jours. — Quand est-il né ? — Voilà un problème que je vous laisse à résoudre, mon ami. — Je le ferai ce soir avec la sœur de mademoiselle. — C'est pour vous donner ce plaisir que je ne réponds pas.

Fénelon a écrit cet éloge en latin. — Il est en français dans notre livre. — Oui, il a été traduit par le duc de Bourgogne sous les yeux de son précepteur, qui voulait par ce travail le bien pénétrer de la perte que le monde venait de faire.

" La Fontaine n'est plus ! Il n'est plus ! et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces naïves et les doctes Muses. Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt. Il n'est plus cet homme à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant ! Pleurez donc, nourrissons des Muses ; ou plutôt consolez-vous : La Fontaine vit tout entier, et vivra éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes ; mais par son génie, il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans tout ce qu'elle a d'excellent. Lisez-le, et dites si Anacréon a su

badiner avec plus de grâce ; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants ; si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité ; si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux."

Quel bel éloge, monsieur ! — Oui et bien mérité. Il me plairait davantage encore s'il n'était pas un peu déclamatoire dans le ton. Que c'est différent de la simplicité de La Fontaine ! — N'aimez-vous pas cette page ? — C'est une question de style et de goût. Je ne veux pas critiquer ; seulement je préfère la manière de Bossuet ou de Pascal à celle de Fénelon. Il y en a qui sentent tout juste le contraire, et je ne puis les blâmer. — Toutes les idées sont justes ? — Oh ! parfaitement, excepté une. — Laquelle ? — La négligence de l'art dont Fénelon fait un mérite au Fabuliste. Personne ne travailla plus son vers et l'art que lui : lisez dans Walckenaer avec quel soin il composait. Un grand artiste ne peut être négligent ; La Fontaine ne l'est pas plus que Sophocle, ou Virgile, ou Racine, ou Raphaël, ou G. Sand.

La Fontaine n'était-il pas distrait ? — Pas dans son art. Il vivait sans cesse dans sa poésie ; de là ses distractions au milieu des hommes. — Il en avait de grandes, n'est-ce pas ? — Oui, mais il ne faut pas accepter toutes celles qu'on raconte. — Lesquelles ? — Je ne veux pas vous les dire. — Dites-nous les vraies distractions. — A la bonne heure ! Je les prends dans Walckenaer.

" La Fontaine avait un procès, ne s'en inquiétait nullement, et restait à la campagne. Un de ses amis apprend que le procès va être jugé le lendemain, il en prévient La Fontaine et lui envoie un cheval, pour qu'il se rende à Paris, afin de solliciter ses juges. La Fontaine se met en

route, puis, pour se reposer, il s'arrête chez une de ses connaissances, qui demeurait à une lieue de la capitale. Il est reçû avec joie, accueilli avec empressement, parle de vers, et oublie son procès : On l'invite à coucher, il consent à rester, dort toute la nuit, et se réveille tard dans la matinée ; mais en se réveillant il se rappelle enfin le motif pour lequel il s'est mis en route ; il repart, arrive après le jugement rendu, et essuie les reproches de son ami. Sans se déconcerter, La Fontaine répond qu'il était bien aise au fond de cet incident, parce qu'il n'aimait ni à parler d'affaires, ni à en entendre parler."

"Un jour Racine mena La Fontaine à ténèbres ; et, s'apercevant que l'Office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible. La Fontaine tomba sur la prière des Juifs, dans Baruch, et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il dit à Racine : " C'était un beau génie que Baruch ; qui était-il ?" Le lendemain et les jours suivants, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelque personne de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : "Avez-vous lu Baruch ? c'était un grand génie !"

Un jour que le docteur Boileau, frère du poëte, parlait en sa présence de saint Augustin, il l'interrompit pour lui dire : " Saint Augustin est-il un aussi grand génie que Rabelais ?" L'autre étonné lui répond : "Monsieur de La Fontaine, vous avez mis vos bas à l'envers ce matin."

Il quittait le monde réel et vivait dans l'idéal. Il était difficile de lui faire prendre part aux conversations vulgaires. " Une fois Le Verrier l'invite à dîner, dans l'espérance qu'il amuserait ses convives. La Fontaine mangea, et ne parla point. Comme le dîner se prolongeait, il

s'ennuya, et se leva de table sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui fit observer qu'il n'était pas encore temps, et que deux heures venaient de sonner. 'Ah bien ! répondit-il, je prendrai le plus long,' et il sortit."

Madame de La Sablière, qui l'aimait comme une mère, lui dit un jour : " En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête, si vous n'aviez pas tant d'esprit ! "

Etait-il toujours distrait ? — Oui ; mais cela signifie qu'il était occupé ailleurs, dans un monde plus beau, dans le monde de la poésie. Quand il trouvait ce monde sur la terre, son esprit ne partait pas. Il adorait. Il ne fut jamais distrait en présence des dames. Elles étaient pour lui des déesses ; il leur disait et le croyait très-sérieusement. Il a vu la princesse de Conti parée pour le bal ; il ne peut l'oublier ; il la voit dans ses rêves de la nuit comme dans ceux du jour.

" L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas. . . ."

Et à la duchesse de Bouillon :

" Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ;
Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses."

Il adorait les dames, monsieur, comme les fourmis. — Pourquoi pas ? Il était enthousiaste ; c'est pour cela qu'il à mis au monde ses bêtes immortelles ; c'est par là qu'il fut poëte et le plus heureux des hommes. Ecoutez M. Taine qui est aussi poëte, quand il consent à ne pas être philosophe.

" Il était dans ce monde charmant où les hommes sensés n'entrent jamais, qui n'est ouvert qu'aux simples d'esprit, aux gens un peu fous, aux rêveurs. . . . Il

oubliait le vrai caractère des choses et les voyait telles qu'il se les figurait. Il s'oubliait lui-même, il s'enfonçait si bien dans ses personnages fictifs, qu'il s'intéressait à eux, leur parlait, revenait à eux comme à d'anciens amis, leur donnait une place dans sa vie, s'effaçait devant eux et mettait au jour de véritables êtres."

"Il était sans cesse dans le pays des rêves, des célestes visions. Il avait tous les jours ces émotions de l'âme qui font oublier la terre. Celui-là n'a pas vécu qui ne les a pas eues. Nous mangeons, nous dormons, nous songeons à gagner un peu de considération et d'argent ; nous nous amusons platement, notre train de vie est tout mesquin, quand il n'est pas animal ; arrivés au terme, si nous repassions en esprit toutes nos journées, combien en trouverions-nous où nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin. Et ce sont cependant ces heures si clair-semées qui donnent du prix à notre vie. Une grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà l'image de notre condition ; celui-là seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne font l'homme ; mais le sentiment intérieur et habituel. . . . C'est dans ce fond intime qu'il faut regarder La Fontaine. C'est par là que la vie d'un poëte vaut quelque chose. Celui-ci s'est donné sans cesse le spectacle que ses vers nous offrent. Il a erré parmi des milliers de sentiments fins, gais et tendres ; son cœur lui a fourni une fête, la plus piquante, la plus gracieuse, toute nuancée de rêveries voluptueuses, de sourires malins, d'adorations fugitives. . . . Bien des gens ne changeraient pas son cœur ni sa vie contre le cœur ou la vie du grand roi."

Changeriez-vous, madame? — Non, je préférerais mille fois la vie de La Fontaine.— Tous les poëtes sont-ils heureux comme La Fontaine? — Non, monsieur, nous avons Byron et vous avez Molière qui ne furent guère à envier. Je voudrais savoir pourquoi les poëtes qui vivent dans le divin, comme dit M. Taine, ne sont pas tous heureux. — Nous examinerons peut-être cette question un autre jour.

XXXVI.

UNE ANECDOTE. — L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES A OXFORD.

J'AI parlé et lu beaucoup la dernière fois, mesdames, et vous ne m'avez pas interrompu. Aujourd'hui il faut parler vous-mêmes. Si vous aviez douze pêches, qu'en feriez-vous, mademoiselle? — Je vous les donnerais pour les partager à la classe. — Et vous, mon ami, que feriez-vous d'une douzaine de pêches? — Je garderais la plus belle pour la sœur de mademoiselle; je partagerais les autres en deux: il y en aurait une demie pour chacun de nous. — Mais il vous en resterait encore une entière. — Oui, monsieur, elle serait pour vous. — Merci, cher ami. — Et vous, madame, si vous aviez un beau bouquet de muguet, vous le garderiez, n'est-ce pas? — Non, je le donnerais à George.

Voilà nos fruits et nos fleurs bien distribués. Contez-moi quelques anecdotes. N'en savez-vous aucune? Voyons, madame, je vois que vous pensez; vous en avez une,

n'est-ce pas? — Oui, mon frere m'en a raconté une qui me plaît: je la dirai du mieux que je puis.

Un savant français, membre de l'Académie, désirait s'assurer de l'état de l'enseignement des langues à l'université d'Oxford. Il y avait des amis dans le corps enseignant. Il leur annonce sa visite et l'objet de cette visite. L'université anglaise prit à cœur de donner de ses études une haute idée à l'académicien de Paris: pour cela, elle imagine un moyen extraordinaire. Elle choisit une vingtaine de ses élèves, ceux qui connaissent le mieux, l'un le grec, l'autre le sanscrit, un troisième le français, un autre l'espagnol, et ainsi de suite. Langues mortes et langues vivantes, tout était représenté par les vingt élus du Con seil académique. Ils ont l'ordre de s'habiller en paysans, et d'aller à la rencontre de l'étranger à quelque distance d'Oxford. Celui-ci s'avançait tranquillement, pensant à la haute importance de l'étude des langues, et au plaisir qu'il avait goûté depuis qu'il était sur le sol anglais de parler avec ses habitants comme s'il était né parmi eux. Tout-à-coup une apparence de paysan s'approche et lui demande un latin s'il ne peut lui rendre aucun service; un autre l'aborde bientôt en allemand, et puis un troisième et un quatrième, enfin toute une troupe de paysans qui lui adressent la parole dans toutes les langues du monde. L'académicien tombait des nues. Il arrive à Oxford tout éperdu de ce prodige. "Messieurs, dit-il, aux professeurs anglais, ma mission est terminée; je n'ai plus à examiner votre enseignement; vous êtes les premiers maîtres de l'univers. Votre science s'est répandue dans tous les environs, et vos paysans savent plus de langues que nos étudiants de Paris." Cependant il veut s'assurer si à

Oxford on enseigne aussi avec succès la langue des signes. On promet de lui présenter le lendemain le meilleur des élèves de cette classe. . . . Pour cela on donne des instructions à un domestique de la maison, borgne et un peu bête, et on lui dit qu'il ait à s'entretenir par gestes avec un français qui est sourd. — Le tête-à-tête a lieu. — En voyant son homme, le savant montre un doigt ; l'autre en lève vivement deux ; le savant en présente trois ; et le domestique réplique en mettant son poing devant les yeux de l'académicien qui était émerveillé. — " Admirable ! dit-il, en courant auprès des professeurs, nous nous sommes compris parfaitement ; j'ai dit : il y a un Dieu ; il a répondu deux ; j'ai répliqué trois ; et il m'a montré son poing pour me dire : les trois personnes ne font qu'un seul Dieu."

L'édification du savant est complète. Il peut se retirer et rédiger son rapport à ses confrères de Paris sur les merveilles accomplies par l'enseignement d'Oxford.

Cependant le domestique arrive à son tour, tout rouge de colère. " Oh ! ce misérable français, s'écrie-t-il, il est venu ici pour m'insulter. Il m'a dit par son geste que je n'avais qu'un œil ; je lui ai répondu que j'en avais deux ; il a riposté en soutenant que nous n'en avions que trois pour nous deux ; mais il était temps qu'il partît, car je lui ai montré le poing d'un Anglais."

C'est très-drôle, madame. Voilà comment on se comprend souvent dans la société, même quand on use de la langue des mots. On a chacun son idée ; on n'écoute que son idée ; on s'y obstine sans entendre celle de son interlocuteur, qui de son côté en fait autant, et on ne sait même pas pourquoi l'on se tourne le dos ou l'on se montre le poing.

Aurons-nous Pascal demain, monsieur? vous nous l'avez promis il y a longtemps. — Oui? — Vous nous avez promis beaucoup de choses, l'alouette, et le Col d'Anterne, et G. Sand. — Quand vous ai-je parlé de Pascal? — Quand nous avons étudié "Le spectacle de l'univers." — Qu'ai-je dit? — Vous avez admiré le nombre des étoiles, leur grandeur, leur éloignement. — Cela n'est pas Pascal. — Vous avez dit que les étoiles témoignent de la grandeur infinie de Dieu, et nous font sentir notre petitesse. — Et puis? — Vous avez nommé Pascal et ses *Pensées*, disant qu'aucun homme ne parla jamais aussi bien que lui de l'homme et de Dieu. — Oui, je m'en souviens aussi, monsieur, et je me rappelle que la sœur de mademoiselle a dit que vous ne devriez pas parler de Pascal, que des garçons de mon âge ne peuvent pas comprendre Pascal. — Tont doux, mon ami, vous paraissez devant moi terrible, quand vous êtes armé des foudres de Jupiter. — Ce n'est pas Jupiter. — Sans doute; ne voyez-vous pas que je veux dire les foudres de la sœur de mademoiselle. — Elle n'a pas de foudres, car elle est toujours bonne pour moi. — Oui, mais pour moi elle a des foudres. Dites-lui de ma part qu'elle est terrible et sans miséricorde. — Je ne veux pas la faire pleurer, monsieur. — Vous avez raison: ne lui dites rien. Si vous comprenez Pascal demain, je vous prie de me défendre auprès d'elle. — Je ne comprendrai pas. — Peut-être; n'entendez-vous pas ceci: Dieu est infiniment grand, l'homme est extrêmement petit? — C'est facile. — Et ceci: il faut nous humilier devant Dieu et attendre tout de lui et de nous-mêmes rien? — Je comprends. — C'est tout Pascal. Adieu.

XXXVII.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Mesdames, nous renverrons encore Pascal à un autre jour. Lisons le chef-d'œuvre de La Fontaine. C'est un drame, où vous verrez en scène le Lion Louis XIV, le courtisan Renard, le peuple Ane, et les petits despotes Tigre, Ours, et jusqu'au simple Mâtin. Nous ne sommes plus aux temps glorieux de Colbert, ni aux heures des grandes victoires et de l'Europe qui tremble devant le roi-soleil. Le peuple de France est épuisé par les batailles et par les impôts: plus de sang, plus d'argent. Toutes les nations sont coalisées contre le vieux lion. La terre demeure en friche, le trésor est vide; on entend partout retentir les cris de la misère et de la faim. Où est le remède à tant de maux? où découvrir l'auteur de cette colère du ciel? — C'est le roi lui-même, monsieur, c'est son insatiable ambition, son égoïsme, son despotisme. — Oui, madame, mais un roi n'est jamais coupable; il est inviolable du moins; Bossuet a dit à celui-ci: "O rois, vous êtes des dieux." Ecoutons du reste ce qui se passe à l'assemblée, car il a convoqué son peuple.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
    Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
    Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
    Quelque diable, aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, en cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable:
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
    Rien que la mort n'etait capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Expliquez les termes suivants: Achéron, épiaient, tourterelles, partant plus de joie, courroux, gloutons, force moutons, canaille, sotte espèce, chimérique empire, flatteurs d'applaudir, mâtins, je tondis, quelque peu clerc, peccadille, son forfait.

Quelle est la maladie qui régnait parmi les animaux? — Est-ce une maladie terrible? — Fait-elle beaucoup de victimes? — Est-ce un châtiment du ciel? — Pourquoi le ciel était-il en courroux?

Au premier chant de l'Iliade, il y a aussi une peste infligée par Apollon. — Pourquoi, monsieur? — Parce que Agamemnon a méprisé son prêtre Chrysès en lui enlevant sa fille. — Qui est puni pour le crime du roi? — L'armée des Grecs. — Ils ne sont pas coupables. — Peut-être;

mais les peuples payent pour les rois. — Que fait Apollon ? — Il s'élance des cimes de l'Olympe, courroucé dans son cœur, avec son arc et ses flèches retentissantes. Il est redoutable comme la nuit. Il s'arrête loin des navires des Grecs et lance ses traits mortels ; de nombreux bûchers ne cessent de consumer les morts ; la peste moissonnait les Grecs infortunés. — Pourquoi les Grecs ne chassent-ils pas Agamemnon ? — C'est vrai, et les Français Louis XIV, n'est-ce pas, et les animaux le lion. Les peuples et les animaux sont bien patients, comme vous voyez ; ils attendent longtemps quatre-vingt-neuf et quatre-vingt-treize, mais alors ils sont terribles.

Quelle description le poëte fait-il de la maladie des animaux ? — Les tourterelles ont-elles l'habitude de se fuir ? — Ne s'aiment-elles plus ?

Que fait le lion dans cette situation désespérée ? — A-t-il l'habitude d'appeler ses sujets dans son conseil ? — L'infortune n'abat-elle pas l'orgueil des rois eux-mêmes ? — Comment le lion ouvre-t-il l'assemblée ? — Pourquoi, dit-il, “ Mes chers amis ” ? — Les rois disent-ils quelquefois, “ mes chers amis ” ? — Quand ? — Le lion tourne-t-il ses regards vers Dieu ? — Est-il pieux ? — Quand pense-t-il à Dieu ? — Avez-vous confiance dans sa piété, ou pensez-vous qu'il est hypocrite ? — A-t-il lu l'histoire ? — Connaît-il le sacrifice d'Iphigénie ? — Et vous, mademoiselle ? — Racontez-nous cette histoire. — Iphigénie méritait-elle la mort ? — Et Louis XVI ? — Louis XIV et Louis XV étaient-ils plus innocents que Louis XVI ? — Dieu n'est-il pas juste ? — Son dernier jugement est-il sur cette terre ou dans une autre vie ?

Quelle est la confession du lion ? — N'admirez-vous pas qu'il avoue ses crimes ? — Pensez-vous qu'il soit la victime

offerte au céleste courroux? — N'est-il pas très-coupable? — Pourquoi ne sera-t-il pas condamné?

Que dit le renard? — Est-ce un courtisan? — Est-il sincère? — Un courtisan est-il sincère? — A-t-il une pensée à lui? — N'est-ce pas un singe et une machine? — Comment La Fontaine définit-il la cour?

"Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître.
On dirait qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts."

La Fontaine respecte-t-il les courtisans? — Et vous? — Y a-t-il des courtisans auprès du Président de votre république? — Les estimez-vous? — Louis XIV avait-il plus de courtisans que le Président des Etats-Unis? — Pourquoi? — Ne fallait-il pas du courage à La Fontaine pour définir ainsi la cour? — Le roi estimait-il les courtisans?

Le discours du renard ne révolta-t-il pas l'honnêteté de l'assemblée? — Ne fut-il pas sifflé?

Le tigre, l'ours, tous les puissants se confessèrent-ils? — Etaient-ils coupables? — Furent-ils condamnés? — Pourquoi non?

Que dit l'âne? — Est-ce un grand criminel? — Est-il le plus coupable? — Si la justice règne sur la terre sera-t-il condamné? — Le loup, c'est-à-dire l'organe de la société, plaide-t-il pour ou contre l'âne? — Quel est le tort de l'âne? — Est-ce un crime d'être faible et pauvre? — Ne protestez-vous pas contre le jugement de l'assemblée? — Quelle est la morale de la fable?

XXXVIII.

DEUX ANGLAIS QUI PARLENT FRANÇAIS.

Me permettez-vous une observation, monsieur? — Oui, mon ami. — Quelqu'un m'a lu hier soir le Col d'Anterne. — Votre frère? — Non. — N'est-ce pas quelqu'une? — Si, c'est la sœur de mademoiselle. — Eh bien? — Vous n'aimez pas le *humour*. — Je l'aime beaucoup. — Vous nous avez lu il y a longtemps une page de Töpffer, mais vous n'avez pas choisi la plus comique. — Laquelle? — Celle où l'anglais se dispute avec le guide. La sœur de mademoiselle et moi nous avons bien ri; milord est si drôle. — Je vais lire la page à ces dames.

" Sur la fin du souper, le guide entra.

'Holà! hé! dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps: vers midi, nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là-haut à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là.'

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque.

Milord a sa fille. 'Cette guide avé iune très-irrévencious manière.

— Il me paraissé iune stupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si le ciel n'avé pas iune niuage.'

Milord au guide. 'Je ne voulé paartir que quand le ciel n'avé pas iune niuage.

— Eh bien ! c'est pas ça ! reprit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviens ; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres.'

MILORD A SA FILLE. ' C'été iune fourbe. *Au guide :* Je disé à vos que je ne voulé paartir que quand le ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il peut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors ! '

MILORD A SA FILLE. ' C'été iune fourbe. Comprené-vos le chose, Clara? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer la journée de grand matin, parce que plus tard il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquablement voleurs !

— Tute. Ordonné lui votre volonté; il été bien attrapé ! '

MILORD AU GUIDE. ' Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgem ! Je ne voulé paartir que quand le ciel il n'avé pas plus de niuage que sur cette plate. . . . (*à Clara*) *: How do you say* plate, *Clara?* '

CLARA. ' Assiette.

— . . . Que siur cette assiette. . . . Entendé-vos ?

— J'entends, j'entends; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté ! . . .

— Je défendé vos d'amener des cochons. . . .
— C'est pour faire voir à monsieur. . . .
— Je défendé vos !
— Comme vous voudrez.
— Je défendé, diabel ! '

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider de la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions, mais n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme pour réveiller milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et voyant le ciel tout couvert de nuage, ne put contenir son indignation : 'Vos été iune fourbe, mosieur ! iune fourbe ! criait-il au guide de derrière sa porte ; je connaissé voter estratadgem ! je connaissé ! . . . je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuage dans tute la circumférence de la firmamente ! . . . Allé-vos-en ! tute suite ! tute ! ' "

Est-ce tout, monsieur ? — Non. — Lisez-nous encore quelque chose. La jeune miss ne parle-t-elle pas davantage ? — Si : quand ils furent dans le Col d'Anterne, le guide voulut fumer ; il mit dans sa bouche une énorme pipe, ce qui effraya la jeune fille.

" Clara a Milord. Oh ! le détestable perfiume, si cette gaaçon voulé fiumer son pipe.

MILORD A CLARA. Je n'avé pas connaissé iune si intolérabel homme! (*Au guide.*) Je défendé vos, guide, de fiumer, pourquoi mon file il craigné la perfiume.

— C'est pas du perfium, c'est du bon tabac. . . .

— C'est une perfiume mauvaise, je défendé vos!

— Eh bien! tenez, la bête est sure, je marcherai derrière. . .

CLARA. Oh! oh! ne quitté pas la miulette!

MILORD. Ne quitté pas! *Ohe! what fellow we have there!* Je défendé vos de fiumer! Si vos fiumé, je refiusé absolument de payer vos.

Ah ben! ceux-là! . . . vaut mieux mener les bêtes à la foire, dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche."

Tous les Anglais parlent-ils comme cela?—Non, certes. — Où est-ce que Milord a étudié, monsieur?—Dans sa grammaire.— C'est évident.

XXXIX.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

ENCORE une fable.

Le poëte exprime lui-même la morale de cette fable dans les termes suivants: "La raison du plus fort est toujours la meilleure." Le loup représente la force, et probablement aussi l'injustice; l'agneau représente la faiblesse, et probablement aussi l'innocence. Nous prévoyons, rien qu'à voir en présence les deux personnages, qu'il y aura un différent entre eux et par suite une dispute. Nous savons

bien lequel des deux cherchera la dispute, et La Fontaine nous a fait deviner par sa morale que le loup triomphera, non parce qu'il a raison, mais tout simplement parce qu'il est le plus fort. C'est tout comme les vieux rois de France qui disaient, "*Stat pro ratione voluntas.*" Le loup ne pense pas autrement qu'eux. Ecoutons la fable.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Quel est le représentant de la violence dans la fable ? — Le droit, la justice a-t-elle toujours raison dans les différents des hommes ? — Qui représente le droit ici ? — Pensez-vous qu'il triomphe ? — Pourquoi non ? — Est-il juste qu'on succombe parce qu'on est faible ?

L'agneau avait-il le droit de se désaltérer dans l'onde pure ? — Etait-il protégé par les lois ? — Le loup respecte-t-il les lois ?

Pourquoi le loup vient-il à la rivière ? — Est-ce pour boire ? — N'est-ce pas un aventurier et un usurpateur ? — Son langage est-il convenable ? — N'est-il pas violent dès les premiers mots ? — Quelles raisons cherche-t-il pour justifier le meurtre qu'il est décidé à commettre ? — Sont-ce de bonnes raisons ? — L'agneau a-t-il mal parlé du loup ? — N'a-t-il pas lieu de mal parler de lui ? — Connaissez-vous la fable intitulée : Les obsèques de la lionne? — Dans cette fable le cerf ne pleure point aux obsèques de la lionne. " Comment l'eût-il pu faire ? . . . La reine avait jadis étranglé sa femme et son fils." L'agneau n'a-t-il pas à se plaindre du loup comme le cerf de la lionne ?

Le loup n'est-il pas un hypocrite de chercher des raisons pour justifier son crime ? — N'y-a-t-il pas dans l'histoire des conquérants qui sont comme le loup ? — Est-il vrai que " *la force prime le droit* " ? — Le droit n'est-il pas éternel ? — En Dieu le droit et la force ne sont-ils pas réunis et toujours d'accord ? — En est-il de même chez les hommes ? — Les hommes qui ont pour eux la force sans la justice n'ont-ils pas contre eux Dieu et la conscience humaine ?

Aimez-vous les loups, mademoiselle ? — Et les hommes-loups ?

XL.

PASCAL. — LE SUBLIME.

Voici enfin Pascal! Ecoutons-le.

" Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point en comparaison du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Notre vue s'arrête là; mais que l'imagination passe plus loin; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un point imperceptible dans l'ample sein de la nature. Aucune idée ne peut approcher de l'œuvre de Dieu. L'imagination n'enfante que des atomes, en comparaison de la réalité. Le monde est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Quel spectacle de la toute-puissance de Dieu!

Après avoir considéré le monde, que l'homme porte son œil sur lui-même; qu'il se regarde comme égaré dans son petit cachot, je veux dire l'univers; et que de là il apprenne à estimer à leur juste prix la terre, les royaumes, les villes, et soi-même.

Qu'est-ce que l'homme dans la nature? un néant à l'égard

de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout."

Quelle langue et quelle pensée, mesdames! Nous sommes tous émus. Je ne vous demande pas si vous avez compris. Je l'ai lu sur vos figures. Vous êtes devenues tout-à-coup sérieuses, graves, étonnées, et comme anéanties devant le sublime tableau de l'infini.—Que c'est grand, monsieur!—Oui, c'est hors de notre portée; notre imagination est impuissante à mesurer; nous nous sentons petits; nous sommes transportés à des hauteurs qui donnent presque le vertige; nous avons quitté et oublié notre vallée de misère, nos bas-fonds, notre terre, et nous sommes sur les sommets voisins du ciel. Nous sommes en présence du sublime.—Qu'est-ce que le sublime, monsieur? Nous en avons une idée, mais elle est si confuse!—C'est ce que je viens de décrire faiblement. Le sublime ne peut se définir. Pour vous en donner une idée, je vais procéder comme Socrate et vous faire quelques questions.

Avez-vous quelquefois contemplé le ciel étoilé?—Oui, souvent; c'est un beau spectacle.—Etiez-vous seule, mademoiselle, dans la solitude de votre âme, comme dirait M. Emerson, ou avec un ami aussi recueilli que vous? Avez-vous bien plongé du regard dans cette immensité toute peuplée de la voûte céleste? Avez-vous pensé au nombre de ces étoiles, de ces mondes, à leur grandeur, à leur distance? Pouviez-vous compter?—Non.—Votre imagination pouvait-elle évaluer cette grandeur?—Impossible.—Pouvait-elle mesurer la distance?—Non.—Pouviez-vous surtout concevoir la puissance de celui qui a créé cette œuvre comme en se jouant?—Mille fois non.—Et ne vous sentiez-vous pas petite, émue, mais profondément pensive, et

comme enlevée de la terre dans les plus hautes régions ? — Si. — Voilà le sublime.

Avez-vous été sur l'Océan ? — Oui, j'ai traversé l'Atlantique. — Vous êtes-vous quelquefois tenue debout sur le pont à la proue du vaisseau ? — Bien souvent. — Et vous promeniez vos regards autour de vous là-bas à l'horizon ? — Oui. — Et votre imagination suivait les eaux bien loin, bien loin, et sans fin au-delà de l'horizon ? — Oui. — Et votre âme allait avec les eaux et vous rêviez ? — Oui, je ne pensais plus à la terre, ni à l'Amérique que j'avais quittée et où était ma mère ; ni à l'Europe où j'allais voir pour la première fois Rome, Paris, et la Suisse, et le Louvre et le Vatican ; ni au vaisseau et à ma petite sœur qui me tirait par la robe et me criait je n'entendais pas quoi ; sa douce voix bourdonnait dans mon oreille, confuse et mêlée à la voix du matelot, au murmure des flots, et au sifflement des cordages. — Oui, mademoiselle, vous avez contemplé l'Océan, et vous avez quitté la terre pour parler avec l'immensité, avec Dieu. Vous étiez en présence du sublime.

Vous êtes toujours au haut de votre proue : ramenez vos yeux de l'horizon, et regardez à vos pieds dans ces vagues qui roulent tranquillement devant vous ; plongez-y votre regard ; voyez-vous le fond, sondez-vous les abîmes ? Votre imagination n'est-elle pas consternée de tant de profondeur ? Vous voilà rêveuse encore et partie en course après une limite que vous ne pouvez atteindre ; le sublime vous a emportée sur ses ailes dans les régions de l'infini. Ne vous sentez-vous pas petite ? — Oh ! si, mais délicieusement heureuse. — Et fière d'aller si loin et d'être capable de courir après Dieu. Nous ne l'atteignons jamais, mais notre gloire, notre grandeur, est de le voir devant nous et de courir sans cesse après lui.

Je ne veux plus vous laisser sur votre proue, vous auriez peur, et le sublime ne vient pas à nous quand nous sentons la peur. — Pourquoi, monsieur ? — Parce que nous restons sur terre, nous pensons à nous, nous sommes sans ailes pour voler vers Dieu. — Nous prions Dieu cependant quand nous avons peur ; nous le supplions de nous préserver et de nous sauver. — Sans doute, et la prière est toujours bonne, mais elle n'est pas sublime en ce moment. — Oui, je comprends. — Vous êtes donc sur un rocher, mademoiselle, et à vos pieds l'Océan en furie, cheval sans frein, s'abandonne à toute sa fougue. Pouvez-vous imaginer une limite à sa force ? Y a-t-il rien au monde qu'il ne brise ? Une main humaine peut-elle se poser sur son cou et l'arrêter ? la voix de Dieu ne peut-elle pas seule lui crier halte ! et se faire obéir ? — Si. — Pouvez-vous mesurer cette puissance de l'Océan en courroux ? — Non, certes. — Ne pensez-vous pas à l'infini de la puissance de Dieu ? — J'y pense uniquement. — Vous avez encore vu le sublime.

Voilà un aigle superbe, qui plane fièrement au-dessus de notre tête. Une tempête se soulève, et le roi des airs prend son essor ; il part comme le vent, il monte, monte encore, monte toujours, il ne s'arrêtera jamais de voler. Déjà ce n'est plus dans la nue qu'un point noir ; le point lui-même a disparu, mais notre imagination le suit dans l'immensité. Pouvez-vous mesurer l'espace qu'il a traversé ? Combien de temps volera-t-il encore ? Sa puissance de voler a-t-elle une limite pour notre mesure humaine ? — Non, Dieu seul la connaît. — N'avons-nous pas suivi l'aigle, vous et moi, au haut des cieux et ne sommes-nous pas allés dans l'infini ? — Si. — Voilà encore le sublime.

Ce géant des forêts, ce beau chêne au haut de la mon-

tagne, n'a-t-il pas ses heures sublimes? Pouvons-nous mesurer sa force de résistance?—Non.—Voyez son terrible ennemi, l'Aquilon qui lui livre bataille. Il renverse les colonnes, les murailles, les tours de granit, et le chêne résiste encore; il brave et triomphera peut-être. Sa tête fière est violemment secouée, ses magnifiques rameaux semblent délirer sur ce champ de bataille, son tronc séculaire ploie et se redresse avec rage, pour ployer encore et se redresser toujours. La résistance du chêne n'est-elle pas sublime? pouvons-nous la mesurer?—Non.

Mais il sera vaincu un jour, peut-être; il aura à livrer le dernier de ses combats. Ce sera le jour de Waterloo; écoutez:

" Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon. . . .
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts."

Eh bien! il y a des fins sublimes, et dans cette grande et fatale journée, la résistance du géant n'a pas été mesurée par nous. Nous avons eu encore la vue de Dieu, qui est venu sous la forme de l'ouragan abattre l'invincible.

" Duel effrayant! guerre étrange!
Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
Tu luttais avec Jéhovah!"

V. Hugo.

XLI.

LE SUBLIME. — SOCRATE.

Continuerons-nous à parler du sublime, monsieur ? — Ne le comprenez-vous pas ? — Nous le comprenons assez bien. La nuit est-elle sublime ? — Oui, son silence et ses ténèbres mettent en présence de Dieu. — Et le désert, monsieur ? — Il est sublime aussi, nous ne pouvons pas le mesurer. — N'y a-t-il pas de sublime dans l'âme de l'homme. — Si, sans doute ; l'homme qui monte au-dessus de lui-même, qui se sacrifie pour sa famille, pour la patrie, pour l'humanité, est un être sublime. Debout près de lui, nous devons regarder en haut pour le contempler, et souvent nous tombons à genoux comme pour adorer cette apparition du divin au milieu de nous. Sa vue aussi nous fait quitter la terre et nous porte vers l'infini, vers Dieu, cette source unique du sublime. Ce grand frère de notre humanité nous fait sentir aussi notre petitesse ; avec la mesure de notre vie ordinaire, des actes de tous les jours, nous ne pouvons mesurer ce sublime membre de notre famille. Mais nous ne sommes pas humiliés ; nous sommes touchés plutôt, et fiers de notre race, et nous faisons un effort pour nous élever nous-mêmes. — Quels sont les êtres sublimes ? — Connaissez-vous Jeanne d'Arc ? — Oui, tout le monde la connaît. — C'est la plus sublime des créations de Dieu. — Parlez-nous-en, monsieur. — Je le ferai un autre jour.

Savez-vous comment mourut Socrate ? — Oui, il fut condammé à mort, et but la cigüe. Avez-vous lu le

Phédon de Platon? — Non. — Il faut le lire. Tout homme et toute femme qui tient à l'élévation de l'âme doit lire le Phédon. C'est une honte d'avoir lu dix autres livres seulement et de ne pas connaître celui-là. En vérité, on est obligé de constater tous les jours que les plus grands livres sont ignorés. — Tout le monde n'est pas littérateur, monsieur. — Cela n'est pas nécessaire, madame, mais nous avons tous besoin de lire les livres qui élèvent, qui font penser, et je vous en prie, lisez le Phédon. — Est-ce un grand ouvrage? — Par son nombre de pages? — Oui. — Il a 116 pages seulement. Voyez si l'on est excusable de ne pas le lire. — Où le trouverons-nous? — Il est dans vos bibliothèques publiques. — Comment devons-nous le demander? — Demandez le 5ᵉ tome des œuvres de Platon, traduction Emile Saisset. Vous le trouverez aussi à la librairie étrangère de cette ville. — Est-il sublime? — La mort de Socrate que vous y lirez est sublime. Lui qui n'a pas connu le Christ nous confond par sa sérénité en présence de la mort. Il parle de Dieu, de l'âme, de l'immortalité, et il va dans l'autre vie comme à un céleste banquet. La Rochefoucauld a dit: « Le soleil et la mort ne peuvent se regarder fixement.» Et Socrate regarde la mort le sourire au front, et comme nageant dans le flot de la lumière éternelle. Au moment où il boit le poison son âme s'élève au-dessus de notre humanité. Les épouvantes de la mort ne le touchent pas; sa douceur pénètre le cœur du bourreau, et il console lui-même ses amis.

« Socrate porta la coupe à ses lèvres, dit Phédon, et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. Jusque là nous avions eu presque tous la force de retenir

nos larmes ; mais, en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, mes larmes s'échappèrent avec abondance, et malgré tous mes efforts, il fallut que je me couvrisse de mon manteau pour pleurer en liberté sur moi-même ; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en pensant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'avait pu retenir ses larmes, et était sorti ; et Apollodore qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, et à sanglotter de telle sorte qu'il n'y eut personne à qui il ne fit fendre le cœur, excepté Socrate. — Que faites-vous, mes amis, nous dit-il ? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, de peur de ces faiblesses, car j'ai toujours pensé qu'il faut mourir avec de bonnes paroles ? Tenez-vous donc en repos et témoignez plus de fermeté. — Ces paroles nous remplirent de confusion et nous retînmes nos pleurs."

Pouvons-nous mesurer la grandeur morale de Socrate, mesdames ? — Non, en vérité. — Ce spectacle ne nous enlève-t-il pas à la terre pour nous porter vers Dieu ? — Si. — Connaissez-vous le combat des Horaces et des Curiaces ? — Oui. — Savez-vous que deux des champions de Rome furent tués et que le troisième resta seul contre trois ? — Nous connaissons cette histoire. — Savez-vous que le vieux père des Horaces attendait l'issue et la nouvelle du combat, le sort de sa patrie et celui de sa famille avec une émotion indicible? — On se l'imagine facilement. — Mais savez-vous que son fils s'enfuit pour séparer ses trois adversaires ? — Oui. —Et qu'un messager vint dire au vieil Horace qu'il avait perdu deux de ses fils ? — Oui. — Quelle fut sa réponse ? — " Et le troisème," s'écrie-t-il ? — Continuez

le dialogue, Madame. — " Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — *Qu'il mourût,*" s'écrie le vieux romain. — Est-ce sublime ? — Oui, monsieur, c'est plus grand que nous. — Pouvez-vous mesurer cet amour de la patrie ? — Non, certes.

Le sublime est partout cette impossibilité de mesurer avec notre petite mesure humaine. Pensez-vous qu'il y ait du sublime pour Dieu ? — Oui, comme pour l'homme. — Y a-t-il donc des choses, des sentiments, des grandeurs que Dieu soit incapable de mesurer ? — Non, Dieu mesure facilement les plus grandes hauteurs physiques ou morales. — Par conséquent il n'y a pas de sublime pour Dieu . . . et il n'y en a pas non plus pour la bête, qui n'entrevoit même pas cet infini que nous voudrions toucher, après lequel nous courons et qui nous échappe par sa grandeur incommensurable. Nous sommes entre les deux bouts, comme vous voyez : " Ni anges ni bêtes," dit Pascal.

Vous souvenez-vous de la tempête essuyée par saint Paul, racontée dans les *Actes des Apôtres* ? — Oui. — Capitaine et matelots sont dans l'épouvante. " Calmez-vous, dit le Saint ; le Dieu que je sers m'a apparu et m'a dit qu'aucun de nous ne perdra un cheveu de sa tête." Et il est calme et serein dans sa foi au milieu du tumulte et malgré la fureur des vents et des flots. N'est-ce pas le sublime ? — Si. — Pouvez-vous atteindre saint Paul dans sa foi ? — Non, impossible. — Il y a cent exemples. Encore un, et je finis.

Deux ouvriers, deux maçons, étaient sur un échafaudage. Il s'écroule : une seule planche reste, assez forte peut-être pour porter un des deux ouvriers. Ils l'ont compris à l'instant. Le pavé est à plus de cent pas au-dessous d'eux. Ils vont s'y briser. Un des deux se dévoue ; il va sauter.

. . . "Non, Pierre, s'écrie l'autre, avec vivacité, tu as des enfants," et il se précipite dans la mort. — Oh! monsieur, quel ouvrier, quels ouvriers! rien n'est plus sublime. — Sans doute: ce maçon n'est plus notre égal; il est notre maître et notre lumière; il nous a mis à genoux; notre imagination et notre cœur suivent son âme héroïque au sein de Dieu.

XLII.

LE COQ ET LA PERLE.

Je me proposais de vous donner aujourd'hui une des compositions les plus sublimes de notre cher fabuliste . . . — Laquelle, monsieur? — "Le Vieillard et les trois jeunes hommes." — Nous l'avons lue, et nous sommes curieuses de vous entendre l'examiner. Elle se présentera si bien après notre étude de Socrate. — Trop bien, madame; il me paraît préférable pour la variété, et afin de nous reposer un peu de nos hauts entretiens des jours précédents, de nous arrêter aujourd'hui à une très-petite fable de La Fontaine, je veux dire "Le Coq et la Perle." — Elle est très-belle. — Oui, c'est un bijou littéraire. — Elle est si simple. — Et si significative, si pleine d'instruction. C'est une de ces compositions dans lesquelles il faut pénétrer. Si on ne le fait pas, si on ne regarde que la surface, on ressemble au coq jugeant la perle, ou à l'ignorant jugeant le manuscrit. N'est-ce pas, mesdames? — Oui, les choses n'ont de valeur qu'autant que nous sommes capables de les apprécier. — C'est bien, mademoiselle; vous exprimez admirablement la leçon que le poëte a voulu nous donner.

Ecoutons-le, et notez bien cette éloquente symétrie qu'il a établie entre le coq devant la perle et l'ignorant devant le manuscrit. Je ne connais rien de plus attique que ces douze petits vers : ils valent un long poëme.

> Un jour un coq détourna
> Une perle, qu'il donna
> Au beau premier lapidaire.
> Je la crois fine, dit-il ;
> Mais le moindre grain de mil
> Serait bien mieux mon affaire.
> Un ignorant hérita
> D'un manuscrit, qu'il porta
> Chez son voisin le libraire.
> Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
> Mais le moindre ducaton
> Serait bien mieux mon affaire.

Qu'est-ce que le coq trouva sous sa patte ? — Est-ce ce qu'il cherchait ? — Que cherchait-il ? — Une perle ne vaut-elle pas mieux qu'un grain de millet ? — Vaut-elle mieux absolument ? — Vaut-elle mieux pour un coq ? — Vaut-elle mieux pour vous, mademoiselle ? — Pourquoi a-t-elle plus de prix pour vous que pour le coq ? — Etes-vous étonnée que le coq la donnât à un lapidaire ?

Qu'est-ce que l'ignorant trouva ? — Un manuscrit pour un ignorant et une perle pour un coq, n'est-ce pas la même chose ? — Et un tableau de Raphaël ou le coucher du soleil pour un aveugle ? — Et la glorieuse Marseillaise pour le sourd ? — Un ducaton a-t-il plus de valeur que le manuscrit d'un génie ? — Pour vous ? — Pour l'ignorant qui ne sait pas lire ? — L'ignorant a-t-il tort de donner son manuscrit à un libraire pour un ducaton ?

Que nous enseigne cette fable ? — Le prix que nous

accordons aux choses n'est-il pas en rapport de l'appréciation que nous sommes capables d'en faire ? — Estimons-nous tous les richesses ? — Pourquoi ? — La grande peinture ? — La grande musique ? — Pourquoi non ? — Une tragédie de Shakspeare, une page de Pascal ? — Pourquoi non ? — Un anglais admire-t-il autant qu'un français une fable de La Fontaine ou l'Athalie de Racine ? — Un français attache-t-il autant de prix qu'un anglais à un roman de Dickens ? — Pourquoi non ? — Entre Paul qui admire et Pierre qui rit de l'admiration de Paul, lequel a raison le plus souvent ? — N'est-il pas heureux d'estimer la perle, le manuscrit, les richesses, la peinture, la musique, Shakspeare, Racine, La Fontaine, et même Dickens ?

Bienheureux sont ceux qui ne sont jamais ni le coq devant la perle, ni l'ignorant devant le manuscrit, et qui savent découvrir le prix des choses !

XLIII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Je réclame votre religieuse attention, mesdames. Nous sommes devant une des plus grandes créations de l'esprit humain.

> Un octogénaire plantait.
> Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes,
De vos jours et des miens se jouent également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! defendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Vous êtes émues, mesdames : savez-vous pourquoi ? — Oui, c'est l'effet du sublime ; nous sommes entrées dans tout un monde de pensées. — La certitude de la mort,

l'ignorance de son heure, l'instabilité de la vie, quelle source féconde de poésie, quel appel vers Dieu et l'infini! quel témoignage de la grandeur de l'Immuable, et de la petitesse de l'homme qui change sans cesse, et ne fait que passer! Ecoutez Bossuet:

"J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage; je viens me montrer comme les autres: après, il faut disparaître.... Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus; prenons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans!"

Voilà la philosophie du grand orateur de la chaire chrétienne. Quand il rencontrera sur son chemin les trois jeunes hommes de La Fontaine, ou une auguste princesse arrêtée brusquement dans le chemin de la vie, il pleurera sur la vanité des choses humaines, et nous enseignera les hautes leçons de Dieu. Nous allons l'écouter.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans était couronnée de l'éclat de sa double origine royale des deux plus grandes maisons de l'univers. Fille des rois d'Angleterre, petite-fille des Bourbons, elle occupe auprès de Louis XIV la seconde place de France. Par sa beauté, la distinction de son esprit, et sa jeunesse, elle est le charme et l'éclat de la cour du grand roi. En une seule nuit, la pesante main de Dieu anéantit toute cette grandeur trompeuse.

Entendez-vous la voix de Bossuet qui retentit sous la voûte de Saint-Denis?

"Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes; vanitas vanitatum et omnia vanitas."

Vanité des vanités, et tout est vanité.

"J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être si tôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? . . . 'Vanité des vanités, et tout est vanité.' C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. . . . Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. . . . Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes."

La Fontaine appelait l'aigle de Meaux, mesdames; il nous avait portés dans le sublime. Je vous prie de lire chez vous ce soir sa fable "La Mort et le Mourant." Elle a sa place à côté de celle-ci. Ce sont les deux compositions les plus élevées du grand poëte.

Laissez-moi vous faire quelques questions, car je n'ai pas le droit d'oublier que vous êtes ici pour parler. — Nous ne songeons pas à parler, monsieur, quand nous entendons

Bossuet. — Oui, c'est comme la voix de Dieu qui descend sur nous. — Il étonne notre imagination et nous confond comme Pascal. — Et comme Socrate dans les livres de Platon.

Mais revenons à notre fable.

Que pensez-vous des trois jeunes hommes ? — Ont-ils bon cœur ? — Est-il permis au vieillard de parler lui-même de son âge et de la mort qui approche ? — Est-il convenable que nous lui en parlions nous-mêmes ? — N'est-ce pas attrister ses derniers jours ? — N'est-ce pas pour vous un doux spectacle que de voir un octogénaire qui plante ? — Quel sentiment et quelle pensée fait-il naître en vous ? — Vous dites-vous : "Il est fou," et riez-vous de lui ? — Ou bien, admirez-vous cette pensée qu'il porte vers l'avenir, vers les beaux fruits que son arbre donnera à ses enfants et à ses petits enfants ?

Que font les trois jeunes hommes ? — Leur langage ne révolte-t-il pas votre cœur ?

Le long espoir et les vastes pensées, l'avenir appartient-il au vieillard ? — Appartient-il aux jeunes hommes ? — A qui appartient-il ? — Est-il aucun moment qui nous puisse assurer d'un second seulement ? — Sommes-nous sûrs de demain ? — Les jeunes hommes survivent-ils au vieillard ? — Comment meurent-ils ? — Quel sentiment leur mort inspire-t-elle à l'octogénaire ? — N'admirez-vous pas, n'aimez-vous pas ce vieillard ? — Et le poëte qui l'a créé et nous inspire de si hautes pensées ?

Quelle est la morale de cette fable ? — Demain est-il à vous, mon ami ? — Votre court passé de douze ans vous donne-t-il droit à un long avenir ?

Non, non, demain n'est à personne. Ecoutez une histoire fameuse.

En dix-huit cent onze, les peuples regardaient le Louvre entouré de tonnerres comme un mont Sinaï.

C'est M. Victor Hugo qui parle:

"Ils se disaient entre eux: 'Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?'

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entrouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né. . . .

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit Adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,

Victoires aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo! demain c'est Saint-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!"

Vous voyez, mesdames, que demain n'appartenait pas aux trois jeunes hommes de La Fontaine, ni à Henriette d'Angleterre, ni même au maître de l'Europe. Il n'appartient qu'à Dieu. Il est éternel, nous sommes des éphémères.

Ne nous direz-vous rien, monsieur, de l'empereur et de Victor Hugo? — La prochaine fois, peut-être.

XLIV.

LES OISEAUX.

La sœur de mademoiselle m'a demandé pourquoi vous ne parlez pas des oiseaux. — Aime-t-elle les oiseaux? — Oui, et elle me demande tous les soirs si vous en avez parlé. — Que répondez-vous? — Je suis obligé de répondre

toujours: pas encore. — Lui avez-vous dit que nous parlerions aujourd'hui de Napoléon? — Oui. — Aime-t-elle Napoléon? — Beaucoup, mais elle dit que vous le mettrez avec les oiseaux. — Comment? — Que vous l'oublierez, et que probablement nous aurons une fable. — Pourquoi? — Vous savez bien que vous ne tenez jamais vos promesses. — C'est trop fort, mon cher garçon; votre petite amie a une très-méchante langue. — Non, non, monsieur, c'est parce qu'elle est curieuse. — Curieuse! ah! voilà son défaut, et vous m'aviez dit qu'elle n'était pas curieuse. — Certainement non; elle a une bonne curiosité. — Eh bien! de quoi voulez-vous que nous parlions aujourd'hui? — Des oiseaux. — Et de Napoléon? — Après les oiseaux. — La sœur de mademoiselle sera-t-elle satisfaite? — Oui, et je n'aurai plus tant de peine à vous défendre auprès d'elle. — J'en suis bien heureux.

Nous avons en France une femme et un homme célèbres, qui aiment par-dessus tout les oiseaux. — Le grand historien J. Michelet, n'est-ce pas? — Oui. — J'ai lu son livre si poétique, *L'Oiseau*. — Voilà l'homme; et la femme? — Je ne sais pas. — Vous devriez deviner; c'est notre femme-oiseau, c'est-à-dire la grande artiste. — Oui, G. Sand. — Elle a dit: "l'homme-oiseau c'est l'artiste"; bien sûr, sa sympathie va droit aux oiseaux dans le monde des animaux.

Je suis bien aise d'avoir l'occasion de parler en même temps d'eux et d'elle. — Est-elle comme eux, monsieur? — Elle charme comme ils le font par la beauté incomparable de sa langue; Dieu l'a douée autant qu'eux de beauté et d'harmonie; elle est la sœur des oiseaux, et ils le savent bien. "La sympathie des oiseaux m'est si bien acquise, que mes amis en ont été souvent frappés comme d'un fait

prodigieux. J'ai fait à cet égard des éducations merveilleuses ; les oiseaux sont les seuls êtres de la création sur lesquels j'aie exercé une puissance fascinatrice."

Les oiseaux l'aiment comme ils aimaient saint François. — Savez-vous quelle est sa plus grande antipathie ? — Les chats ? — Non. — Le serpent ? — Non. — Les chauves-souris ? — Non, c'est un habitant de la basse-cour. — Le cochon ? — Vous y êtes cette fois.

" J'ai eu une servante, dit-elle, qui avait la passion des cochons, et qui s'évanouissait de désespoir, quand elle les voyait passer entre les mains du boucher ; tandis que moi, élevée à la campagne, j'en ai toujours eu une terreur puérile, insurmontable, jusqu'au point de perdre la tête si je me vois entourée de cette gent immonde : j'aimerais cent fois mieux me voir au milieu des lions et des tigres."

Les tigres sont plus dangereux que les cochons, monsieur. — Sans doute, mademoiselle ; mais ne voyez-vous pas cette répulsion de l'artiste qui surpasse tout. — Sa servante avait un singulier goût. — Oui, c'est une de ces affinités inexpliquables entre l'homme et certains êtres secondaires dans la création.

L'oiseau n'a-t-il pas des avantages que nous envions ? — Si, beaucoup : il a le vol. — Quelle supériorité sur nous, n'est-ce pas, qui n'avons pas même encore le ballon ? — Et l'adresse de son bec et de ses pattes. — Oui ; pourriez-vous faire son nid ? — Non, certes. — " C'est un chef-d'œuvre d'habileté, de sollicitude, et de luxe délicat " ; une œuvre du plus tendre amour. — Et son chant. — Oui, son chant ! quel artiste sur terre égale le rossignol !

" L'oiseau est chanteur, il est beau, il a la grâce, la souplesse, la vivacité, l'attachement, la morale. . . . Il est le plus fidèle des animaux. Qu'on ne parle pas légèrement

des oiseaux. Il s'en faut de fort peu qu'ils ne nous valent : et comme musiciens et poëtes, ils sont naturellement mieux doués que nous. L'homme-oiseau, c'est l'artiste."

Michelet admire-t-il autant l'oiseau que G. Sand ? — Oui, madame, il s'élève jusqu'au chant épique ; c'est une sublime poésie que ses chapitres sur le rossignol. — Devons-nous lire ce livre ? — Je vous le recommande : c'est un des plus beaux de notre temps. — Et son volume sur *L'Insecte ?* — Aussi ; cependant commencez par *L'Oiseau.* — Et *La Femme ?* — Non. — Et *L'Amour ?* — Je l'admire, mais ne le lisez pas. — Et *La Bible de l'humanité ?* — Je n'ai pas lu encore ce volume. — Et *La Mer ?* — Vous pouvez le lire. Remarquez, mesdames, que je signale à votre lecture *L'Oiseau* seulement. — Et les ouvrages historiques ? — Je vous les recommande tous, mais lirez-vous deux cents ans ? Je vous donnerai avant de vous quitter la liste des livres que je vous prierai de mettre dans votre bibliothèque, pour qu'ils soient les amis et les inspirateurs de votre vie. — Merci, monsieur, ce sera un trésor pour nous. — Adieu, mesdames. — Aurons-nous demain Napoléon ou l'alouette ? — Faites-moi grâce de l'empereur, il nous reste tant à faire ! — Oui, nous irons à *Maionian Hall* entendre votre Conférence sur Sainte-Hélène. — Je l'espère ; c'est pour ce motif que je désire ne pas en parler ici, pas plus que de Bossuet, d'Alfred de Musset, de La Rochefoucauld, de Racine, de Molière, et de vingt autres sujets qui seront traités dans ces Conférences.

XLV.

LES CHAMPS. — LE PINSON.

Aimez-vous les champs, mon ami? — Non, monsieur. — Y allez-vous quelquefois? — Oui, mes parents passent tous les ans deux mois à la campagne pendant les vacances, quand mon père peut quitter le tribunal. — M. votre père n'aime-t-il pas les champs? — Oh que si! c'est son bonheur d'y vivre; il dit qu'il se repose dans la nature. — Oui, loin du bruit des hommes, et du tracas des procès et des affaires. — C'est comme cela qu'il parle. — Et vous êtes malheureux à la campagne? — Oui. — Pourquoi? — Vous souriez toujours, quand je parle de la sœur de mademoiselle. — C'est sans méchanceté, mon ami. — Elle ne va jamais à la campagne. — Je comprends votre chagrin: quand elle sera grande et vous aussi, il faut la mener aux champs, et vous verrez comme la nature est bonne et belle.

N'aimez-vous pas les champs, madame? — Si, monsieur, je voudrais y passer ma vie, l'été du moins. — G. Sand aime la campagne même l'hiver. L'amour des champs est le signe d'une belle âme. — G. Sand a-t-elle une belle âme? — Lisez son *Histoire de ma Vie*, madame, et vous n'en douterez plus. Vous y aurez le spectacle d'une des plus nobles créatures de Dieu. Ne parlez jamais d'elle avant d'avoir lu cette œuvre. — Pouvons-nous lire ses romans? — Pas tous, mais choisissez les grands et les irréprochables, et ne jugez pas les autres de peur de vous

tromper. — Lesquels faut-il lire ? — *La Mare au diable*, la seule œuvre, dans les temps modernes, dit Sainte-Beuve, qui ait rendu au monde la beauté grecque. C'est beau comme Sophocle et comme Phidias. Lisez *La petite Fadette*, *La ville noire*, *François le champi*. Après ceux-là, demandez-m'en d'autres, je vous en indiquerai vingt, les plus grands et les plus purs des romans contemporains ; et n'oubliez pas que cette femme est le premier artiste du XIXe siècle. Les plus belles pages sur la nature sont sorties de sa glorieuse plume. — Elle vit presque toujours à la campagne, n'est-ce pas, monsieur ? — Oui, c'est là qu'elle trouve ses plus belles inspirations ; c'est de là qu'elle s'élève au ciel pur de la poésie et de l'amour, où elle nous emporte avec elle, dans les livres que je viens de vous nommer. — Oui, les habitants des champs ont leurs scènes poétiques aussi. — Sans doute, ils ont les plus douces.

Quand vous irez en France, vous verrez Paris, Rouen peut-être, mais aurez-vous le bonheur de voir les champs, les fermes, et d'y vivre au printemps ? Je vous souhaite au moins une soirée à la campagne, un crépuscule du soir, avec le rossignol, ou le pinson seulement. — Qu'est ce que le pinson ? — C'est en Angleterre et en France l'oiseau du fermier ; court et gros, fort et sans grâce, puissante poitrine, larges épaules, c'est comme l'image du paysan ; et il se tient près de lui, dans la prairie, derrière la basse-cour. " Il ne chante que son berceau, dit Michelet, et cela d'une même note, mais d'une âpre passion, d'une émulation extraordinaire. Mis en face d'un rival, il la redira huit cents fois de suite ; parfois il en meurt. . . Il donne la vie pour la victoire." Ce chant répété coup sur coup, avec force et éclat, a une monotonie qui parle, et exprime la vie du travailleur des champs. Les saisons et les années, leur

retour régulier et toujours le même, qui soumet le fermier à la lenteur, à la constance, à la patience, au courage, à la lutte incessante et ardente pour triompher et aider la terre à produire, voilà la poésie du pinson. — Y a-t-il de la poésie dans la monotonie? — Oui certes, la nature n'a-t-elle pas dans sa marche cette monotonie? Sort-elle jamais de ses voies et de sa course éternelle, qui revient sans cesse sur elle-même? Laissez le pinson dans sa place, et allez l'écouter là.

C'est au mois de mai; il est six heures du soir; le soleil descend à l'horizon. Vous êtes assise sur le gazon, madame, sous les pommiers de la prairie. Tout est calme dans la nature; la paix, la sérénité vous enveloppe. Les murs de la basse-cour sont à vingt pas de vous; vous entendez les bœufs beuglants et les brebis bêlantes, qui rentrent dans les étables, pendant que la voix du chien et celle du garçon de ferme leur crient de presser le pas. Cependant vous voyez à travers la haie d'aubépine toute verte de ses jeunes feuilles, et couverte au sommet de ses petites fleurs blanches courtisées tout le long du jour par les abeilles du jardin, vous voyez le laboureur qui revient lentement, assis sur sa grosse jument, silencieux et immobile, comme les champs qui l'entourent et le soleil qui se couche en souriant.

Vous êtes immobile aussi, madame, et silencieuse, et vous rêvez doucement, bercée par la poésie des champs, du crépuscule, et des solos que vous chantent sur le pommier et sur les haies les musiciens de Dieu. Le pinson au-dessus de votre tête jette cent fois dans les airs sa chanson de trois paroles, haute, vigoureuse, et passionnée. "Salut! salut! salut!" Il n'a pas le temps de respirer, il brûle d'adorer et de saluer la prairie, le soleil du couchant,

et les bœufs : "salut ! salut ! victoire ! que la nature est belle ! bravo ! salut !" . . . et cependant le merle siffle sur la haie là-bas, et son frère, un autre merle, répond comme un écho de l'autre côté du petit champ, dans sa prairie à lui. . . Ecoutez, madame, ce doux cri mélancolique coucou, cou-cou, qui vient de bien loin, et se prolonge, et se répète pour vous charmer, car la colline a dit aussi d'une voix mystérieuse et maligne cou-cou. . . Etes-vous fâchée, madame, d'avoir passé dans la prairie une heure loin du monde, dans la paix de la nature, avec les pommiers, la montagne, l'aubépine, et les artistes du soir ? — Non, certes, monsieur, je suis ravie ; mais est-ce un tableau réel ? — Oui, sans aucune fantaisie : le pinson, le merle, et le coucou sont toujours là, le soir d'un beau jour de mai. J'ai eu le bonheur de les entendre cent fois, et aucune langue ne peut donner une idée du charme de leur musique dans les champs. — Ce n'est pas comme le chant du rossignol ? — Ne comparons pas ces voix de Dieu ; le rossignol n'avait rien à vous dire dans la prairie du fermier, dans ce doux royaume des coucous, des pinsons, et des merles ; laissez-le dans ses bosquets, et dans le sublime mystère des nuits. — Pourquoi le rossignol ne chante-t-il pas avec le pinson et le merle ? — Connaissez-vous les bergers de Virgile ? — Je les ai presque oubliés ; j'ai traduit autrefois quelques Eglogues ; je me souviens de *Tityrus.* — Eh bien ! vous avez vu là le monde du pinson. Ecoutez.

"Mélibée. — O Tityre, étendu sous le feuillage épais d'un hêtre, tu essayes des airs champêtres sur ton léger chalumeau. . . . Mollement couché sous l'ombrage, tu apprends aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis. . . .

Heureux vieillard! près de ces fleuves que tu connais, au milieu de ces fontaines sacrées, tu jouiras de la fraîcheur et de l'ombrage! Ici les abeilles de l'Hybla, en venant butiner sur la haie de saules qui te sépare du champ voisin, t'inviteront souvent à dormir par leur léger bourdonnement; là au pied de cette roche élevée, le vigneron fera retentir l'air de ses chansons, pendant que roucouleront les ramiers et que la tourterelle ne cessera de gémir au sommet des ormes.

TITYRE. — O Mélibée, tu peux reposer avec moi cette nuit sur un lit de feuillage. J'ai des fruits savoureux, de tendres châtaignes, et du fromage en abondance. Déjà fument au loin les toits des fermes, et l'ombre descend en s'allongeant du sommet des montagnes."

Que c'est doux et beau, monsieur! — Oui, voilà les champs: le vigneron de Virgile, c'est notre pinson; les ramiers qui roucoulent, c'est le pigeon sur le toit de la ferme; et la tourterelle gémit sur les ormes, comme le coucou dans l'écho de nos montagnes.

Ne m'avez-vous pas demandé, madame, pourquoi je ne vous ai pas donné le rossignol dans la prairie? — Si. — Que ferait Achille ou Hector auprès de Tityre et de Mélibée, et la trompette guerrière ne troublerait-elle pas les sons du chalumeau rustique? — Si, monsieur: la nature a bien fait. — Elle ne se trompe jamais.

XLVI.

L'HIRONDELLE.

Les paysans aiment-ils le pinson, monsieur? — Sans doute, mon ami. — La sœur de mademoiselle a lu *L'Oiseau* de Michelet. — Votre petite amie est une grande liseuse. — Oui, et elle dit que vous ne nous montrez que le bon côté des Français. — Je ne sais ce que vous voulez dire: ont-ils un mauvais côté? — Ce sont des barbares, monsieur. — Il faut vous expliquer. — La sœur de mademoiselle m'a lu hier soir une page de Michelet, et elle en avait tant d'horreur qu'elle en aura rêvé la nuit. — Eh bien! — Vous aveuglez les pauvres pinsons de vos prairies. — Oui, mon ami, et vous ne doutez pas, j'espère, que je ne partage votre indignation et celle de mademoiselle. Mais ne dites pas, je vous en conjure, que les Français sont des barbares, car ils sont autant révoltés que vous Américains de la barbarie de quelques français. J'eusse voulu en vérité vous cacher cette atrocité, mais puisque la sœur de mademoiselle a révélé le crime, j'ouvre la page de Michelet.

L'historien de l'oiseau avait un dimanche d'été fait une visite au Pré-aux-Clercs. — Qu'est-ce que le Pré-aux-Clercs? — C'est l'ancien nom du marché aux oiseaux de Paris. — Vous vendez là les esclaves ailés. — Oui, madame, l'homme est le plus cruel des animaux. M. Michelet vit donc là un pinson aveugle. — De vieillesse? — Non; écoutez.... "Nul spectacle plus pénible. Il faut avoir une nature étrangère à toute harmonie, une âme barbare, pour

acheter par une telle vue le chant de cette victime." — Chantait-il ? — Oui, le malheureux virtuose chantait, "faisant un indomptable effort pour poursuivre la lumière, la cherchant toujours en haut, et puisant son chant dans l'invisible soleil qu'il avait gardé dans l'esprit." — Avez-vous vu des pinsons aveugles? — Hélas! oui, j'en ai vu cent. — Pourquoi enlèvent-ils la lumière aux pinsons? — Pour les faire chanter davantage. Le pauvre musicien des champs n'a plus alors aucune distraction, il met toute sa vie dans le souvenir du soleil et le chante sans cesse ni repos. . . . O doux barde de nos prairies, comme le poëte d'Albion, qui célébra les splendeurs du ciel et le bonheur de l'Eden, tu es plongé dans les ténèbres de la nuit, et comme lui tu te retournes vers le jour de ton âme pour saluer avec transport la lumière qui y brille!

Mais quittons ce triste sujet, et parlons de l'hirondelle de France. — Est-ce aussi un oiseau des champs? — Oui, le plus aimé et le plus ravissant, le maître de toutes les maisons et de tous les cœurs. Il faut vous imaginer la petite maisonnette du campagnard, sans vestibule, avec une porte qui ouvre sur le chemin, et un plafond haut de sept pieds seulement. L'hirondelle y pénètre à toutes les heures du jour et y place son nid. Le voilà, bâti de terre et fortement attaché dans l'angle du mur et du plafond! Vous pouvez y mettre la main, et caresser les petites hirondelles. — Et la mère n'a pas peur? — Point du tout; elle sait qu'elle est comme un être sacré.

"Dans un logis de campagne où mon beau-père faisait l'éducation de ses enfants, dit Michelet, il leur tenait la classe dans une serre où les hirondelles nichaient, sans s'inquiéter du mouvement de la famille, libres dans leurs

allures, tout occupées de leur couvée, sortant par la fenêtre et rentrant par le toit, jasant avec les leurs très-haut, et plus haut que le maître, lui faisant dire, comme disait saint François : 'Sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire ?'

"Le foyer est à elles. Où la mère a niché, nichent la fille et la petite-fille. Elles y reviennent chaque année; leurs générations s'y succèdent plus régulièrement que les nôtres. La famille s'éteint, se disperse, la maison passe à d'autres mains, l'hirondelle y revient toujours ; elle y maintient son droit d'occupation."

Son vol est très-rapide, n'est-ce pas ? — Oui, madame, prodigieusement ; elle fait quatre-vingt lieues par heure, environ trois cents milles. — C'est incroyable. — Et son vol est circulaire, elle revient sans cesse et vous jette dans un tourbillon de rêves ; elle passe mille fois devant vos yeux en un instant, et vous sentez sur votre joue le vent de son aile. Ecoutez cette page émue et poétique, qui n'est que l'expression des émotions de tous en France.

"Nous voyons bien son vol, jamais, presque jamais, sa petite face noire. Qui donc es-tu, toi qui te dérobes toujours, qui ne me laisses voir que tes tranchantes ailes, faux rapides comme celles du temps ? Lui s'en va sans cesse ; toi, tu reviens toujours. Tu m'approches, tu m'en veux, ce semble, tu me rases, tu voudrais me toucher. Tu me caresses de si près, que j'ai au visage le vent, et presque le coup de ton aile. Est-ce un oiseau ? est-ce un esprit ? . . . Ah ! si tu es une âme, dis-le-moi franchement, et dis-moi cet obstacle qui sépare le vivant des morts. Nous le serons demain : nous sera-t-il donné de venir à tire-d'ailes revoir ce cher foyer de travail et d'amour ? de dire un mot encore, en langue d'hirondelle, à ceux qui, même alors, garderont notre cœur ?"

Michelet est poëte, monsieur. — Oui, mademoiselle, c'est sa gloire et sa grandeur. — Croyez-vous que l'hirondelle soit un esprit? — Je l'ai cru souvent; c'est au moins un être merveilleux, une fascination étrange. — Croyez-vous que les âmes reviennent sur cette terre? — Peut-être; c'est une douce et riante pensée. — La fin de la page que vous avez lue est mélancolique. — Oh! oui; la mélancolie est au bout de toutes choses en ce monde, parce qu'elles sont passagères, et que nous sommes mortels.

Les hirondelles émigrent, n'est-ce pas, monsieur? — Oui, mademoiselle, elles vont chercher ailleurs la chaleur et la lumière. — Quand reviennent-elles en France? — Vers Pâques: elles apportent et annoncent le doux printemps. — Arrivent-elles toutes ensemble? — Non, elles partent ensemble des pays du soleil, mais la route est longue, et nombreux les dangers du voyage. C'est une grande émotion au village que le retour de la première hirondelle, et une des joies les plus pures. On l'attend depuis que l'herbe verdit la campagne, et que la jeune feuille est sur l'arbre.

Soir et matin, et tout le long du jour, on regarde après la noire messagère, après la chère fée aux mille cercles, et l'on écoute sans cesse. Le passant s'arrête vingt fois dans les sentiers des champs, et crie au laboureur qui arrête ses bœufs. "François, n'as-tu pas vu encore l'hirondelle?" Cette fois François l'a vue, il y a une heure environ; il était quatre heures: "deux alouettes chantaient au ciel sur ma tête, quand tout à coup j'ai vu les cercles tourner autour de mes bœufs, et courir entre leurs cornes, plus rapides que le vent, et glisser sur ma joue. — L'as-tu entendue? — Mes oreilles sont pleines de ses doux cris. . . . Me voici! me voici! disait-elle, salut! bonjour! . . . Voilà les deux grands bœufs roux marqués de blanc, et toi l'ami François,

et ton vieux chapeau sans visière. . . . As-tu vu mes sœurs et mes filles ? . . . Je cours au village, au foyer de Jeanne. . . . La porte est-elle ouverte pour la messagère des beaux jours ? "

Dit-elle tout cela, monsieur ? — Oui, madame, plus vite que notre langue ne puisse l'énoncer, et bien d'autres choses que nous sommes incapables de comprendre. — Michelet dit-il cela du retour de l'hirondelle ? — Non, mademoiselle, on ne peut pas tout écrire. Je vous parle moi-même, et ne vous communique que ce que j'ai vu et entendu. — On doit être triste à la campagne quand elle émigre. — Oui, ce sont de mauvais jours ; c'est en automne, quand les feuilles jaunissent et tombent, poursuivies par le vent qui les maltraite et les roule à travers la plaine et dans la vallée, loin de l'arbre qui les nourrit. — Partent-elles une à une comme elles viennent ? — Non, elles s'en vont toutes ensemble, en famille. Vers le milieu d'octobre, si je ne me trompe, le campagnard sent que son foyer va être abandonné. Il n'a pas entendu jaser ses hirondelles ce soir, depuis quatre ou cinq heures ; il les cherche vainement autour de sa maison. " O femme, elles vont partir, dit-il, avant trois jours ; elles sont allées à l'assemblée." — A l'assemblée ? — Oui, elles ont de grands *meetings* avant le voyage. — Où ? — Au sommet du clocher d'une des églises du canton. Il y en a là mille et mille ; elles viennent de quinze ou vingt villages des alentours, pour fixer le jour du départ. — Que font-elles là ? — Elles sont dans un mouvement prodigieux, volant en cercle et se rencontrant, et se croisant sans cesse. Elles ont tant de choses à se dire ! — Parlent-elles ? — Jamais assemblée humaine n'entendit tant de communications, de questions, d'objections, et d'éloquence. — Que disent-elles ? — Dieu seul peut tout entendre ; je

n'ai compris que ceci ; " Mes sœurs, il faut partir, les nuits sont froides, l'hiver arrive. . . . Ma fermière ferme sa porte à l'approche du soir. . . . Les vaches ne vont plus dans la prairie. . . . Les arbres sont jaunes. . . . On a battu les pommes et les noix. . . . Il n'y a plus de moucherons dans l'air pour nous nourrir. . . . Partirons-nous demain ? . . . Non, nous ne serons prêtes qu'après-demain. . . . Toutes les sœurs de votre village sont-elles ici ? . . . Tous vos enfants sont-ils assez forts pour le long voyage ? . . . Mon vieux père est malade, attendons trois jours. . . .

Est-ce tout, monsieur ? — Je n'ai pas pu entendre le reste, mais il y a eu *meeting* encore le lendemain et le surlendemain. Ces jours-là les hirondelles sont revenues tard au foyer des familles. — Et puis ? — Le troisième jour, nous ne les avons pas revues ; la maison était triste et l'on pleura leur départ, mais le grand-père nous dit : " Consolez-vous, mes enfants, elles reviendront avec le printemps ; serai-je encore parmi vous pour leur souhaiter la bienvenue ? " . . . Et nous oubliâmes presque nos hirondelles en contemplant avec amour la douce tête blanche du grand-père, et nous pensâmes aux séparations des hommes, qui partent aussi, mais pas ensemble, et qui ne reviennent pas.

XLVII.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

POURQUOI ne nous donnez-vous pas le rossignol, monsieur ? — Je ne suis pas capable d'en parler dignement. Pour chanter Achille il faut Homère. — Est-ce un sujet épique ? — Oui, le rossignol, c'est l'épopée. — Il est artiste, n'est-ce pas ? — C'est le seul artiste dans le peuple ailé, dit Michelet. — Pourquoi ? — Parce que seul il crée sa chanson, la varie, et y ajoute de nouvelles notes.

Chante-t-il le jour ? — Il préfère la nuit et le silence. "Il a la mélodie nocturne, l'entente des grands effets du soir, la profonde poésie des ténèbres, la solennité de minuit, les aspirations d'avant l'aube. . . . En pleine ténèbres, il voit dans son âme et dans l'amour, par moments au-delà, ce semble, de l'amour individuel, dans l'océan de l'amour infini."

Est-ce vrai, monsieur ? — Oui, mademoiselle. — C'est de la poésie. — Voilà pourquoi c'est vrai : sans poésie on n'entend rien à la langue du rossignol et de la nature. — Croyez-vous qu'il célèbre l'infini, qu'il monte jusqu'à Dieu ? — J'en suis certain, je l'ai entendu chanter Dieu. — Parlez-en, monsieur. — Je n'ose pas, vous dis-je. Ouvrez le livre de *L'Oiseau*, à la page 243, et lisez ce soir le chapitre du rossignol. — Est-ce le plus beau ? — Oui, il est presque aussi grand que le sujet. — Avez-vous souvent entendu le chant du rossignol ? — J'ai eu mille fois ce bonheur.

Quand vous irez en France, sortez de la ville un beau soir de mai, vers six ou sept heures, et suivez cette foule

heureuse qui s'avance lentement le long du petit bois. Promeneurs et promeneuses sont sous le charme du crépuscule. Le jour s'en va, la nuit va venir; les étoiles se lèveront tantôt. Bras dessus, bras dessous on oublie les tracas de la journée, et l'on cause doucement d'un plaisir passé on d'une riante espérance. Paul parle de son amie Fadette, Louise pense à son fiancé. La petite fille montre à sa mère la blanche marguerite qu'elle a eveillée, pendant que les enfants courent autour des couples en poussant souvent leurs petits cris argentins: c'est une grenouille qui saute ou un caillou qui brille. La nature est presque silencieuse; les oiseaux vont se coucher. Vous entendez encore ça et là une petite chanson faible et timide: c'est un dernier salut de la fauvette ou du rouge-gorge à la lumière qui s'en va. A demi-voix le zéphyr dit son amour à la jeune feuille du hêtre, et le ruisselet qui passe près de vos pieds, madame, crie en s'en allant bon soir, bonne nuit, à la branche du saule. L'heure est solennelle, et sans le savoir vous pressez doucement le bras de votre ami. . . . Tout-à-coup une note puissante et frémissante est lancée dans les airs! jamais trompette guerrière ne retentit ainsi dans les âmes. Tous les cœurs battent le long du bois, tous les pas se sont arrêtés, les petites têtes blondes ne courent plus et regardent à la cime des arbres, toutes les figures sont tournées vers la voix céleste, le zéphir suspend sa causerie, et les oiseaux eux-mêmes ne troubleront pas le concert. Ils écoutent aussi, fascinés comme vous, madame, et comme toute la nature. . . . Les petits oiseaux écoutent-ils? — J'en suis convaincu, car pas un n'achève la dernière chanson qu'il avait commencée, et le silence est religieux parmi eux comme parmi nous. Aucun bruit dans le ciel ni sur la terre ne trouble le chant du rossignol.

— Que dit-il, monsieur? — Il chante la victoire, le triomphe; car nous sommes au milieu de mai, et son nid et ses amours ne sont pas loin de lui. Le voilà sur sa branche, visiblement inspiré, créant son hymne, ému et agité, et s'arrêtant un moment après chaque couplet, comme pour écouter la réponse de Dieu, ou celle de sa bien-aimée.

Voilà vingt jours qu'il a touché le cœur de son amante: elle l'a trouvé le plus beau, le plus sublime des rossignols. Elle est à lui! il est aimé, le seul aimé et pour toujours: qui mesurera jamais les joies d'un tel époux! Toute la forêt retentit des transports de sa lune de miel, et dans son enthousiasme, le poëte ailé monte jusqu'à l'infini . . . et elle, elle tressaille sur son nid en l'écoutant, et rêve aux jeunes rossignols qu'elle couve, car ils seront inspirés par le chant sublime, et eux aussi seront les rois de l'harmonie et les chantres de Dieu. C'est ainsi qu'à la vue d'Hector, présentant son fils à Jupiter, Andromaque souriait à la future grandeur d'Astyanax.

Chante-t-il toute la nuit? — Oui, mademoiselle, et quand vient l'aurore il persiste encore quelque temps dans son enthousiasme et son délire; il ne peut cesser d'adorer, semblant dire comme Juliette: "Non, ce n'est pas l'aube encore!"

Chante-t-il en avril?— Oui, mais c'est une autre note, c'est le chant du combat. Sa dame n'est pas présente encore; il n'a devant lui qu'un rival. Il livre un combat homérique. Et quand il a vaincu, après le départ du rival, elle est là, et il faut la conquérir; il fait sa déclaration d'amour. Ecoutez Michelet sur ce beau chant des premiers jours de mai.

"Il se montre à elle, il se révèle; il apparaît grand et

sublime. . . . Je ne l'ai jamais entendu dans ce moment solennel sans croire que non seulement il devait la toucher au cœur, mais qu'il pouvait la transformer, l'ennoblir, et l'élever, lui transmettre un haut idéal, mettre en elle le rêve enchanté d'un sublime rossignol qui naîtra de leurs amours."

Préférez-vous le rossignol à l'alouette, monsieur? — C'est autre chose: il est l'oiseau des nuits, elle est la fille du soleil; il est l'Homère des bois, elle chante les cieux, elle est lyrique. — Est-ce Pindare? — Il célébrait les héros, elle célèbre Jéhovah. Si le rossignol est le roi de l'harmonie, elle en est la reine, et sublime presque autant que lui. — N'est-elle pas jalouse du rossignol? — Oh! madame, l'envie n'entre pas dans les belles âmes; et du reste, elle ne l'a jamais entendu. — Comment? — Elle ne connaît ni les bois, ni les bosquets; elle vit aux champs et ne pose son pied que sur la terre; elle ignore même nos maisons et le voisinage de l'homme. — Où est son nid? — Elle le fait à terre, dans les blés. Ses enfants en naissant ne voient que la verdure qui se balance sur leur petites têtes, et l'azur au haut du ciel. — Et elle chante au soleil? — Oui, elle monte vers lui en délirant dans ses cantiques. — Vous l'avez entendue? — Et je l'ai vue mille fois, car ici il faut voir et entendre, c'est un spectacle et un concert. — Chante-t-elle beaucoup? — Sans cesse depuis avril jusqu'à août, elle remplit nos champs de poésie. A l'heure où le rossignol va bientôt se taire dans le bosquet, elle s'éveille et s'élance vers Dieu, et chante jusqu'au coucher de son astre adoré. En plein champ, à toutes les heures du jour, elle nous donne ses concerts.

Regardez! en voilà une qui sort vivement des blés d'un vol oblique, avec un petit cri, comme pour essayer son

instrument; en un clin d'œil elle est à vingt pieds du sol, et elle commence à monter tout droit au-dessus de votre tête avec un mouvement circulaire d'une grâce infinie, et elle chante. . . . Quel chant! l'air est tout plein de musique, et elle monte, monte, et sa voix monte autant que ses ailes, doucement, mais sans cesse; ce n'est déjà plus qu'un point noir sur l'azur; puis plus rien; elle est dans le ciel, et de là son concert descend dans votre oreille, comme une musique des anges autour du trône de Dieu. Ecoutez bien. . . . "Hosanna! dit-elle, Hosanna! salut et gloire à Jehovah! Hosanna! salut!

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Il donne aux champs leur aimable verdure,
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits. . . .
Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains."

Et le hosanna éclatant ne cesse pas de retentir; tout le chemin qui va de la terre à Dieu est salué de mille hosannas. . . . En voilà une qui descend du haut des airs, mêlant sa voix à celle qui chante dans l'azur, tandis qu'une autre, deux, trois autres s'élancent tour à tour, portant aussi au ciel les hymnes de la terre.

Quel spectacle, monsieur! — Oui, le plus doux que je connaisse. Je n'ai jamais vu vos campagnes silencieuses, avec leurs cieux sans voix qui chantent, je ne les ai jamais vues sans appeler l'alouette. — Pourquoi n'avons-nous pas l'oiseau du soleil? — C'est ce que je vous demande: pourquoi ne l'avez-vous pas? — Comment l'avoir? — Allez le

chercher en Europe ; n'avez-vous pas fait venir le moineau pour défendre vos arbres contre les ennemis qui les dévoraient ? Le beau, la poésie n'est-elle pas aussi utile que l'utile, pensez-vous ? — Si, monsieur, il faut la poésie pour élever une nation et l'ennoblir. — Eh bien ! vous avez les plus beaux champs du monde, et un ciel resplendissant avec un soleil superbe. Votre pays devrait être le pays de l'alouette. — J'espère que nous l'y aurons un jour. — Il n'est pas possible d'en douter, mademoiselle. Vous avez appelé madame Lucca dans vos villes, vous appellerez l'alouette dans vos champs.

XLVIII.

LA PATRIE. — JEANNE D'ARC.

QU'EST-CE que la patrie ? — C'est le pays où l'on est né. — Aimons-nous la patrie ? — C'est un de nos amours les plus puissants et les plus beaux. — Quelle fut la patrie de Thémistocle ? — La Grèce. — La défendit-il à Salamine ? Est-ce un héros de l'amour de la patrie ? — Oui. — Et Pélopidas, et les trois cents Spartiates qui moururent aux Thermopyles ? et Annibal ? et Washington ? et Lincoln ? et Wellington ? et Jeanne d'Arc.

N'y a-t-il pas des patries d'adoption ? — Si, quelquefois. — Marie Stuart n'adopta-t-elle pas la France pour sa patrie ? — Si, dans sa jeunesse. — Lisez dans Béranger ses *Adieux* à sa patrie adoptive. En voilà une strophe.

" Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !"

Quelle douce harmonie, monsieur, et quelle mélancolique adieu ! Lisez-nous encore une strophe.

La pauvre Marie a comme un présage de sa fin, une vision de l'échafaud ; elle pressent les alarmes de l'avenir.

"France du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir."

Marie Stuart est une figure sympathique, n'est-ce pas ?
— Oui, madame, elle fut si malheureuse !

Mais parlons de l'héroïne de la patrie, de Jeanne d'Arc, et parlons en tranquillement pendant une demi-heure. La poésie de nos paroles n'a rien à faire ici : avec elle l'art est au-dessous de la réalité. Ce que Goethe a dit de Napoléon est cent fois plus vrai de la Pucelle d'Orléans. — Qu'a-t-il dit ? — Un jour son fils s'écria : "Je voudrais posséder tous les exploits de l'empereur reproduits en tableaux, j'en décorerais un grand salon. — Ce serait très-grandiose, répondit Goethe, et cependant les exploits sont trop grands, les tableaux resteraient au-dessous."

Il n'y a que le récit le plus simple et le plus nu qui puisse montrer aux hommes des êtres sublimes comme Jeanne d'Arc. — Vous l'admirez encore plus que Napoléon ? — Sans comparaison ; cette jeune femme est la plus grande gloire de notre humanité. Je vous prie de lire le petit volume de Michelet qui porte son nom ; l'historien-poëte s'est fait simple pour nous raconter tant de grandeur. — Ne devons-nous pas lire M. Henri Martin sur la Pucelle. — Vous ferez bien de le lire ; c'est une grande, profonde et complète étude. Vous la trouverez au tome VI du grand ouvrage de cet auteur. Lisez aussi, si vous en avez le temps, les belles pages de M. Guizot au tome II de son *Histoire de France*.

Laissez-moi vous lire une page de Michelet.

"J'entrai un jour chez un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer, et semblait plongé dans un rêve ; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même : 'Elle est donc morte ! dit-il. — Qui ? — La pauvre Jeanne d'Arc.'

"Telle est la force de cette histoire, telle sa tyrannie

sur le cœur, sa puissance pour arracher les larmes ! Bien dite ou mal contée, que le lecteur soit jeune ou vieux, qu'il soit, tant qu'il voudra, affermi par l'expérience, endurci par la vie, elle le fera pleurer. Hommes, n'en rougissez pas, et ne vous cachez pas d'être hommes. Ici la cause est belle. Nul deuil récent, nul événement personnel n'a droit d'émouvoir davantage un bon et digne cœur."

Quel âge avait-elle quand elle quitta sa famille pour sauver la France ? — Ecoutez encore Michelet et vous saurez sa vie.

"Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien même à sa mère, rien à son confesseur. Sans nul appui de prêtres ou de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors, immuable, elle l'exécute malgré les siens, et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands ; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre ; et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne ; elle plonge intrépide au milieu des épées ; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille, de la chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des pharisiens qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste à tout en ce dernier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes qui feront pleurer éternellement. . . Abandonnée et de son roi et du peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur l'échafaud le droit de la conscience, l'autorité de la voix intérieure.

Nul idéal qu'avait pu se faire l'homme n'a approché de cette très-certaine réalité."

Pourquoi a-t-elle quitté sa mère? — Elle nous le dit elle-même: "C'est à cause de *la pitié* qu'il y avait au royaume de France." Je cite sans cesse l'historien de Jeanne. "Touchant secret de femme! La pitié fut si grande en elle qu'elle n'eut plus pitié d'elle-même, qu'elle fit ce souverain effort de s'arracher à sa nature; elle souffrit tant des maux des autres, et fut si tendre, qu'elle en fut intrépide, et brava tous les maux."

La France était bien malheureuse, n'est-ce pas? — Oui, tout était misère et laideur dans ce 15e siècle, en France, en Angleterre, partout. "L'apparition extraordinaire a surgi d'un monde de profonde boue. . . . Guerre sans fin, sans but et sans idée," où des français luttaient avec les anglais contre la patrie de France. "Les épidémies ont tué cent mille âmes dans Paris. . . . Les loups y viennent la nuit. . . . Parmi leurs hurlements, les agonisants crient dans les longues nuits d'hiver: 'Je meurs de faim! de froid!' Les enfants aux coins des bornes, sans parents, sans soin, ni secours, couchés sur les ordures, cherchent leur vie dans le fumier."

Où était Dieu, monsieur? la pitié était-elle morte? —

Elle vivait dans un seul cœur, dans le cœur d'une femme. Le cœur, voilà ce qui suscita Jeanne et en fit un prodige de sublimité. La haine des Romains produisit Annibal, l'ambition conduisit Napoléon : comprenez-vous pourquoi la Pucelle marche avant les héros ? — Oui, sans doute.

Elle avait des visions dans son enfance ? — Oui, mademoiselle ; "elle avait été bercée au son des cloches et nourrie des légendes." Quand elle eut senti *la pitié* qu'il y avait au royaume de France, elle *créa* ses idées, sa grande et unique idée, la résolution de son cœur : sauver la France ; et elle appela son idée devant son imagination. Elle apparut ; ce fut une voix, une éblouissante lumière, ou saint Michel, ou sainte Catherine. — Que disaît la voix céleste ? — "Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume." Elle tremble la noble fille et répond : "Messire, je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne saurais chevaucher, ni conduire les hommes d'armes." — N'eut-elle pas peur ? — Si, elle pleura ; elle voyait déjà sa destinée tout entière. — C'était son cœur qui parlait. — Oui, son idée, sa pitié qui lui criait : immole-toi, fais-toi homme et héros, sois plus brave et plus forte que tous les guerriers. . . . Mais elle pleura, car elle était tendre et il lui fallait quitter sa mère, sa douce maison, et ses compagnes, et ses champs, et les oiseaux qui mangeaient dans sa main. — Quel courage ! — Oui, c'est ici qu'est l'effort sublime, c'est à l'heure de cette résolution que Jeanne donne toute la mesure de son incomparable grandeur. Quitter tout ce qu'elle aime ! Elle, si timide, si douce, si délicate ! s'en aller seule parmi les hommes, porter un glaive et commander à des soldats, à des généraux, attaquer et battre les Anglais ! quel combat dans ce cœur ! Dieu seul l'a vu et a pu en mesurer la grandeur. Nous

ne pouvons nous qu'admirer et nous efforcer d'être dignes de la contempler.

Elle alla à Orléans? — Oui, elle y fit des prodiges, mit la patrie dans le cœur de tous, et transforma les armées, et enivra la nation d'enthousiasme. . . . puis elle fut prise par des français, des Bourguignons. . . . puis livrée aux anglais. . . . puis brûlée et envoyée dans le sein de Dieu qui la réclamait sans doute. . . . Elle avait dix-neuf ans. Vous lirez ses grandes actions, ses sublimes vertus, son procès et sa mort dans le livre de Michelet. — N'est-elle pas la plus grande image de l'humanité? — C'est ma pensée, madame. Cependant Socrate fut bien grand! Marc-Aurèle aussi, et Vincent de Paul! Choisissez votre préférence et aimez-les tous ensemble. . . .

Une explication. — Ici je quitte un moment mes élèves pour m'adresser au public. J'ai besoin de lui parler de la grammaire.

Au point où nous sommes arrivés, il n'est pas mauvais, il est utile même d'étudier la grammaire. Je le fais dans mes classes tous les ans au troisième trimestre de l'année. C'est une des parties les plus intéressantes de notre travail et pour mes élèves et pour moi. Je les voir venir en classe malgré les chaleurs de juin avec une persistance qui m'étonne presque et que j'admire. Ils me demandent une leçon de grammaire comme la plus grande des faveurs. On le comprend. Ces chers compagnes et compagnons d'une année de voyage à travers la France et les Français connaissent notre grammaire avant le jour où nous l'ouvrons. Il ne nous reste à examiner que les grandes questions, les points qui sont difficiles même pour les français instruits. C'est dès lors un travail de l'intelligence qui es*

plein de sérieuses délices. Nous le faisons du reste d'une façon originale, et qui n'est pas soupçonnées par les grammaires existantes. Ainsi, nous avons étudié cette année le subjonctif dans un volume de G. Sand. Cela paraît étrange aux personnes qui ne connaissent que la routine, et qui semblent ignorer que les œuvres des maîtres ont précédé les grammaires, que les grammaires ne viennent qu'après les livres, comme la généralisation vient après les faits particuliers, et que c'est aux livres qu'il faut sans cesse remonter, puisque c'est la source unique. Il n'y a donc que les grands écrivains qui puissent nous faire saisir cette élégante et incomparable beauté de notre langue. « Le français, me disait un jour le professeur Hadley de Yale, cet illustre savant, que l'Amérique a perdu récemment, est peut-être la plus belle des langues vivantes, et assurément la plus élégante, grâce a son subjonctif. Nous anglais, nous avons presque entièrement perdu le nôtre, et avec lui les délicates nuances des pensées." Eh bien! je défie aucun professeur de faire saisir ces nuances, cet usage si délicat du subjonctif dans les grammaires. Elles ne connaissent rien aux finesses du langage. Il faut apprendre à les sentir, à les goûter, et à les aimer dans les grands maîtres.

Quant à la question du participe, interminable, peu intelligible, et affaire de mémoire dans les grammaires, elle a été réduite à *une seule règle*, et j'ai vu mes élèves résoudre promptement, au moyen de cette règle unique, une fois profondément examinée et comprise, tous les cas de *La Grammaire des Grammaires* de Girault-Duvivier. J'affirme que les élèves qui ont compris cette règle emploient le participe plus correctement sans comparaison que les jeunes gens des meilleurs écoles et colléges de France. Car là

comme ici on ne connaît que l'absurde et impuissante méthode des grammaires. On ne songe pas que l'homme est un être doué d'intelligence, et sans façon on le traite comme un perroquet.

Je donnerai peut-être un jour au public cette portion de mon enseignement. Mes élèves m'en ont pressé souvent cet été, et je ne puis m'excuser de ne pas avoir rempli ce devoir qu'en disant que je n'y suis pas entièrement préparé. Tout travail original demande de longues études, des recherches nombreuses, et de sérieuses méditations. Quand mon examen sera terminé, je communiquerai à mes collègues et au public ce couronnement du présent ouvrage.[1]

[1] Voyez sur l'emploi de la grammaire le chapitre qui en traite dans ma brochure "Introduction to the Teaching of Living Languages without Grammar or Dictionary." Je recommande aussi le chapitre sur "La Conversation." — Les professeurs ne peuvent pas se dispenser de lire la partie de la brochure qui explique comment il faut employer le livre que je mets entre leurs mains.

XLIX.

LES LIVRES A LIRE.

"The colleges, whilst they provide us with libraries, furnish no professor of books; and, I think, no chair is so much wanted."

EMERSON.

AVANT de vous dire adieu, mes chers élèves, je veux vous donner pour vos lectures quelques conseils qui vous

guident dans l'avenir. C'est le plus aimé de mes sujets; je pourrais vous y tenir un mois sans l'avoir épuisé. Cependant je serai très-bref: je vous ai signalé toute cette année les grands livres; d'autre part je vous renvoie à l'excellent chapitre de M. Emerson, *Books*, que vous connaissez. — J'ai lu cette étude, monsieur: êtes-vous d'accord avec l'auteur? — Plus complètement que je ne l'aie jamais été avec personne sur ce point. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai eu de voir recommander par un tel homme les livres que j'ai toujours recommandés moi-même. Il y a un seul correctif à faire: M. Emerson est anglais dans sa littérature autant que je suis français dans la mienne; mais il est grec aussi, et quand on se rencontre sur ce sommet, la différence d'opinion est toujours assez légère.

Quelles sont les différences?

Il est trop long de les toucher en ce moment; j'en parlerai dans une de mes Conférences de l'hiver prochain. Vous savez bien que nous sommes toujours de notre pays. Sans doute M. Emerson, comme tous les hommes de génie, comprend mieux que nous l'humanité en général; il est très-anglais cependant, même en Grèce.

Commençons notre liste par les Grecs. Ils sont les premiers et les maîtres. « Lisez les Grecs, dit Goethe, les Grecs, toujours les Grecs! »

Lisez donc:

Homère.

Hérodote.

Eschyle.

Platon.

Plutarque.

Je vous recommande toutes les lignes de M. Emerson

sur ces cinq auteurs. Il est inutile que j'y ajoute rien. Ce qu'il dit de *Prométhée* m'a frappé ; j'ai préféré cette tragédie à tout le théâtre grec, dès les bancs de l'université, et elle m'a conduit, je pense, à une admiration enthousiaste pour le Satan de Milton, ce Cromwell sublime du royaume du ciel.

Tenez bonne note des *Dialogues de Platon* que l'auteur signale, mais commencez par le "Phedon" qui est le plus grand ; et ajoutez à sa liste le "Premier Hippias" sur la Beauté. Voilà déjà une omission anglaise.

Nommons avec les cinq auteurs :

Sophocle.

Comment M. Emerson a-t-il pu ne pas le citer ? C'est encore une lacune anglaise, mais inexplicable pour un adorateur de Platon. Lisez au moins les trois tragédies sur Œdipe, et commencez par *Œdipe-roi*. Vous ne connaîtrez jamais bien la beauté grecque sans cette lecture.

Et Aristophane, monsieur ?

Je ne nommerai pas tous les grands livres, madame, mais seulement ceux que je vous recommande de lire. Par conséquent ma liste ne sera pas une liste complète des génies ; j'en passerai et des plus grands. Ce ne sera pas oubli, mais réflexion et intérêt pour vous.

Suivez les instructions de M. Emerson sur Plutarque, et lisez les *Œuvres morales*, aussi bien que *Les Vies*. Prenez pour les premières la traduction de M. V. Bétolaud, et pour les *Vies* celle de M. A. Pierron. M. Emerson cite parmi les œuvres : "Du Démon de Socrate, Isis et Osiris, Du Progrès dans la Vertu, Du Bavardage, De l'Amour." Je vous signale en outre : "Sur les Sanctuaires dont les Oracles ont cessé, Des Notions communes rapprochées des Maximes stoïciennes, Que les Bêtes ont

l'usage de la raison." — Quand vous perdrez une personne qui vous est chère, ce malheur arrive à tous un jour, lisez: "Consolation à sa femme, et Consolation à Apollonius." Il y a dans ce dernier morceau sur les deux préceptes inscrits au temple de Delphes: "Connais-toi toi-même," et "Rien de trop," des pages dignes de Platon.

Pour les *Vies* je vous prie de lire surtout celles indiquées par M. Emerson: "Cimon, Lycurgue, Alexandre, Démosthène, Phocion, Marcellus." Ajoutez-y: "Nicias, Alcibiade." Celle-ci est aussi élevée que l'histoire de Thucydide. J'ai confiance que vous ne vous arrêterez pas plus dans la lecture de Plutarque que dans celle de Platon, une fois que vous aurez appris à goûter leurs grands livres.

Passons aux Latins.

Le chapitre "*Books*" indique:

Tite-Live.

Horace.

Tacite.

Ne manquez pas de lire en outre:

Virgile: *Les Eglogues, Les Géorgiques*, et le quatrième chant de *l'Enéide.*

Cicéron; *Traité des Devoirs.*

Est-ce tout pour le latin? ne devons-nous pas lire Ovide? — Non. — Et César? — Vous trouverez peu d'intérêt à le lire dans une traduction. Mais mettez encore sur votre liste:

Saint Augustin: *Les Confessions.*

Marc-Aurèle: *Pensées.*

Prenez l'excellent volume traduit sous ce titre par M. A. Pierron. C'est un des plus grands livres que je connaisse. Cet empereur Stoïcien est un prodige de sagesse humaine et de vertu. Lisez son livre comme vous faites

une prière, en tenant votre âme dans un recueillement religieux. Lisez-le surtout les jours où la lecture des *Maximes* du duc de La Rochefoucauld aura ébranlé votre confiance dans la vertu ; le stoïcien vous relèvera.

Je ne vous donne pas d'autres Latins ; ils sont tant inférieurs aux Grecs !

Quelle traduction faut-il choisir en général ? — Je partage absolument l'opinion de M. Emerson : " *The most literal prose version is the best of all.*

N'est-il pas préférable de lire les livres dans la langue de leurs auteurs ? — Si, mais à condition que vous connaissiez ces langues comme la vôtre. Vous êtes en état maintenant de lire les Français en français : pour le reste l'auteur de *Society and Solitude* a bien raison de dire : " *I should as soon think of swimming across Charles River, as of reading all my books in originals, when I have them rendered for me in my mother-tongue.*"

Pour les langues vivantes, consultez aussi M. Emerson. Sa liste est riche pour votre langue, et pauvre pour la nôtre. Suivez ses conseils pour l'anglais, les miens pour le français.

Quels anglais recommandez-vous vous-même ? — Ceux-ci :

Shakspeare.

Milton.

Bacon : *Essays.*

Prenez la belle édition annotée par R. Whately.

Mrs. Browning : *Aurora Leigh.*

Walter Scott : quelques romans.

Thackeray.

Currer Bell : *Jane Eyre.*

Et Macaulay ? — Je l'ai lu tout entier et beaucoup aimé ; je ne l'admire plus. Je demande une histoire plus grande,

plus impartiale, moins déclamatoire, plus sérieuse, celle de nos historiens, A. Thierry, M. Guizot, ou plus haute et plus puissante, comme celle de M. Michelet.

Et Spenser, monsieur? — Sans doute, mais ne me demandez pas vos poëtes ; les conseils ne vous manquent pas sur ce point.

Je n'ai pas besoin de signaler à votre lecture vos grands écrivains, MM. Emerson, Lowell, Longfellow, Holmes, Whittier, Bryant, Hawthorne, Motley, Prescott. Ils figurent parmi les plus grand de ce temps-ci. Vous devez les placer au cœur de votre petite bibliothèque choisie et les lire beaucoup. Ils vous feront penser et vous donneront la foi dans la grandeur intellectuelle de votre patrie. En philosophes, poëtes, historiens, hommes-d'état, et orateurs, le Massachusett a plus produit en ce siècle qu'aucun autre lieu du monde, eu égard à la population.

Je vous recommande :

Dante.

Boccace : *Vie de Dante.*

Manzoni : *Les Fiancés.*

Michel-Ange : *Les Sonnets.*

Ils sont très-grands ; c'est toute l'âme de cet Eschyle de l'art.

Cervantes : *Don Quichotte.*

Goethe : *Les Entretiens avec Eckermann, La Correspondance entre Schiller et Goethe.*

Et *L'Iphigénie* de Goethe? — Oui, mais demandez aux Allemands leurs poëtes. Et le jour où vous lirez cette belle composition de Goethe, lisez aussi les deux *Iphigénie* d'Euripide et celle de Racine, et vous sentirez combien est grand même le dernier des tragiques grecs.

Pour la France ma liste sera plus longue naturellement,

puisque c'est celle-là que j'ai à vous donner tout particulièrement. Du reste avec les Grecs, les Français ont la prose la plus riche et la plus grande, comme les Anglais ont, grâce à Shakespeare, la plus grande poésie, avec les Grecs aussi. Les Grecs sont a côté des plus glorieux dans tous les genres et dans tous les arts.

Je vous recommande donc :

La Chanson de Roland.

Joinville : *Mémoires.*

Froissart : *Les Chroniques.*

Ph. de Comines : *Mémoires.*

Le Roman de la Rose.

Montaigne.

Pascal.

Bossuet : *Oraison de la duchesse d'Orleans.*

La Rochefoucauld : *les Maximes.*

La Bruyère : *les Caractères.*

Molière.

Corneille : *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte.*

Racine : *Athalie, Andromaque, Phèdre, Iphigénie, Britannicus.*

La Fontaine.

Mme de Sévigné : quelques *Lettres.*

Mme de La Fayette : *la Princesse de Clèves.*

Mme de Motteville : *les Mémoires.*

Saint-Simon : *les Mémoires.*

Voltaire : *Charles XII.*

J. J. Rousseau : *Emile.*

Montesquieu : *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.*

X. de Maistre.

M. Guizot : *De la Civilisation en Europe.*

A. Thierry.

M. Thiers : *Napoléon à Sainte-Hélène.*

M. Taine : *La Fontaine.*

Sainte-Beuve : *Port-Royal.*

V. Cousin : *Du Vrai, du Beau et du Bien.*

Villemain : *Pindare.*

Mistral : *le poëme de Mireio.*

Jasmin : *les Papillotes.*

Béranger : quelques *Chansons.*

Lamartine : *les Premières Méditations ; les Harmonies poétiques.*

A. de Musset : *les Nuits, Souvenir, Lettre à Lamartine.*

M. Victor Hugo : *les Chants du crépuscule, les Feuilles d'automne, Notre-Dame de Paris.*

Michelet : *Jeanne d'Arc, L'Oiseau, l'Histoire de France.*

Töpffer : *les Nouvelles génevoises, Menus Propos.*

Balzac : *Eugénie Grandet.*

G. Sand : *Histoire de ma vie, La Mare au diable, La petite Fadette, François le Champi, Jeanne, Consuelo, La Ville noire, Tamaris, L'homme de neige, Les Maîtres sonneurs.*

Je n'entre pas dans les détails. Je pourrais pendant des heures vous parler de chacun de ces livres. Ils ont été à l'occasion et tour à tour l'objet de nos conversations pendant l'année. Il y en a d'autres : ceux-ci vous y conduiront.

Vous ne nous donnez pas Rabelais, monsieur? — Je n'ose pas, malgré mon admiration pour son génie.

M. Emerson nomme les *Mémoires du cardinal de Retz.* — Oui, mademoiselle, ils sont grands, mais je doute qu'ils soient faits pour vous. . . Ne me mettez pas en guerre avec M. Emerson, je vous en prie, et ne perdez pas de vue

qu'il parle au public tout entier, tandis que je m'adresse à vous seulement, mesdames. C'est pour cela que je ne vous nomme pas *Les Confessions* de J. J. Rousseau, malgré la très-grande valeur de ce livre. Je voudrais ne l'avoir jamais lu : il m'a rendu incapable d'apprécier tout le mérite de son auteur.

En fait de Mémoires, lisez avant tout les plus grands qui existent en aucune littérature, ceux du duc de Saint-Simon, et puis après ceux de Mme de Motteville. Ces derniers vous intéresseront autant que le plus beau des romans.

Vous nous recommandez peu de livres de cette littérature des romans. — Oui, il est rare qu'on n'en lise pas trop. Je vous recommande presque uniquement G. Sand, parce que cette femme est le grand artiste de notre siècle, que ses livres sont des chefs-d'œuvre de style qui seront immortels ; elle a sa place à côté des grands maîtres. Où est le roman moderne qu'on puisse lire après une œuvre de G. Sand, sans le trouver commun, vulgaire, et privé de la haute beauté de l'art ? Cependant je puis vous nommer après notre Raphaël, MM. Octave Feuillet et Cherbuliez ; je vous signale de ce dernier *Paule Méré*, *Le grand œuvre*, *L'aventure de Ladislas Bolski.*

Lisez aussi *Germaine*, par M. E. About, et si vous voulez rire et vous reposer, *Les trois Mousquetaires*, par A. Dumas et *Vingt ans après.* Ne manquez pas de lire *Picciola* de X. Saintine. Vous ne ferez pas mal de prendre connaissance de *René*, *Atala*, *Le dernier Abencerage.* Ces romans de F. de Chateaubriand sont trop célèbres pour qu'il soit permis de les ignorer. La poésie de la nature et du cœur humain y est du reste magnifique, et nous sommes si prosaïques pour la plupart, qu'il est

toujours salutaire pour nous de nous réchauffer dans la poésie.

Mettez sur votre liste *Cinq-Mars*, par A. de Vigny. Vous pouvez lire de MM. Erckman-Chatrian, *Le Fou Yégof*, *Madame Thérèse*, *Histoire d'un conscrit*, *Waterloo*, et le reste de leurs romans, s'ils vous plaisent. M. Emerson a raison de dire: "*Never read but what you like.*" Les livres ne nous apportent aucun profit sans cela.

Ajoutez à votre liste *La Maison de Penarvan*, *Mlle de La Seiglière*, *Un Héritage*, *Sacs et parchemins*, par M. J. Sandeau. Vous savez que ses romans l'ont porté a l'Académie française. — Vous pouvez lire tous les romans qui portent la signature de P. Mérimée, un autre académicien, qui fut un grand artiste littéraire, le premier après G. Sand.

Si vous voulez plus de livres de cette classe, allez à la bibliothèque publique de cette ville, et consultez le volume-table de la *Revue des deux Mondes*, travail précieux qui va paraître. L'article Romans vous donnera la liste de ceux qui ont été reçus dans cette grande publication. Vous pouvez l'ajouter à la mienne. — Je saisis cette occasion pour vous recommander la *Revue des deux Mondes*. Elle établit une sorte de lien entre les hommes qui appartiennent à la société d'élite dans tous les pays du monde. Si vous la lisez régulièrement, vous perdrez le goût de tous ces livres futiles et sans élévation qui sont la honte et le fléau de notre temps. J'ai entendu Sainte-Beuve nous dire: "Une fois qu'un homme a été abonné à la *Revue des deux Mondes*, il n'y renonce jamais. Cette nourriture intellectuelle lui est devenue nécessaire."

Enfin, si une personne intelligente, qui aime avant tout les anciens et les grands livres, signale un roman à votre attention, lisez-le avec confiance.

En fait de drame moderne, vous pouvez prendre les *Comédies et Proverbes*, de A. de Musset, les *Scènes et Proverbes* de M. O. Feuillet, et quelques *Comédies* de Scribe.

Mais, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas à la littérature du temps, aux romans surtout, ni dans votre langue ni dans la nôtre. Lisez avant tout et beaucoup les cinquante grands maîtres que vous avez sur votre liste. Ils élèveront votre esprit, et vous maintiendront dans le bon chemin de la pensée et des livres.

Parmi eux il y aurait encore à choisir. Il y en a que vous devez avoir toujours sur votre table et que vous ne lirez jamais assez. — Lesquels ? — Homère, Platon, Eschyle, Shakspeare, Milton, Bacon, Cervantès, Dante, Pascal, Corneille, Montaigne, Molière, Goethe, La Fontaine. Je les crois les plus grands des inspirateurs d'idées, avec Rabelais qu'il n'est pas possible à tous de pénétrer.

Ne pouvez-vous pas réduire encore cette liste, monsieur ? — J'examine et je trouve que je n'oserais en effacer aucun nom. Si jamais vous entendez nier le droit d'occuper place dans le groupe d'élite à l'un d'entre eux, soyez sûre, madame, que le téméraire critique est un profane qui n'a pas compris le maître. — Ne peut-on placer aucun autre dans le groupe ? — Je crois que si, mais la liste sera toujours très-petite.

J'ai omis de hautes œuvres, mesdames, mais celles-ci vous les feront trouver. Quand vous serez entrées dans ce monde des grands livres, vous ne vous tromperez pas, vous ne mettrez plus la main sur ce que M. Emerson nomme *the crowd of mediocrities*. Hélas ! votre main y a été mise plus d'une fois, car on les trouve facilement, "*Bad ones are easily found.*" Lisez donc les livres que je vous laisse au moment de me séparer de vous, et vous sortirez de leur

lecture plus riches d'âme et d'esprit, et par votre culture vous aurez pris place dans ce monde de l'intelligence, qui doit guider la société. — Je vous dis au revoir, mesdames et messieurs, le cœur serré de sentir que nos entretiens sont arrivés à leur terme, et que je ne vous reverrai pas demain.



ALYTIQUE.

. — On les compte. — Nombre
— Prépositions. — Les genres. —
George est fort. — Les élèves

onfondent *elle* et *il*. — Comparatif
Pourquoi la main droite est plus
Pourquoi la main de mademoi-
de monsieur. — George admire

. — Avant-bras, arrière-bras,
du livre. — Prépositions. — Ma-
être sous le tapis. — Mes élèves
Pourquoi. — Baisser et baiser la
main. — Pourquoi on la baise. —
madame. — Mademoiselle coud. —
pas sont-ils à blâmer ? — Des con-

tion de *poignet*. — M. Littré. —
— Ecouter et parler. — Traduc-
— George met sa main droite sur
pas porter cent kilogrammes.
absolue. — George ne porte pas
Pourquoi il lève et baisse ses
— Madame n'aime pas le calcul.
t. — Un cheval, un âne, et un
eux. — George n'a pas de barbe.
cheval. — Un conseil à monsieur

TABLE ANALYTIQUE.

[1] Observation. A mesure que nous avançons dans nos entretiens, la matière devient plus riche, et les idées abondent. C'est pour cette raison qu'à partir du chapitre XV, je ne donne plus une analyse détaillée des chapitres : cette table serait interminable. J'indiquerai seulement les principaux points touchés dans mes leçons.

— Faut-il lire les originaux ? — Les Anglais. — Italiens, Allemands, Espagnols. — Les Français : liste plus complète. — Prose française, poésie anglaise, et les Grecs. — Les grands américains. — Liste réduite à quatorze noms. — Adieu à mes élèves. Tristesse.

Cambridge : Imprimerie de Jean Wilson et Fils.




NOV 12

